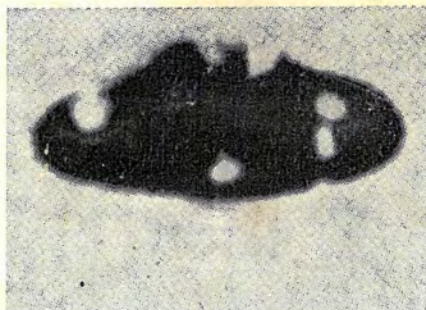


HOWARD MENDER

MES AMIS

LES HOMMES DE L'ESPACE

Récit de contacts avec des équipages de soucoupes volantes
Illustré de 30 photos originales



DERVY

MES AMIS
LES HOMMES DE L'ESPACE

HOWARD MENDER

MES AMIS

LES HOMMES DE L'ESPACE

Traduit de l'américain par
J. P. CROUZET



DERVY-LIVRES

1, rue de Savoie
PARIS VI^e

© by Sancerian-Publication. Clarksburg. U.S.A.

© by Dervy-Livres. Paris. Septembre 1965.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Chapitre Premier : La jeune fille sur un rocher ..	51
Chapitre 2 : L'homme en kaki	60
Chapitre 3 : Une rencontre à Hawaï	69
Chapitre 4 : Sauvé de justesse	74
Chapitre 5 : Une prédiction	81
Chapitre 6 : Retour aux Etats-Unis	88
Chapitre 7 : Le lieu n° 2	97
Chapitre 8 : L'explosion du disque	106
Chapitre 9 : Des appareils étranges	115
Chapitre 10 : Coiffeur pour hommes de l'espace.	122
Chapitre 11 : Le disque d'observation	127
Chapitre 12 : Une curieuse table ronde	134
Chapitre 13 : Les facultés psychiques supérieures.	144
Chapitre 14 : Mon histoire transpire	152
Chapitre 15 : Le champ antimagnétique	158
Chapitre 16 : Mes témoins	166
Chapitre 17 : La police	172
Chapitre 18 : Musique de Saturne	178
Chapitre 19 : Le projet lune	185

Chapitre 20 : L'orbite autour de la lune	195
Chapitre 21 : Un grand instructeur venu de l'espace	200
Chapitre 22 : Voyage dans un astronef vénusien ; orbite autour de Vénus	211
Chapitre 23 : Voyage vers la lune	217
Chapitre 24 : Atterrissage sur la lune et visite d'installations lunaires	225
Chapitre 25 : L'apparition mystérieuse	232
Chapitre 26 : Conférence en Amérique	251
Chapitre 27 : Marla	261
Chapitre 28 : Les couples naturels	268
Chapitre 29 : L'automobile fantôme	278
Chapitre 30 : Questions et réponses	285
Chapitre 31 : Des expériences	304

INTRODUCTION

J'ai traduit de l'américain en français le livre de M. Howard Menger parce que c'est le meilleur ouvrage du monde à propos des mystérieux aéronefs que l'on voit de temps à autres dans les cieux de notre planète et que l'on appelle communément, depuis 1947 : des soucoupes volantes.

Avant de publier l'ouvrage de M. Menger, je pense qu'il serait bon, pour apprécier exactement toute sa valeur, que nous fassions d'abord le point exact de toutes nos connaissances à propos des soucoupes volantes.

Ces mystérieux appareils existent-ils vraiment ? Cela ne fait absolument aucun doute : en 1964 plus de 45 000 observations (1) de soucoupes volantes sont à la disposition de ceux que ce sujet intéresse. Je parle d'observations indéniables, non pas d'observations d'aberrations optiques, de phénomènes météorologiques, de ballons-sondes, etc.

Donc, plus de 45 000 personnes ont déjà vu ces soucoupes volantes, qui planaient ou fondaient dans

(1) Chiffre officiel indiqué par le Directeur de la Commission Soucoupe de l'U.S. Air Force.

le ciel à une vitesse fantastique et repartaient en s'élevant à des altitudes complètement hors des possibilités de nos aéronefs mécaniques.

Je peux d'autant moins douter de l'existence de ces soucoupes volantes, de ces aéronefs mystérieux, que moi-même, J'EN AI VU UNE !

C'était un soir du mois de juillet 1961. Ma femme et moi étions en vacances dans ce délicieux bourg qui s'appelle Cavalaire ; nous étions à l'Hôtel des Bains. Cavalaire (Var) est une petite agglomération qui jouxte ce qui est, à mon avis, la plus magnifique plage de sable fin de tout le littoral méditerranéen. Le matin, l'eau est limpide ; la mer est d'un joli bleu azur ; on nage, on se rôtit agréablement au soleil. Les collines sont couvertes de forêts de mimosa. Même la *garrigue*, parsemée de petits buissons épineux et de pins parasols, est un vrai plaisir, car elle aussi est merveilleusement pittoresque, et originalement sonorisée par le bruissement des criquets et des cigales, qui a sur le système nerveux humain un effet tranquillisant certain. C'est un vrai plaisir de l'explorer, de se fondre momentanément dans sa tranquillité paisible, qu'on jurerait créée pour tenter le talent de cinéastes poètes et conscients des beautés du monde où nous vivons.

Chaque soir après notre dîner, ma femme et moi nous nous donnions le bras et allions marcher le long de la mer impressionnante, qui poussait des longs soupirs réguliers, ou bien sur la route dans la direction de Toulon. A cette époque il n'y avait pas trop d'automobiles sur cette belle route qui réunit Toulon à Nice ; on pouvait marcher tranquillement dessus sans risque de se faire écraser. La route s'enfonçait à travers des bois de pins et des taillis résineux où des cigales

chantaient philosophiquement. Le calme paysage était baigné d'une merveilleuse lumière lunaire. Une sorte d'atmosphère enchantée, de présence divine et de bonheur parfait imprégnait tout.

C'est pendant une de nos promenades du soir sur la route de Cavalaire à Toulon que je vis moi-même de mes yeux, tandis que nous marchions vers Cavalaire, ma première soucoupe volante. Ce fut grâce à ma femme. Soudain, elle me dit : « Regarde, une soucoupe volante ! » Je levai la tête, et, effectivement, je vis, se déplaçant rapidement dans le ciel devant nous, bien plus vite qu'un avion, au-dessus de la baie, un aéronef brillant qui n'était pas un avion, et qui avait bien la forme des astronefs photographiés et popularisés par M. Adamski dans ses passionnants ouvrages.

Je suis d'autant plus capable de bien reconnaître un avion que je suis titulaire du brevet de pilote 1^{er} degré, conquis à l'Aéroclub Paul Tissandier de Saint-Cyr-l'École. Ce que je voyais se déplacer rapidement dans le ciel de Cavalaire n'était pas un avion, mais certainement un astronef pareil à ceux photographiés par M. Adamski. Mais je ne dirais pas qu'il avait une forme de cloche. Il avait la forme d'un triangle équilatéral, un des angles étant au sommet.

Cet aéronef en forme de triangle était lumineux, blanc, comme si des projecteurs l'avaient illuminé ou comme si ses parois avaient rayonné de la lumière. Il se déplaçait à une centaine de mètres au-dessus de la mer, bien plus vite qu'un petit avion de tourisme. J'eus le temps de bien voir sa forme parfaitement distincte ; ensuite il devint invisible. Peut-être disparut-il derrière un nuage ? Mais j'avais eu le temps de reconnaître un astronef dans le même genre que ceux que

j'avais vus photographiés dans l'ouvrage de M. Adamski *Les soucoupes volantes ont atterri*. Donc, que l'on ne me demande pas de douter de l'existence de ces astronefs.

Un astronef exactement semblable a été photographié à Saint-Raphaël, à quelques kilomètres de Cavalaire ! Cette photo est visible dans le livre de M. Charles Gareau *Alerte dans le ciel* (Edit. du Grand Damier), p. 34.

Ces mystérieux aéronefs parfois vus dans l'atmosphère commencèrent à être connus du public à partir de 1947, grâce à l'initiative d'un businessman américain, Arnold, qui en avait indéniablement vus de l'avion qu'il pilotait lui-même, et qui avait révélé l'événement à des journalistes.

Ensuite, cette observation fut corroborée par des milliers d'autres du même genre. Divers ouvrages furent publiés dans le monde à propos de ce qu'on appelait des soucoupes volantes.

Leur existence fut niée d'emblée par des services officiels de plusieurs gouvernements, parce qu'ils redoutaient que les populations de notre planète sombrent dans la panique si on leur parlait des visites dans notre atmosphère d'astronefs vraisemblablement venus d'autres planètes et produits par une technologie indiscutablement supérieure à la nôtre.

Cependant, des observations de soucoupes volantes continuèrent à être communiquées à des journalistes, et des ouvrages de plus en plus nombreux, de valeur très inégale, parfois tout à fait indigestes, furent publiés à ce propos, qui contenaient des témoignages et parfois des photographies. Ces ouvrages parurent surtout aux

Etats-Unis, mais aussi en France, au Brésil, en Angleterre, etc.

En France, les deux meilleurs ouvrages écrits à propos des observations de soucoupes volantes, très au-dessus de tous les autres, furent ceux de l'écrivain Jimmy Guieu, qui est un auteur d'ouvrages d'anticipation, mais qui écrit aussi, quand il veut, des excellents travaux parfaitement scientifiques. Ces ouvrages, parus aux Editions du Fleuve Noir, intitulés *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde*, et *Black-out sur les soucoupes volantes*, contiennent des renseignements fort intéressants, que l'on ne trouve pas ailleurs.

Ces ouvrages, et d'autres, décrivent des observations directes qui PROUVENT QUE LES SOUCOUPES VOLANTES EXISTENT et sont vraisemblablement des ASTRONEFS VENUS D'AUTRES PLANETES. Ces astronefs sont de divers genres.

Généralement, ces observations sont des observations des soucoupes volantes que des gens voient distinctement dans le ciel, mais qui n'atterrissent pas.

Pourquoi est-ce que des engins qui ont pris la peine de venir d'autres planètes, de très loin jusque dans l'atmosphère de notre planète n'atterrissent pas ? On peut formuler plusieurs hypothèses vraisemblables :

1) certains astronefs venus d'ailleurs risquent peut-être d'être abîmés par les constituants chimiques de notre atmosphère ;

2) certains pilotes d'astronefs ne peuvent peut-être pas respirer sans danger l'air de notre atmosphère ;

3) il leur est peut-être interdit d'aterrir, pour éviter des complications diplomatiques ; ils obéissent peut-

être aux ordres d'une Fédération Interstellaire qui leur interdit de se mêler de nos affaires ;

4) peut-être font-ils simplement un recensement des planètes habitables, de celles qui sont vierges et de celles qui sont occupées par des êtres vivants supérieurs ;

5) ceux qui découvrent l'existence des êtres humains redoutent peut-être que nos armées de l'air les prennent sans préavis pour cibles et qu'on les détruise ;

6) certains ne veulent pas ouvrir leurs astronefs à notre atmosphère parce qu'ils ne veulent pas respirer les nombreux microbes qu'elle contient ; ils ne sont vaccinés contre aucun ;

7) ils redoutent d'être considérés comme des espions et privés de leurs astronefs. Car, dans ce cas, ils ne pourraient plus retourner sur leur planète ;

8) ils ne veulent pas atterrir parce qu'ils ne savent pas notre langue et ne pourraient pas parler avec nous ;

9) ils craignent que nous découvriions le secret de la propulsion de leurs astronefs, et que nos armées envahissent leurs planètes ;

10) ils redoutent d'être gardés comme otages ou comme échantillons d'une autre espèce ;

11) ils ne veulent pas se mettre en rapport avec nous parce qu'ils nous connaissent très bien — soit parce qu'ils ont reçu nos émissions radiophoniques, soit par l'intermédiaire de la télévoyance physique — et que notre niveau moral, notre mentalité ne leur plaisent pas, ou parce qu'ils ne veulent pas nous déranger ;

12) ils ne veulent pas se mêler à nous parce que leur manière de vivre est complètement autre que la

nôtre ; matériellement, psychologiquement, familialement, socialement ;

13) ils redoutent les conséquences matérielles ou psychologiques, boursières, politiques, religieuses, qu'auraient leurs contacts avec notre humanité ;

14) ils ne veulent pas se mêler à nous parce que leur taille n'est pas la même que celle des êtres humains ou que leur forme différente risquerait de de nous déplaire ;

15) ils ont peur que, les ayant vus, nous voulions les détruire ;

16) ils sont pressés de rentrer chez eux pour retrouver de la nourriture fraîche, leur femme, leur maison, leur pays ;

17) ils ne pourraient pas consommer la nourriture (végétale, animale) poussée sur notre planète ;

18) ils ne pourraient pas subir sans graves inconvénients les rayonnements de notre soleil ;

19) s'ils atterrissaient, ils ne pourraient plus s'arracher à l'attraction de notre planète.

Telles sont quelques-unes des hypothèses vraisemblables qui surgissent dans l'esprit à propos des innombrables observations d'astronefs venus d'autres planètes qui, quoiqu'ils traversent nos cieux, paraissent nous mépriser.

Mais après avoir mûrement pesé dans son esprit toutes ces hypothèses, on s'aperçoit qu'en réalité *on n'a pas le droit*, sauf preuve du contraire, *de dire que ces astronefs, qui paraissent ne pas atterrir, n'atterrissent pas*, simplement parce que certains humains qui les voient dans le ciel ne les voient pas atterrir devant eux

ni dans leur région : en effet, *ces astronefs atterrissent peut-être ailleurs*, dans d'autres régions du globe.

Ils peuvent avoir des rapports secrets avec des individus, voire même avec des sociétés, secrètes ou non, de notre planète. C'est ce que ce livre de M. Menger confirme.

En résumé, nous avons seulement le droit de dire que de nombreux astronefs *paraissent ne pas atterrir* sur notre planète. Et que, lorsqu'il est exact qu'ils n'y atterrissent pas, ce comportement, qui semble bizarre à première vue, est facilement explicable.

Moins explicable est le phénomène de la répétition renouvelée des trajets de mystérieux objets célestes le long de certains itinéraires géographiques : j'ai chez moi quelques lettres d'un correspondant, M. A. Castou, qui vit en France, 6, rue Henri-Frère à Mont-Saint-Aignan, dans le département de la Seine-Maritime. Il m'a écrit qu'il voit chaque soir, ou presque chaque soir, des soucoupes volantes qui passent vers 10 h. 11 du soir, souvent deux par deux, une ou plusieurs fois dans la même soirée. Elles frôlent Mont-Saint-Aignan et se dirigent ensuite soit vers Dieppe, soit vers Beauvais. Souvent elles repassent, à vitesse réduite, dans la direction de Paris.

M. Castou me dit qu'il a observé ces mystérieux objets célestes lumineux plus de trois cents fois. Il les a souvent photographiés, et a fait agrandir ses photographies (grossissement $\times 200$ ou 300) de façon que les o.v.n.i. (1) qu'il photographiait soient aussi gros sur ses photos que les soucoupes volantes photographiées par M. Adamski en Californie. Il en a parfois

(1) Objets volants non identifiés.

observé d'immobiles dans le ciel. De nombreux autres témoins ont vu aussi ces trajets de soucoupes volantes au-dessus de Mont-Saint-Aignan, et M. Castou m'a proposé de venir les voir.

Elles ont plusieurs fois atterri dans sa région. Ces atterrissages dans le département de la Seine-Maritime furent enregistrés officiellement, par exemple : en août 1957 dans le parc de M. Sigaudy, un matin à 2 h. 30 ; le 13 novembre 1960 à 3 h. 30 à Lalonde.

M. Castou a proposé à de nombreux journaux et hebdomadaires français de leur vendre ses photos (diapositives en couleurs) mais aucun n'en a voulu.

D'où viennent, où vont ces mystérieuses soucoupes volantes qui passent régulièrement presque chaque nuit au-dessus de Mont-Saint-Aignan, Buchy, Préaux, Roucherolles ?

D'autres observations concernent des atterrissages de soucoupes volantes.

On peut les subdiviser en deux catégories générales : atterrissages accidentels, et atterrissages réussis :

Divers témoignages tendent à prouver que quelques soucoupes volantes ont eu un accident et se sont écrasées sur notre planète. D'après le livre de Frank Scully : *Le mystère des soucoupes volantes* (Edit Del Duca), trois soucoupes volantes au moins seraient tombées ainsi aux mains de l'armée américaine, en mars 1948.

Ses investigateurs auraient trouvé à l'intérieur les cadavres de trente-quatre petits hommes de 80 centimètres à 1 mètre de haut. Ces astronefs, de 11 mètres de diamètre, qui reposaient chacun sur trois sphères métalliques, seraient étudiés par des géophysiciens

américains. Ceci aurait été révélé par un technicien pendant une conférence aux étudiants de l'Université de Denver. Ce qui fut écrit dans le *Summerside journal* de l'Île Prince-Edouard, Canada.

Le livre de M. Scully n'a pas été réimprimé, et divers individus, jaloux et médisants, ont cherché à salir la réputation de M. Scully. Ils ont dit qu'il avait forgé son récit de toutes pièces.

Cependant, le récit de M. Scully n'est pas invraisemblable, et rien ne prouve qu'il soit faux. Il y a même, au contraire, une preuve formelle de la vraisemblance de ces récits d'atterrissages-accidents de soucoupes volantes pilotées par des êtres humains de petite taille : dans l'ouvrage de M. W. Gordon Allen (un Américain directeur d'une station de radio) intitulé : *Spacecraft from beyond three dimensions* (1), on voit une photographie non retouchée d'un petit être humanoïde — pas exactement humain — extrait d'une soucoupe volante qui avait atterri accidentellement. Il semble même qu'il ait été photographié vivant. Ce qui est certain, c'est que cette photo est absolument extraordinaire. Ce petit être humanoïde debout, presque nu, tenu par la main par une femme et un homme, a le front haut, un nez busqué, des traits fins, distingués, et un regard humain émouvant...

Les atterrissages de soucoupes volantes réussis, mais brefs, sont plus nombreux et plus connus. Parfois les pilotes se contentent de se poser, ils ne sortent pas de leurs engins. D'autres fois, ils sortent de leur cabine

(1) Edit. Exposition Press, New-York. Ce livre peut être commandé par l'intermédiaire de la Librairie Galignani, 224, rue de Rivoli, Paris (1^{er}).

de pilotage pendant un temps plus ou moins long, généralement bref. Ils portent, ou ne portent pas, des scaphandres plus ou moins lourds, des combinaisons en matière plastique qui les enveloppent plus ou moins complètement. Ils parlent, ou ne parlent pas, aux gens qui sont dans le voisinage témoins de leur visite.

Ils ont parfois la même taille que des êtres humains normaux ; ils sont souvent plus petits. Quelques-uns ont paru pleins d'émotion, ils ont serré dans leurs bras, embrassé des paysans témoins de leur venue.

Des nombreux récits d'atterrissages de soucoupes volantes et de vision de petits hommes habillés de scaphandres interplanétaires figurent dans les deux excellents ouvrages de Jimmy Guieu déjà indiqués. Des récits du même genre ont paru et paraissent périodiquement dans l'excellente revue anglaise : *Flying Saucers Review*, 1 Doughty Street, London W.C.I. (1).

En effet, la presse mondiale ordinaire ne parle plus des récits d'atterrissages d'hommes d'autres planètes, bien qu'elle en ait déjà parlé plusieurs fois ; mais ces atterrissages continuent à se produire, en Italie, en Amérique du Sud, etc., et leurs récits sont parfois publiés dans des journaux locaux, et reproduits ensuite dans la *Flying Saucers Review* de Londres, qui tient vraiment bien ses lecteurs au courant de ce qui se passe d'intéressant dans le monde au sujet des soucoupes volantes.

Parfois, les pilotes d'o.v.n.i. en provenance d'autres planètes sont des gens qui nous ressemblent fort, qui ont absolument la même forme et la même taille que

(1) On peut s'abonner par l'intermédiaire de la Librairie Galignani, 224, rue de Rivoli, Paris (1^{re}).

nous. Voici quelques observations parfaitement caractéristiques :

D'abord, l'intéressante observation, en Angleterre, d'une soucoupe volante par Jessie, l'épouse de M. T. Roestenberg, assistant architecte, et par leurs trois enfants. Ce récit est publié dans le livre de M. Gavin Gibbons : *The coming of the spaceships* (Edit. Neville Spearman). Cet événement se produisit dans le Staffordshire le 21 octobre 1954 à cinq heures moins le quart : M^{me} Roestenberg vit brusquement qu'un vaste o.v.n.i. incliné planait à quelques mètres au-dessus de leur maison. Elle et ses enfants purent voir dans l'intérieur deux hommes à peau rose qui les regardèrent longuement avec sympathie. *Ces deux hommes avaient des longs cheveux blonds qui tombaient jusque sur leurs épaules.* Puis l'o.v.n.i. partit en émettant un éclair de lumière bleuâtre.

Dans la littérature spécialisée, on connaissait d'autres observations d'o.v.n.i. qui avaient des hublots, un intérieur visiblement éclairé, et des passagers derrière ces hublots ; on voyait leurs têtes. Mais l'observation de la famille Roestenberg eut le mérite de prouver que certains pilotes d'o.v.n.i. venus d'autres planètes *sont des hommes exactement comme nous.*

Ces pilotes d'o.v.n.i. disposent d'un équipement électronique, d'un appareil de radio émetteur-récepteur, exactement comme les pilotes de nos avions : en effet, leurs émissions de radio ont parfois été reçues par des opérateurs de radio de notre planète. C'est ce que révèle un intéressant livre qui vient de paraître : Georges Williamson *The saucers speak* (Edit. Neville Spearman).

L'auteur révèle qu'un Américain, opérateur de radio professionnel, domicilié à Winslow dans l'Arizona, reçut pendant des années des émissions de radio en code morse international qui provenaient d'o.v.n.i., de Vénus, et de Mars. Pendant tout ce temps, il n'eut pas le droit de le dire, quoique des services du gouvernement américain aient été secrètement au courant, ayant, eux aussi, reçu les mêmes émissions.

Les messages reçus par cet opérateur de radio maintenant décédé sont reproduits dans ce livre.

Détail intéressant : ses correspondants lui avaient incidemment prouvé *qu'ils le voyaient de loin par télévoyance*.

Donc, il semble que des émissions de radio en provenance des o.v.n.i. sont reçues par divers services d'écoute radiophonique gouvernementaux, mais que ceux-ci ne l'ont pas révélé au public.

Des messages radio d'origine identique sont publiés chaque mois dans la revue américaine *UFO international* de l'Amalgamated Flying Saucers Clubs of America, 2004 N. Hoover Street, Los Angeles 27, Calif., U.S.A.

Les pilotes de soucoupes volantes n'ont pas fait que des très courtes visites sur notre planète. Diverses observations prouvent que certains sont véritablement entrés en rapport avec des êtres humains de notre planète, pendant des atterrissages qui ont duré plus ou moins longtemps, et qui furent parfois renouvelés.

Les êtres humains de notre planète qui furent ainsi contactés ont parfois écrit un livre pour raconter leur (s) rencontre (s) avec des pilotes de soucoupes volantes, ce qui est parfaitement logique.

Ce fait d'écrire un livre pour parler de ce qu'ils avaient vu eut parfois pour résultat de susciter une vive jalousie chez certains qui n'avaient pas eu la même chance qu'eux ; mais ce n'est en aucun cas une preuve contre la véracité de leurs expériences.

Un des premiers récits extrêmement intéressants qui parurent fut celui de M. Georges Adamski, publié dans son livre *Les soucoupes volantes ont atterri* (Edit. La Colombe, Paris). Je résume :

En 1952, des gens avaient vu des o.v.n.i. non loin du sol dans des régions désertiques de Californie. M. Georges Adamski décida d'aller excursionner dans un de ces emplacements avec quelques-uns de ses amis : M. et M^{me} Ballay, de Winslow, arizona ; un distingué anthropologue : M. Williamson, de Prescott, Arizona ; M^{me} Alice Wells ; M^{me} McGinnis, sa secrétaire. Cette excursion eut lieu le 20 novembre 1952. Ils allèrent dans un endroit qui s'appelait Desert Center.

Au bout de quelques temps, tous virent une soucoupe volante arriver et atterrir à quelques centaines de mètres d'eux. M. Adamski la photographia et se dirigea vers l'o.v.n.i. Le pilote de celui-ci sortit de son appareil et M. Adamski s'approcha de lui, et put le voir. Ce pilote *avait de longs cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules.*

M. Adamski lui posa quelques questions. Le pilote ne lui répondit pas en langage terrestre, *mais il lui répondit par télépathie.* Ce détail est extraordinaire, mais il n'est *pas invraisemblable*, car de nombreux êtres humains ont des facultés psychiques congénitales : télévoyance, téléphone psychique, télépathie, etc. mais

généralement ils ne révèlent pas ces facultés innées ; j'explique pourquoi dans mon livre *Les voyants dans le monde moderne*.

Donc, M. Adamski, muni de facultés psychiques innées, put parler par télépathie avec le pilote de l'o.v.n.i. Il dit à M. Adamski qu'il venait de la planète Vénus. Il ne voulut pas se laisser photographier, mais donna à M. Adamski la possibilité de faire plusieurs excellentes photos de son astronef.

Toute la conversation du pilote et de M. Adamski fut suivie par ses amis à travers une longue-vue qu'ils avaient emmenée.

Ensuite le pilote vénusien remonta dans son astronef et décolla. M. Adamski et ses amis repartirent, et décidèrent d'aller certifier leurs observations sous serment chez M. MacCauley, notaire de Navajo, Arizona. Ce document assermenté que tous signèrent fut reproduit photographiquement dans le livre de M. Adamski, et dans sa traduction en français parue aux Editions de La Colombe *Les soucoupes volantes ont atterri*.

Cet ouvrage de M. Adamski commence par une intéressante énumération de toutes les observations connues de soucoupes volantes dans le ciel terrestre depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, énumération unique dans son genre, qui, à elle seule, mérite d'être lue par les lecteurs désireux d'être correctement informés.

D'autre part, les photographies de la soucoupe volante vue par M. Adamski et ses amis sont excellentes.

Tout ceci eut pour résultat que M. Adamski commença à être connu dans le monde. Il eut des admirateurs, mais aussi de nombreux détracteurs — des journalistes de deuxième classe et autres — qui, sans aucunement prouver ce qu'ils disaient, l'accusèrent d'être

un farceur et d'avoir inventé son histoire. C'est même vraiment paradoxal de voir que certains de ces calomniateurs ont écrit des livres entiers pour parler d'observations d'o.v.n.i. lointains complètement inintéressantes, qu'ils n'attaquent pas, tandis qu'ils calomnient M. Adamski qui a publié des observations infiniment plus intéressantes que celles qu'ils discutent longuement.

Pourquoi certains auteurs, et parmi eux quelques diplômés, ont-ils attaqué venimeusement M. Adamski ? Je peux bien vous le dire : parce qu'il a fait un travail de qualité. Parce que son premier livre et son second livre sont très intéressants, infiniment plus intéressants que tous ceux qu'écrivent ses détracteurs. Parce qu'il a vraiment fait des observations qu'eux n'ont pas pu faire. Parce qu'il a eu des rapports avec des pilotes de soucoupes volantes, tandis qu'eux n'ont jamais pu en rencontrer un. Parce que ses ouvrages ont de la valeur. Parce que cet homme est plus intéressant qu'eux. Parce que des rois veulent parler avec lui. En un mot, parce qu'ils sont jaloux de lui.

Et, d'autre part, parce que la lecture des ouvrages de M. Adamski pourrait éclairer une foule de gens en ce qui concerne les facultés psychiques humaines, et qu'ils ne le désirent pas parce qu'ils sont partisans de la conspiration du silence à ce sujet (lire mon livre *Les voyants dans le monde moderne* et *Psychologie inédite de la méchanceté humaine*).

Mais, quand on approfondit sérieusement le problème des récits de M. Adamski, on s'aperçoit que les critiques, que des gens — qui ont bien moins de talent que lui — lui ont opposées, ne sont aucunement fondées. Au contraire, il existe tout un groupe d'indices qui tendent à prouver que M. Adamski a dit vrai :

D'abord, l'attestation sous serment de plusieurs personnes honorables qu'elles ont effectivement assisté à l'atterrissage d'un o.v.n.i. et à la conversation de son pilote avec M. Adamski.

Deuxièmement, d'autres gens, dans d'autres régions du monde, ONT VU DES ASTRONEFS EXACTEMENT PAREILS A CEUX QUE M. ADAMSKI A PHOTOGRAPHIES ; ces observations d'astronefs EXACTEMENT SEMBLABLES abondent :

En juin 1953, des astronomes photographient un o.v.n.i. du même genre, blanc lumineux, pas très loin de l'observatoire du Mont-Palomar (Jimmy Guieu : *Black-out sur les soucoupes volantes*).

En octobre 1953, des membres de l'Astronomical Society de Norwich (Angleterre), MM. Potter, Dewing et Surall, voient au télescope un astronef exactement identique à celui que M. Adamski avait photographié (Jimmy Guieu : *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde*, p. 239).

En 1954, en Angleterre, à Coniston, le fils d'un médecin, Stephen Darbshire, 13 ans, et son cousin A. Myer, 8 ans, voient un astronef discoïdal et le photographient. Cet astronef avait exactement les mêmes caractéristiques que celles des astronefs photographiés par M. Adamski. Il semblait argenté et translucide. Il comportait, dans sa partie inférieure, un cône central foncé et trois globes périphériques (Jimmy Guieu).

En 1954, le 19 février, à 0 h. 35, M. Cedric Allingham, qui campait dans la campagne en Ecosse, fait quelques photos sensationnelles d'un petit astronef blanc lumineux qui se déplaçait à 1 700 mètres d'altitude environ. Ces photos sont visibles dans son livre *Flying*

saucer from Mars (Edit. British Book Center, New York). Cet astronef ressemblait exactement à celui photographié en France, à Saint-Raphaël (Var), et à celui que j'ai vu un soir à Cavalaire.

Mais la soucoupe volante photographiée plusieurs fois par M. Allingham revint dans sa région, de jour cette fois, *et atterrit non loin de lui*. Son pilote sortit de l'astronef et vint parler par gestes avec M. Allingham, qui eut ainsi la possibilité de photographier de près l'astronef et aussi le pilote ; ces photos sont visibles dans son livre.

L'astronef photographié par M. Allingham, en Ecosse, est presque exactement pareil que l'astronef photographié en Amérique par M. Adamski : même dôme, mêmes hublots, mêmes globes, mêmes proportions. J'ajoute que, comme dans le cas des photos Adamski, il est évident que ces photographies bien nettes ne résultent pas de quelque truquage. Le pilote martien est un homme très grand et mince.

Et de même que M. Adamski, M. Cedric Allingham présente un témoignage de sa rencontre avec le pilote martien : un cultivateur qui travaillait non loin de là, M. James Duncan, voulut bien attester par écrit qu'il avait vu l'atterrissage de l'astronef et la rencontre des deux hommes. Donc, ici aussi, tout concorde : le récit de M. Allingham, ses diverses photos bien nettes, et l'attestation signée d'un témoin reproduite photographiquement.

Ce livre de M. Allingham, qui mérite d'être traduit en français, est une des plus importantes confirmations supplémentaires qui existent des déclarations de M. Adamski aux U.S.A. C'est également le seul livre

au monde qui contienne une véritable photographie d'un Martien (1).

M. Adamski a écrit un deuxième livre : *Inside the spaceships* (Dans l'intérieur des navires de l'espace), aussi intéressant que le premier. Dans ce deuxième livre, il parle des vaisseaux-mères, ces astronefs très longs en forme de cigare qui contiennent des escadrilles de petits astronefs.

Ces vaisseaux-mères, eux aussi, ont été vus dans diverses régions de notre planète, en particulier à Vernon, en France. On a vu des soucoupes volantes en sortir, y rentrer...

M. Adamski écrit qu'il en a visité un ; il raconte sa visite dans une soucoupe volante et dans un vaisseau-mère. Il indique quelques détails nouveaux à propos de leurs pilotes, et surtout à propos de leur mentalité.

Détail spécial : l'auteur parle d'impulsions télépathiques qu'il ressentait de temps à autre qui le poussaient à se rendre à tel ou tel endroit. Ces impulsions n'étaient pas des fruits de son imagination puisqu'elles lui ont permis plusieurs fois de rencontrer des pilotes de soucoupes volantes en mission sur notre planète. Il est dommage que les photos d'un vaisseau-mère publiées dans ce deuxième livre par M. Adamski ne soient pas très bonnes.

Dans son troisième livre, *Farewell Flying saucers*, moins intéressant, M. Adamski a reparlé des soucoupes volantes, et raconté sa conversation avec la reine de Hollande, et quelques-uns des membres de son gouver-

(1) Ce livre vraiment sensationnel peut être commandé par l'intermédiaire de la Librairie Galignani, 224, rue de Rivoli, Paris (1^{er}).

nement. Des gens mal intentionnés ont essayé de faire croire que cet entretien avec la reine de Hollande avait eu pour résultat de ridiculiser M. Adamski, chose qui est absolument fausse, ainsi que le prouve la lecture de son livre. Je ne serais pas étonné que ce soient certains milieux religieux, politiques, ou universitaires, qui aient essayé, par personnes interposées, de démolir la réputation de M. Adamski, pour s'opposer à une vaste diffusion en Europe de ses révélations, de peur qu'elles n'affaiblissent leur autorité sur de nombreux esprits. C'est ce qui est arrivé en Suisse, où des étudiants ont perturbé une conférence de M. Adamski.

Enfin, M. Adamski a écrit, en octobre 1957, à propos des astronefs vénusiens, cinq fascicules de *Questions et réponses* (publiés par Cosmic Science, Star route, Valley Center, Calif., U.S.A.). Ces fascicules ne manquent pas d'intérêt et sont écrits sur un ton agréablement simple et familier.

En résumé, les révélations de M. Adamski, soutenues par plusieurs témoignages et par des photos excellentes qui ont bien l'air d'être authentiques, sont confirmées par d'autres preuves indépendantes venues du monde entier.

Notons aussi que, du second livre de M. Adamski, comme du livre de M. Williamson *The saucers speak*, il résulte que les pilotes des soucoupes volantes, ou au moins certains d'entre eux, *ont des facultés psychiques supérieures* : voyance, télépathie.

Des atterrissages répétés de soucoupes volantes ne se sont pas seulement produits en Amérique, ils se sont aussi produits dans d'autres pays, par exemple en France : c'est Jimmy Guieu qui nous le révèle dans un long passage de son livre *Black-out sur les soucoupes volantes*. Jimmy Guieu, qui a eu ces renseignements

confidentiellement, raconte comment une jeune fille blonde, pilote d'astronef, rendit une dizaine de visites, secrètement, à un artiste peintre français de province. Elle lui fit même cadeau d'un extraordinaire appareil, qui prouvait qu'elle venait d'une autre planète... mais je ne veux pas déflorer le récit de Jimmy Guieu. Lisez son livre, qui de toute façon est parfait. S'il ne s'agissait pas d'incidents véridiques, Jimmy Guieu *, qui est un auteur vraiment scientifique et même plutôt sévère, n'en aurait pas parlé.

Mais l'ouvrage, de loin le plus intéressant, écrit à propos de rencontres avec des pilotes de soucoupes volantes, le meilleur de tous les ouvrages du monde sur ce sujet, est certainement celui de M. Howard Menger, intitulé en américain *From outer space to you*, parce que c'est celui qui contient le plus de détails. C'est aussi celui qui est écrit de la façon la plus humaine, sensible. C'est celui qui nous apporte les révélations les plus sensationnelles, parce que M. Howard Menger nous dit qu'il a voyagé en soucoupe volante, est allé sur la lune, peut-être même sur une autre planète, a visité leurs installations, respiré une autre atmosphère, vu d'autres horizons, et développé des facultés psychiques merveilleuses. D'autre part, il suggère que notre atmosphère pourrait être une source d'énergie fantastique qui satisferait tous les besoins énergétiques de l'espèce humaine, si seulement nous savions l'exploiter.

M. Menger nous dit que son récit n'est pas un récit d'imagination, ET IL LE PROUVE DE PLUSIEURS FAÇONS :

(*) Cet auteur de romans d'anticipation part toujours de faits divers réels.

Il a vu des soucoupes volantes qu'il a photographiées de près et de loin ; ces photos originales sont dans son livre. Il a aussi dans ses archives, des nombreuses autres photos, et même des films.

Il a eu des relations avec les pilotes de plusieurs soucoupes volantes ; il s'est arrangé pour avoir souvent des témoins de ses rencontres avec eux, et reproduit dans son livre quelques-uns de leurs témoignages. M. Menger peut en produire des dizaines, écrits ou enregistrés sur ruban de magnétophone. Ces nombreux témoignages sont à la disposition de quiconque le désire.

D'autre part, comme dans le cas des révélations de M. Adamski, on dispose de preuves supplémentaires *exogènes*, je veux dire de photos de ces mêmes astronefs photographiés dans d'autres régions du monde par d'autres observateurs, qui n'étaient aucunement en rapport avec M. Menger :

On voit par exemple, dans le livre de M. Harold T. Wilkins *Flying saucers uncensored* (publié en 1953 par Citadel Press, New York), p. 96, une photographie d'une soucoupe volante avec des lumières sous elle, qui est exactement identique à celles des photographies de M. Menger, mais qui fut photographiée en 1953 au-dessus de Bad Hersfeld, en Allemagne de l'Ouest.

Une autre photo d'une soucoupe volante semblable est visible dans le numéro de novembre 1962 de la revue *Flying Saucers* des Amherst Press, p. 17. Elle avait plané au-dessus de New York pendant une minute.

Par conséquent, IL EST CERTAIN QUE, COMME M. ADAMSKI, M. MENER A SOUVENT PHOTOGRAPHIE DES VRAIES SOUCOUPES VOLANTES, ET QU'IL A EU DES RAPPORTS AMICAUX AVEC LEURS

PILOTES. TOUTES LES PREUVES CONCORDENT. Je ne pense pas que les jaloux, toujours prêts à essayer de salir la réputation des auteurs d'œuvres pleines de talents tels que M. Menger, pourront l'attaquer à ce point de vue.

Pourquoi est-ce que les pilotes des astronefs sont entrés en rapports avec M. Menger de préférence à quelqu'un d'autre ? A priori ceci serait difficile à comprendre. Mais quand on a lu l'ouvrage de M. Menger on se rend compte que la cause essentielle réside dans ses facultés psychiques puissantes, vraisemblablement supérieures à celles de la moyenne des êtres humains. Il y a une autre cause, que M. Menger révèle dans son livre.

Les jaloux, et autres catégories de calomniateurs, ne pourront guère nier des événements qui ont été vus par une foule de témoins américains. Mais ils essaieront peut-être de démolir la réputation de M. Menger en s'attaquant à ce qu'il dit à propos de la lune et des autres planètes de notre système solaire, en particulier Mars, Vénus.

Il est vraisemblable qu'ils diront que la lune est un astre mort, sans atmosphère et sans vie. Que Mars est un astre sans vie puisqu'il n'y existe ni atmosphère ni eau. Que Vénus est un astre sans vie, trop isolé des rayons solaires, trop chaud. Que par conséquent M. Menger dit des contre-vérités quand il dit que des êtres vivants existent sur la lune, et que des espèces humaines existent sur Vénus et sur Mars. Je vais répondre d'avance à ces objections :

En ce qui concerne la lune, elle est, d'une façon générale, dépourvue d'atmosphère, mais il reste peut-

être de l'air et de l'eau dans le creux des vallées. Des astronomes qui contemplaient la lune ont vu des sillages lumineux de météorites, ce qui prouve une atmosphère résiduelle. Par conséquent, il y a peut-être des lichens, des plantes, des animaux plus ou moins bizarroïdes.

De toute façon, M. Menger parle surtout d'édifices contenant de l'air pressurisé et d'installations souterraines, qui ne nécessitent pas une atmosphère extérieure.

Que la lune soit en 1964 un astre mort, qui n'héberge aucun être vivant n'est pas certain du tout. Au contraire, il existe des indices du contraire :

D'abord, on a vu sur la lune de nombreuses lumières. Ainsi, les astronomes de la Société Astronomique Royale de Londres ont vu plus de six mille lumières dans le cratère Platon. *Quelques-unes semblaient se déplacer au-dessus de la surface de la lune.* Une nuit, ils virent même une lumière pulsatile, intermittente. En 1887, des lumières apparurent dans de nombreux cratères, se dirigèrent vers le cratère Platon, et formèrent un vaste triangle ! En 1869, de nombreux astronomes virent sur la lune des lumières qui formaient des triangles, des cercles et des lignes droites, qui paraissaient disposées par des êtres humains (Paul, *Life on other Planets*).

M. Menger décrit sur la lune des constructions en forme de dômes, qu'il a photographiées et quelques-unes de ces photos sont dans cet ouvrage (photos 24, 25). Or, des édifices en forme de dômes ont été vus sur la lune par des astronomes. Ils ont même assisté à leur brusque éclosion, si j'ose dire, certaines années... Lisez à ce propos le récit de Wilkins dans son livre érudite

et passionnant intitulé : *Flying saucers from the moon* (Peter Owen) (1).

D'autres auteurs parlent de muraille, d'arche gigantesque, d'éruptions volcaniques, de glissements de végétation ou d'insectes. Le livre à lire à ce propos est celui de l'astronome H.P. Wilkins *Les mystères de l'espace et du temps* (Payot) que M. Jacques Leguèbe a très bien traduit en français.

Parlons maintenant de Mars. Cette planète a une atmosphère. Sa pression atmosphérique est minimale, le quart de celle de notre atmosphère, mais Louis Leprince-Ringuet, ou je ne sais plus quel autre savant, la compare à celle des hauts plateaux du Tibet. Or, des gens vivent sur ces hauts plateaux du Tibet. Le nombre de leurs globules rouges sanguins s'accroît pour compenser la différence de pression atmosphérique. Il n'est pas impossible que des hommes de notre planète puissent respirer l'atmosphère de Mars (2).

S'il y a déjà des hommes sur Mars, leur pression atmosphérique inférieure, est peut-être compensée par une adaptation des poumons. Il n'est pas impensable non plus qu'ils portent un scaphandre à l'extérieur.

Je ne suis même pas certain que le pourcentage d'oxygène de l'air de la planète Mars vu de la Terre

(1) Cet ouvrage américain peut être commandé par l'intermédiaire de la Librairie Galignani, 224, rue de Rivoli, Paris (1^{re}).

(2) Cette atmosphère n'est pas chaude : de + 10° C à - 20° C. Mais j'ai créé un radiateur portatif pas lourd du tout : 280 g seulement, qui, grâce à un transmetteur thermique original, pourrait très bien réchauffer autant que l'on veut l'air terrestre, martien, ou l'air d'autres planètes froides : brevet français 966 084 du 4 mars 1964. Je cherche un fabricant-commercialisateur.

est exact. Est-ce que les sables de Mars seraient aussi oxydés qu'ils le sont si l'atmosphère de Mars contenait tellement peu d'oxygène ?

D'autre part, la végétation de Mars dégage certainement de l'oxygène dans l'air martien. La proportion d'oxygène sur Mars peut être bien supérieure à ce que l'on mesure d'ici, et permettre la respiration d'êtres vivants. De toutes façons, l'atmosphère de Mars a certainement autrefois contenu beaucoup d'oxygène (puisque les sables ferugineux de Mars sont fortement oxydés), et si des êtres humains vivaient sur Mars à cette époque, ils peuvent vivre maintenant grâce à des petites bouteilles d'air comprimé et des scaphandres de verre élastique ou de plastique mince et dans des constructions à atmosphère artificielle.

Que Mars ne soit pas une planète morte et puisse être habitée par des êtres humanoïdes tend à être prouvé par d'autres indices : les astronomes voient sur cette planète des canaux rectilignes, vraisemblablement des canaux de dérivation des eaux polaires bordés de végétation peut-être comestible.

En 1900, des astronomes de l'observatoire Lowell virent sur Mars une lumière pulsatile qui avait l'air d'émettre des signaux.

J'ai déjà parlé des signaux radio reçus par Marconi. De nombreux autres signaux radio ont pu être reçus de Mars par des spécialistes de la radiophonie sans que le public soit mis au courant. Nous avons vu que M. Williamson vient d'écrire un livre qui reproduit des émissions radiophoniques reçues directement de la planète Mars.

De gigantesques lumières d'explosions atomiques ont, paraît-il, été vues plusieurs fois sur la planète Mars (Wilkins).

Enfin, les deux petits satellites brusquement surgis dans le voisinage de Mars en 1877 — aucun astronome n'avait pu voir de satellites de Mars avant 1877 — se comportent, paraît-il, comme se comporteraient des satellites métalliques creux.

Donc, l'existence d'êtres humains sur Mars est vraisemblable.

Vénus a une atmosphère d'azote, mais l'étude spectroscopique de son atmosphère révèle que sa périphérie contient des traces d'oxygène (Noël Martin : *Le cosmos et la vie*). La proportion d'oxygène doit être supérieure au voisinage de la planète.

Une fusée-sonde américaine aurait enregistré des températures très élevées : + 200°. Mais ces températures sont celles de la périphérie de l'atmosphère de Vénus. La température de la surface peut être plus clémente. C'est d'autant plus vraisemblable que d'épais nuages s'interposent en permanence entre la lumière solaire et le sol de Vénus. De même on sait que l'atmosphère de la Terre comporte des zones superposées qui sont le siège de températures extrêmes et diverses, chaudes, ou froides.

En résumé, CE QUE NOS SAVANTS les plus instruits DISENT NE S'OPPOSE AUCUNEMENT AUX AFFIRMATIONS DE M. ADAMSKI ET DE M. MENGER, QUI AFFIRMENT QUE DES ETRES HUMAINS VIVENT SUR LA LUNE DANS DES EDIFICES CLIMATISES, SUR VENUS ET SUR MARS DANS L'ATMOSPHERE DE CES PLANETES.

Tournons-nous maintenant d'un autre côté, et voyons ce que disent depuis longtemps les VOYANTS (êtres humains de notre planète doués de la faculté de voyance) à propos des conditions qui règnent sur chaque planète de notre système solaire :

Vous savez que la télévoyance physique est une faculté prouvée : lire à ce sujet les admirables livres à propos du merveilleux Abbé Pio (Edit. La Colombe). Certains voyants disent que leur voyance peut voir jusque sur d'autres planètes.

Le premier qui l'a dit est le voyant anglais Charles Laedbeater, qui, dans son livre : *L'occultisme dans la nature* (Edit. Adyar, Paris), a déclaré qu'il avait pu voir des êtres de type humain sur Mars, sur Vénus, sur Mercure, êtres humains qu'il décrivit, pas très longuement, mais ce qu'il a dit est assez intéressant. Je me souviens surtout qu'il a écrit que les Martiens sont d'esprit matérialiste ; que les Mercuriens sont voyants. Les Vénusiens seraient, paraît-il, bien plus développés que nous spirituellement (A.E. Powell : *Le système solaire*. Edit. Adyar).

Geoffroy Hodson, voyant également, a aussi parlé brièvement des habitants de Mercure et de Mars, presque comme Leadbeater. Ce qui ne veut pas dire qu'il ait plagié Leadbeater : en effet, deux auteurs qui décrivent le même phénomène sont bien obligés de le décrire de la même façon.

Donc, ces voyants anglais affirment que Mars, Vénus, Mercure sont des planètes habitées.

Franchissons l'Atlantique et voyons ce qu'ont dit les Américains écrivains voyants. Je ne cite que les plus intéressants :

D'abord, la délicieuse femme-écrivain américaine Flower Newhouse. Elle a écrit, dans son livre *Natives of eternity* (1), chapitre IV : Life on nearby planets, que des êtres qui ont l'apparence de fourmis géantes vivent sur le sol de Mars. Chose bizarre, ces êtres en forme de fourmis furent vus aussi par Ch. Leadbeater. Elle ne parle pas des canaux, ni d'humanoïdes martiens. Mais, comme Charles Leadbeater, elle décrit une humanité développée sur Vénus. Ces habitants de Vénus sont physiquement très grands (over seven feet in height) ; ils vivent pacifiquement dans des maisons rurales. Ils aiment la spiritualité et sont tous des Initiés. Ils sont développés psychiquement, et peuvent parler télépathiquement ensemble... Les trois quarts de la surface de Vénus sont couverts par des mers. Les Vénusiens ne font jamais la guerre. Leurs maisons ressemblent à des palais aux formes géométriques diverses. M^{me} Newhouse sait tout cela parce qu'elle est allée voir Vénus en corps astral.

Deux autres écrivains voyants disent aussi qu'ils ont fait des voyages interplanétaires en s'extériorisant hors de leur corps physique, avec leur corps astral, mais eux sont allés contempler la planète Mars.

L'un d'eux est le Docteur W. Goetz, qui a écrit : *My trip to Mars* (2). Le Docteur Goetz décrit la civilisation de Mars, et son récit est intéressant.

L'autre est E.L. Norman, qui a écrit : *The truth on Mars* (3). Ce joli petit ouvrage, illustré d'élégantes

(1) Edit. A. Newhouse, Vista, Calif. U.S.A. Texas ; 1960.

(2) Edit. Jewell Publisfers, P.O. Box 66272, Houston 6,

(3) Edit. New Age Publishing Co., 1542 Glendale Boulevard, Los Angeles 26, Calif.

illustrations, contient également des descriptions vraiment très intéressantes. Tous ces voyants qui traversent l'espace interplanétaire avec leur corps astral sont d'accord pour affirmer que le système social qu'ils ont vu sur la planète Mars est d'un genre communautaire ; mais les gens sont calmes, et toujours bons les uns vis-à-vis des autres. C'est un système communautaire d'échange libre et généreux de bons services, et non pas d'esclavage de tout le monde.

E.L. Norman dit que les Martiens vivent surtout dans l'intérieur de confortables canaux aménagés sous la surface de leur planète.

Dans le même genre d'ouvrages, je m'en voudrais de ne pas citer l'ouvrage américain d'un auteur qui signe d'un pseudonyme Aquarma, intitulé : *The son of the sun*, et qui dit qu'il a visité en corps astral toutes les planètes du système solaire. Il a vu que presque toutes sont habitées. Sa description des Vénusiens et de leur vie est très intéressante. Il affirme qu'ils sont très développés scientifiquement, mais que l'astrologie régit fortement leur existence.

Ainsi, six des meilleurs voyants écrivains modernes, sans parler du classique Svedenborg, sont d'accord pour dire que des collectivités d'êtres de type humain vivent pacifiquement sur Mars et sur Vénus. Leurs descriptions, dans l'ensemble, concordent entre elles et avec les déclarations de M. Menger.

Même si ces planètes n'étaient pas habitées par des collectivités humaines — nous le saurons dans plusieurs années — cela ne rendrait absolument pas invraisemblable ce que dit M. Menger quand il parle, dans son chapitre 22, de son voyage en astronef jusqu'à une

autre planète peuplée d'une autre humanité. Je m'explique :

Il est certain que M. Menger a eu des rapports avec des pilotes d'astronefs antigravitationnels ; cela est bien prouvé.

M. Menger dit qu'ils l'ont emmené dans un astronef voir une autre planète, qui n'était pas sur la Terre.

Donc, si Mars et Vénus sont des planètes stériles et désertes, ce que l'on pourrait en conclure ce serait que ses amis de l'espace lui ont fait voir de près, non pas Vénus comme ils le lui disaient, *mais une autre planète*, dans notre système solaire, ou dans un autre système solaire.

Dans notre système solaire, cette autre planète pourrait être Mercure, par exemple. Elle pourrait aussi bien être quelqu'un des quatre gros satellites de Jupiter qui sont environnés d'une croûte solide et d'une atmosphère (Noël Martin).

Mais cette autre planète vue par M. Menger peut tout aussi bien être **DANS UN AUTRE SYSTEME SOLAIRE**. En effet, on sait que les astronefs antigravitationnels vont parfois à une vitesse extraordinaire, infiniment supérieure à celle de nos avions. Ce qui est moins connu, c'est que des astronefs antigravitationnels peuvent aller à une vitesse supérieure à celle de la lumière, et même infiniment supérieure : un médecin et ingénieur français, le Docteur Marcel Pagès, a découvert le principe d'un astronef qui pourrait aller d'un système solaire jusqu'à un autre en **QUELQUES MINUTES** seulement ! Je dis bien : quelques minutes. Il a même créé des maquettes de son astronef électrique qui fonctionnaient très bien, et prouvaient que l'astronef grandeur réelle fonctionnerait certainement aussi. Je

sais que plusieurs laboratoires, dans plusieurs pays étrangers, ont commencé à construire des astronefs selon le principe indiqué par le Docteur Pagès dans son brevet français n° 814.855, et que certains ont pu arriver à la dégravitation de leurs prototypes grandeur réelle. Mais ces prototypes ne fonctionnent pas encore parfaitement. Ils prouvent pourtant que les vues du Docteur Pagès — qui est un vrai physicien de génie — sont exactes, et, par conséquent, que *la science peut produire des astronefs capables d'aller d'un système solaire à un autre en quelques minutes seulement.*

Ainsi s'explique que des pilotes d'o.v.n.i. aient pu emmener M. Menger voir une autre planète dans un autre système solaire, sans que le trajet d'aller et le trajet de retour aient duré plus de quelques minutes.

C'est de la même façon que je tends à interpréter ce qu'il dit à propos de son voyage sur la lune. Certes, je crois au voyage de M. Menger. Mais était-ce vraiment *notre* lune ? Était-ce même une *lune* ? Cette fois, M. Menger descendit de l'astronef, foula le sol de ce que ses pilotes lui dirent être la lune, visita diverses constructions, et fit un voyage sur la surface de l'astre. Mais comment ne pas douter que cet astre était la lune ? Certes, il ressemblait à la lune, la photographie faite à travers un hublot le prouve. Mais je doute que l'atmosphère de notre lune soit assez dense pour être respirable. Or, M. Menger écrit qu'il a respiré cette atmosphère.

Donc, il n'était peut-être pas sur la lune que nous connaissons, sur notre lune. Les pilotes de l'astronef l'ont peut-être emmené visiter une autre lune, par exemple l'une des lunes de Jupiter, ou bien une petite planète en forme de lune dans quelque autre système solaire.

Ce qui expliquerait pourquoi le voyage d'aller fut si long, et, aussi, pourquoi il y avait une atmosphère sur cette lune.

Donc, tant que nous ne connaissons pas mieux notre lune, je ne doute pas que M. Menger ait accompli le merveilleux voyage qu'il décrit dans son chapitre 24. Je doute seulement que ce soit sur notre lune que ses amis l'avaient emmené. Je pense plutôt qu'ils lui ont fait visiter une autre lune, ou bien une autre planète.

Ou bien ses amis venus d'une autre planète lui ont vraiment fait voir Vénus, et visiter notre lune (ce qui voudrait dire que Vénus est peuplée par une humanité, et que notre lune comporte une atmosphère et des constructions) ; ou bien ils l'ont emmené une fois dans un autre système solaire, et une autre fois sur une des lunes de Jupiter ; ou bien ils l'ont emmené deux fois dans un autre système solaire : la première fois, pour voir leur planète-mère ; la deuxième fois, pour visiter leurs installations sur une lune qui avait une atmosphère.

Si c'est la troisième hypothèse qui est juste, pourquoi est-ce que les pilotes des astronefs ont dit à M. Menger qu'ils lui faisaient voir Vénus et notre lune ? Pourquoi est-ce qu'ils lui ont dit, comme d'autres l'avaient dit à M. Adamski, qu'ils venaient de Mars et de Vénus ? Je devine pourquoi : pour ne pas lui révéler d'où ils venaient, c'est-à-dire où est exactement la belle planète où vit leur civilisation. Sachant, parce que leur science est plus puissante que la nôtre, que tôt ou tard nous découvririons nous aussi le secret de la propulsion interstellaire ultra-rapide, ils ne voulaient pas que les êtres humains de notre planète sachent de quelle planète ils venaient. Ils craignaient que ce secret lui soit arraché par la force, et que des flottes belli-

queuses d'astronefs terrestres envahissent leur belle planète où ils sont si heureux... et désirent continuer à l'être.

Voici ce que je penserais si, dans quelques années, j'apprenais que notre lune et Vénus ne sont que des astres sans vie. Je dirais : donc, les amis de M. Menger venaient d'ailleurs. Ce qui n'enlèverait aucune valeur à son ouvrage.

D'autres gens objecteront qu'il est très étonnant que des habitants de la planète Vénus ou d'une planète d'un autre système solaire aient la même forme que nous. Mais cela n'est pas étonnant du tout et peut s'expliquer de plusieurs façons :

On a parfaitement le droit d'imaginer que des civilisations scientifiquement supérieures s'étaient déjà développées sur notre planète ; qu'elles avaient mis au point des astronefs interplanétaires et interstellaires (quelques milliers d'années suffisent pour cela), qui avaient déjà permis à l'espèce humaine d'essaimer sur d'autres planètes de notre système solaire et dans d'autres systèmes solaires. Qu'ensuite ces civilisations se détruisirent par des guerres atomiques, et revinrent à l'état sauvage. Dans ce cas, ces équipages d'astronefs qui visitent notre planète seraient des lointains descendants des colons que les civilisations qui ont précédé la nôtre avaient envoyé sur d'autres planètes.

On peut aussi imaginer que certaines forces biomagnétiques inconnues jusqu'à maintenant influencent la formation des corps, et produisent des formes semblables sur toutes les planètes de l'univers où la vie est possible.

D'autres objecteront qu'il n'est aucunement vraisemblable que tous ces Vénusiens, ces hommes d'une

autre planète, soient munis de facultés psychiques supérieures telles que la voyance et la psychotéléphonie.

A ceux-là je répondrai que nombreux sont ceux qui, dans l'espèce humaine de notre planète, sont munis dès leur naissance de, ou bien ont développé, ces mêmes facultés, mais ne le disent pas. Les facultés psychiques, qu'elles soient révélées ou secrètes, sont plus une constante de notre espèce, et des êtres vivants d'une façon générale, qu'une anomalie supranormale. En réalité, la proportion des hommes de notre planète qui ont ces facultés est assez forte.

Par conséquent, il n'est pas étonnant que d'autres hommes d'autres planètes aient ces facultés psychiques.

Ceux qui n'ont pas ces facultés psychiques innées peuvent aussi se développer psychiquement, grâce à la méthode que j'indique dans mon livre : *Comment devenir voyant, et les merveilles de la magie* (1).

En ce qui concerne la faculté de téléportation, M. Howard Menger n'est pas un cas unique dans l'espèce humaine. On a connu d'autres gens capables de téléporter, par exemple le magicien américain Houdini.

Si la téléportation d'êtres humains vous intéresse particulièrement, je vous conseille vivement de lire le livre du Docteur Nando Fodor *Mind over space* (2).

Pourquoi est-ce que ces hommes venus d'une autre planète, qui contactent certains hommes de notre planète, n'atterrissent pas en public au milieu d'une foule de gens ? M. Menger nous le dit dans son livre.

Notons pourtant que plusieurs fois, au Brésil, des

(1) Edit. Debresse, Paris.

(2) Edit. Citadel Press, New York.

o.v.n.i., et même des énormes cigares volants, sont venus planer au-dessus de stades bondés de monde, pendant des compétitions de sport. De tels événements sont régulièrement signalés dans la *Flying Saucer Review* de Londres. Donc, apparitions publiques, mais pas atterrissages publics. Ceci parce que les pilotes des soucoupes volantes ne veulent pas qu'on les retienne ni qu'on les enferme ou qu'on les torture, peut-être, pour leur arracher des secrets techniques par la force.

Ils connaissent bien les caractéristiques psychologiques déjà décrites et inédites (1) des hommes de notre planète au 20^e siècle, et ils s'en défont. Leur niveau moral est supérieur à celui des hommes de la Terre, et ils pensent que le moment de contacts humains collectifs de nous vers eux n'est pas venu. Ils n'ont pas confiance en nous. Ils attendent que nous soyons tous devenus meilleurs ; qu'il n'y ait plus, dans l'humanité, des cruels, des traîtres, des faux frères, des envahisseurs, des belliqueux, des voleurs, des odieux, des cruels mentaux. Ils attendent des garanties pour leur sécurité et pour leur bonheur.

Ces hommes supérieurs, qui ne veulent risquer d'être en rapports ni avec des SS, ni avec des enquêteurs odieux, agissent peut-être sagement.

Mais il paraît qu'ils sont secrètement en rapports avec certains membres de divers gouvernements, révèle M. Menger.

En résumé, que les pilotes de soucoupes volantes viennent vraiment de Mars, de Vénus, ou bien en réalité d'une planète d'un autre système solaire, les déclara-

(1) Lire mon prochain livre : *Les voyants dans le monde moderne et Psychologie inédite de la méchanceté humaine.*

tions de M. Adamski et de M. Menger se corroborent parfaitement. Elles cadrent avec les déclarations des voyants en ce qui concerne les autres planètes de notre système solaire. Elles ne sont pas non plus contredites par les découvertes des savants de Facultés.

Mais jusqu'à maintenant, c'est ce livre de M. Menger qui révèle le plus de détails à propos de ces hommes d'une autre planète, et c'est, de loin, celui qui est le mieux écrit. Tous ceux qui ont lu et aimé les merveilleux livres de l'Américain George Adamski devraient aussi aimer ce premier ouvrage de M. Menger, qui, espérons-le, écrira un jour un autre livre pour nous parler plus longuement de sa visite d'une autre planète.

Qu'y a-t-il d'autre et d'intéressant, aux Etats-Unis et ailleurs, à propos de contacts entre êtres humains et hommes d'autres planètes ?

Plusieurs publications, mais, contrairement aux récits de M. Adamski et de M. Menger, ces autres publications ne sont pas accompagnées de preuves matérielles. Je vais tout de même en parler, parce qu'elles ont de la valeur :

Il y a d'abord le récit oral de M. Luciano Galli, résumé dans un article de la *Flying Saucer Review* de Londres.

M. Luciano Galli est un ingénieur italien qui vit à Rome. Un jour, le 7 juillet 1957, un grand homme distingué à la peau bronzée, qu'il avait déjà vu dans Rome, l'aborda et lui demanda de l'accompagner en auto jusque dans la campagne italienne. M. Galli alla avec lui. L'homme bronzé le conduisit, par Rufillo et Croara, jusqu'à Il buco del Prete Santo, à 57 kilomètres de Bologne. Il y avait là une soucoupe volante qui

flottait au-dessus du sol. *Extérieurement, elle ressemblait aux astronefs décrits par M. Adamski.* M. Galli entra dans la soucoupe. *Sa description de l'intérieur de cette soucoupe cadre exactement avec la description de M. Menger* (pourtant ni l'un ni l'autre ne se connaissait ; M. Galli ne connaissait pas non plus M. Adamski).

Ils s'éloignèrent de notre planète et s'approchèrent d'un long cigare volant, qui avait plusieurs centaines de mètres de longueur. Son compagnon lui dit : « C'est un de nos navires de l'espace. »

Ils pénétrèrent dedans. M. Galli vit des centaines de gens habillés d'uniformes brillants. Quand ils passaient à côté de lui, ils lui souriaient. Les femmes étaient très belles et amicales. Ils lui dirent, eux aussi, qu'ils venaient de Vénus. Ils lui firent voir une vaste bibliothèque, ainsi que le poste de commandement.

Ensuite, ils le ramenèrent exactement à l'endroit d'où ils avaient décollé. M. Galli raconta l'événement et son récit qui confirme les déclarations de M. Adamski et de M. Menger parut à l'époque dans la presse locale. Sans photos, hélas !

Tout le monde devrait toujours avoir dans sa poche un petit appareil de photo.

L'éditeur Ron Powell a publié dans sa revue *Spacecraft Digest* (1), sous le titre *My trip to mars* (mon voyage jusqu'à Mars), le récit d'un nommé Georges Prince, B.C. citizen.

Celui-ci narre un événement qui se produisit pendant qu'il travaillait pour l'armée d'occupation américaine en Autriche.

(1) Edit. P.O. Box 768, Salem, Oregon, U.S.A.

Le 15 mai 1951, pendant qu'il conduisait une auto de Linz à Salzbourg, un être humanoïde surgit d'à côté de la route le paralysa avec un pistolet à rayons. Il fixa sur lui un appareil dégravitativ et le porta jusqu'à une soucoupe volante. Il l'emmena jusqu'à une autre planète, sur Mars, et ensuite le ramena sur la Terre.

Ce pilote d'o.v.n.i. avait des mains à trois doigts seulement, une tête en forme de cylindre, pas de nez, des gros yeux à facettes...

Sur Mars, M. Prince put voir d'autres soucoupes volantes. Dans ces autres soucoupes volantes, d'autres êtres humains de la Terre en visite sur Mars aussi.

Un autre Américain : Buck Nelson, a dit aussi être allé sur Mars, et il a publié un petit ouvrage : *My trip to Mars, the moon and Venus* (1). Je résume ce qu'il dit :

D'abord artisan, il décida de devenir agriculteur et acquit une propriété rurale : Ozark Mountain Home, dans le Missouri, non loin de Mountain View.

Le 5 mars '955, une soucoupe volante atterrit à côté de sa maison vers minuit. Elle contenait trois pilotes, qui vinrent aimablement le voir. L'un d'eux, qui paraissait 19 ans, lui dit qu'il s'appelait Bob Salomon et qu'il avait 200 ans.

Ils revinrent le voir plusieurs fois, et l'emmenèrent faire un voyage à travers notre système solaire.

Ce voyage commença le 24 avril 1955. Ils allèrent sur la lune — M. Nelson vit une construction dans l'un

(1) Décembre 1956. Edit. Uforum, Grand Rapids, Flying Saucer club.

des cratères —, sur Mars, et sur Vénus. Sa description de Vénus est moins détaillée que celle de M. Howard Menger, mais, dans l'ensemble, elle la corrobore : il dit que c'est une planète où vivent des gens aimables, qui ne se font jamais la guerre.

M. Buch Nelson écrit humoristiquement : The earth is the only planet in the solar system which does not travel from one planet to another...

M. Nelson rentra de son voyage le 27 avril 1955 à minuit. Il dit à plusieurs personnes ce qu'il avait vu. Le 26 juillet il fit une conférence dans un cercle militaire de Détroit.

Quelques temps plus tard, *des gens mystérieux lui offrirent 1 000 dollars s'il acceptait de ne plus raconter son récit !* Mais au lieu de se taire, il écrivit l'ouvrage que j'indique.

M. Nelson, comme M. Howard Menger, dit que des gens de Mars et de Vénus vivent sur notre planète. Il dit qu'ils sont environ 1 500.

Le petit livre d'Anchor intitulé : *Transvaal episode ; a U.F.O. (1) lands in Africa*, 1958, est plus long et plus intéressant. Son auteur est une femme.

Elle raconte que, partie de Johannesburg, elle traversait en auto la région est du Transvaal, quand brusquement son automobile s'arrêta. Un homme de l'espace s'approcha d'elle. Il lisait toutes ses pensées, et leur répondit en bon anglais. Ensuite, après avoir rendu son auto invisible, il l'emmena dans un astronef.

Cet astronef rejoignit un cigare volant, c'est-à-dire un astronef interstellaire, qu'elle visita.

(1) Unidentified flying object : objet volant non identifié.

Ensuite elle fut emmenée sur d'autres planètes. Elle décrit, en particulier, ce qu'elle a vu sur la planète Vénus. Ce qu'elle dit de Vénus est très intéressant. Elle mit le pied sur plusieurs lunes, visita d'autres genres d'astronefs, un satellite artificiel, et vit divers genres d'êtres humanoïdes.

Est-ce que le récit de l'auteur qui signe Anchor est vrai ? Il n'est pas accompagné de preuves, mais il paraît sincère. Vrai ou faux, ce charmant petit livre imprimé sur un joli papier glacé mérite certainement d'être lu (1).

Il est dommage que celle qui l'a écrit dissimule son identité derrière un pseudonyme.

Je serais incomplet si je ne parlais pas de l'ouvrage de Lee Crandall, intitulé : *The Venusians*.

M. Lee Crandall, jeune étudiant en médecine américain, dit avoir eu des rapports avec des Vénusiens en visite sur notre planète. Ces Vénusiens auraient pratiqué la téléportation devant lui.

Ce qui est certain c'est que le petit ouvrage de M. Crandall contient deux photos d'un homme souriant qui est, paraît-il, un Vénusien. Ce Vénusien est habillé comme vous et moi, mais on voit que ses oreilles ne ne sont pas exactement du type humain.

M. Crandall l'a étudié à fond, ce Vénusien ou pseudo-Vénusien. Il lui a pris ses empreintes. Il lui a fait une prise de sang, et a fait analyser ce sang par un labo. Il s'est même fait amener des ... morceaux de

(1) Edit. The Essene Press, P.O. Box 3433, *Corpus Christi*, Texas, U.S.A. Ce livre peut être commandé par l'intermédiaire de la Librairie Calignani.

cadavre de Vénusien, a fait faire des coupes histologiques de divers organes, et a examiné ces coupes au microscope. L'auteur nous dit ce qu'il a vu et quelles différences existent entre le corps physique d'un être humain et celui d'un Vénusien.

Est-ce que ce que raconte M. Crandall est vrai ? Ce n'est pas impossible.

Mais, cette fois encore, si ce que dit l'auteur est vrai, je n'affirmerais pas que la planète d'origine de ces aimables Vénusiens qui se matérialisent et se dématérialisent devant M. Crandall est vraiment la planète Vénus. Ils ont, paraît-il, emmené M. Crandall faire une courte visite sur leur planète, visite que l'auteur décrit brièvement (1). Il n'est pas impossible que cette autre planète existe. Mais je tendrais à croire que c'est une autre planète que Vénus. Ne serait-ce que parce que la brève description de Crandall (femmes parquées toutes ensemble, etc.) ne cadre guère avec les descriptions de George Adamski, Howard Menger, Luciano Galli, Buck Nelson, Anchor... qui toutes, comme nous l'avons vu, cadrent ensemble, et cadrent aussi avec les descriptions de plusieurs voyants.

D'autre part, les Vénusiens de M. Crandall ne se conduisent pas comme les Vénusiens de M. Adamski et Menger. Leur astronef n'est pas du même genre. Tout ceci me fait penser que s'ils ne sont pas imaginaires, ils viennent d'une autre planète qu'eux. Ce qui ne serait pas inadmissible, puisque les savants pensent de plus en plus que l'univers est plein de planètes qui portent des êtres humains ou humanoïdes.

(1) Editeur New Age Publishing Co, 1542 Glendale Boulevard, Los Angeles 26, Calif. U.S.A.

M. K. Bender, dans son livre *Flying saucers and the three men*, raconte qu'il a eu la visite de trois êtres presque humains, qui résultaient de la métamorphose (au sens ovidien du mot, par dissociation-réorganisation des cellules de l'organisme) d'êtres complètement différents de nous, venus en soucoupe volante chercher dans l'eau de nos mers un produit nécessaire sur leur planète.

Ceux que ces récits qui parlent des soucoupes volantes intéressent liraient aussi avec plaisir : Anderson : *Two nights to remember*, et Girvin : *The night has a thousand saucers*. Il semble que ces deux auteurs aient vécu des expériences du même genre que celles de M. Menger, mais bien moins intéressantes. Ils sont parmi ceux que les pilotes de soucoupes volantes ont essayé de contacter.

Contact qui avorta dans le cas d'Anderson, parce que sa femme, voyant qu'un astronef allait atterrir à côté d'eux, s'affola. L'astronef renonça à atterrir et repartit.

Le récit de Girvin n'est pas très intéressant ; aucune preuve ne l'accompagne. Comparé à cet ouvrage, le livre de M. Howard Menger est infiniment plus intéressant.

Quelques informations intéressantes aussi sont venues de Russie communiste. Principalement celle-ci : une femme parachutiste qu'un avion avait libérée dans le ciel fut cueillie par une soucoupe volante qui l'hébergea et l'emmena en voyage... Elle fut ramenée par la soucoupe volante et atterrit en parachute avec un retard de quelques jours (*Flying saucers review* de Londres).

On n'a en Russie aucun supplément de précision à propos de l'emploi du temps de la femme dans l'intérieur de l'astronef. Nous avons bien le droit de ne pas admettre cette histoire, mais dans ce cas comment expliquerions-nous qu'elle arriva du ciel seulement au bout d'un délai de quelques jours ?

Il y a même, en U.R.S.S., un récit d'atterrissage d'un o.v.n.i et d'une excursion de plusieurs êtres hors de l'o.v.n.i.

Un mot à propos des photos d'astronefs faites par M. Menger. Quelques-unes d'entre elles ne sont pas très nettes. Elles sont moins nettes que celles du livre de M. Adamski. Mais ce n'est pas étonnant : M. Menger a photographié essentiellement des astronefs *en mouvement*. D'autre part, on peut faire de très bonnes photos avec un appareil Polaroid — en particulier, des portraits et des photos d'objets vus de près —, mais ce n'est pas facile. La mise au point à travers le viseur de ce lourd appareil est longue et délicate.

J'ai moi-même un appareil Polaroid. L'usage de mon appareil m'a amené à conclure : 1) que les photos publiées par M. Menger sont bien des photos Polaroid ; 2) qu'il a dû faire quelques-unes de ces photos sans prendre le temps ou sans avoir le temps de faire la mise au point distance, ou sans pouvoir faire cette mise au point — qui réclame la superposition de deux images — à cause de la nuit.

Dans ces conditions, il est presque étonnant que M. Menger ait réussi à faire des photos d'astronefs en déplacement ; non seulement ses photos ne sont pas mauvaises, mais elles sont des véritables prouesses.

Dr J.P. CROUZET.

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNE FILLE SUR UN ROCHER

Ce fut à Grantwood, dans le New Jersey, que je rencontrai mon premier amour. Je naquis à Brooklyn, Etat de New York, le 17 février 1922 ; quand j'eus un an, ma mère et mon père allèrent à Grantwood, où nous vécûmes plusieurs années.

L'objet de mon affection était une camarade de classe, une ravissante petite blonde aux yeux bleus, féminine, qui transperça complètement mon jeune cœur.

Mais mes parents furent très amusés quand j'annonçai que j'avais l'intention d'épouser mon amoureuse de six ans. Le roman fut bref, et mon cœur fut brisé lorsque nous allâmes vivre dans une maison de campagne de High Bridge, dans le New Jersey. Mon frère Alton avait quatre ans à l'époque ; quant à moi j'avais huit ans.

Je ne pus pardonner à mes parents de m'éloigner de mon amoureuse — jusqu'au moment où je vis les magnifiques paysages du nord du New Jersey. La nouveauté et l'excitation de notre vie dans cette région effacèrent lentement les souvenirs douloureux de la fille que je laissais derrière moi.

Nous, les enfants, nous étions enchantés de notre nouvelle maison de campagne. Les champs étaient couverts de marguerites quand nous vîmes la ferme la première fois. Derrière la maison il y avait des arbres fruitiers, des bois et des ruisseaux qui formaient un vrai paradis pour deux garçons pleins d'énergie comme nous.

Mon père et ma mère travaillèrent d'ur pour installer notre modeste bungalow. Pendant ce temps mon frère et moi prenions plaisir à faire des longues marches à travers bois et champs. Nous jouions aux explorateurs et nos tribulations dans les jungles des bois avoisinants, tout pleins de dangers imaginaires et délicieux, nous excitaient fort.

Pendant l'été, nous avions de nombreux camarades. La maison voisine était une pension où de nombreuses familles logeaient pendant l'été, et, là, nous trouvions toujours des compagnons pleins de bonne volonté parmi les enfants des estivants.

L'hiver, le paysage se transformait en champs de neige immaculés, ombrés de bleu acier quand, le soir, nous étions obligés de rentrer en laissant nos traîneaux, nos jeux du renard et de l'oie dans la neige, et rarement le patinage quand la surface de l'étang voisin gelait. Je ne sais pourquoi je me souviens de ces hivers à la ferme avec une émotion triste qui me serre la gorge comme lorsque, étant enfant, je pensais déjà que tous ces merveilleux moments ne pourraient pas durer. Que tôt, trop tôt, je serais un homme. Et alors même je savais qu'une fois devenu grand, des moments pareils, et de semblables sentiments d'extase ne pourraient jamais être ressentis de nouveau.

Je suppose que nous aimions surtout l'été, quand les bois et la campagne frémissants de vie nous offraient un monde tout neuf.

Ce fut dans ce cadre pastoral, dans l'extravagance chaude et abondante de juin et de juillet que je commençai à ressentir d'autres sentiments que je ne m'expliquais pas. Je commençai à me rappeler des souvenirs flous de scènes, de lieux et d'événements qui, je ne sais pourquoi, m'étaient familiers, mais hors du cadre de mes expériences réelles. Ils semblaient être d'un autre monde.

C'est vers ce moment que nous commençâmes à voir des disques dans le ciel. Nous les regardions glisser à travers les cieux, planer, et parfois disparaître. Mes camarades ne les voyaient pas d'une façon constante, mais on eut dit que je sentais quand exactement regarder. Alton les voyait aussi, et quand nous le disions à nos parents, ils se contentaient de sourire d'un air condescendant, comme devant des envolées de notre imagination.

Mon père, un bel homme blond aux traits de patricien, était un catholique fervent, tandis que ma mère, qui avait pourtant assez de rouge dans ses cheveux châains clair pour suggérer une ardente désapprobation de certains de ses dogmes, était une méthodiste inflexible. Parfois, quelque différence d'interprétation de concepts religieux les conduisait à de volubiles discussions. Leurs discussions ne les brouillaient pas ensemble, mais je me sentais atteint dans ma loyauté vis-à-vis de l'un et de l'autre ; et j'étais souvent profondément éprouvé parce que je ne savais lequel des deux croire complètement. La religion était le seul sujet à propos duquel mon père et ma mère ne

pouvaient jamais être d'accord, et je me rappelle que leurs conversations à ce propos dégénéraient en vives discussions que j'aurais voulu éviter, et qui me faisaient pleurer.

Mais, cherchant à analyser à ma façon enfantine ces doctrines adverses, j'appris à penser à moi-même et à former mes propres conceptions de Dieu. Je dois cela à ma mère : malgré ces différences de vues religieuses auxquelles j'étais exposé, elle s'arrangea pour établir fermement dans mon esprit et dans mon cœur le dogme de l'omniprésence du Créateur divin.

Mon frère et moi continuâmes à voir dans le ciel des objets circulaires luisants, brillants, et, un jour, l'un d'entre eux atterrit dans la prairie où nous étions en train de nous amuser.

C'était un objet en forme de disque, d'environ trois ou quatre mètres de diamètre. Effrayés, mais fascinés et curieux, nous nous dirigeâmes vers lui pour mieux le voir. Tandis que nous approchions de lui, nous vîmes un autre objet brillant, du même genre mais bien plus vaste, qui planait dans le ciel au-dessus de l'aéronef plus petit, comme s'il nous observait lui et nous.

Nos cœurs palpaient mais la curiosité domina notre frayeur et nous avançâmes avec prudence.

Quand nous fûmes à environ neuf mètres de l'objet, le plus grand aéronef disparut ; et tandis que nous essayions de réunir assez de courage pour nous approcher plus près, le disque posé sur le sol commença à vibrer, puis décolla à une vitesse terrifiante dans un éblouissant éclair de lumière.

Pleins d'enthousiasme, nous racontâmes cela à nos parents, mais notre récit fut de nouveau attribué au

royaume de l'imagination enfantine. Pourtant, je crois que ma mère devinait mon don de sensitif, car de temps à autre, lorsque je lui racontais des faits dans ce genre, elle me disait qu'elle était incrédule, mais en même temps elle avait l'air d'admettre parfaitement ce que je lui disais.

Ressentant de plus en plus le besoin de m'isoler, je commençai à sortir seul, de ma propre initiative, et à m'enfoncer profondément dans les bois. Je ne sais comment, j'avais l'impression que c'était ainsi que je pourrais trouver l'explication des étranges souvenirs brumeux qui remontaient à ma mémoire.

Une très forte impulsion me poussait toujours vers une certaine aire des bois. Vraiment c'était un endroit magnifique dans la forêt, idyllique pendant l'été, avec un ruisseau et des plantes aux feuillages presque tropicaux — mais je savais dans mon cœur que quelque chose d'autre que la beauté de la nature m'amenait là.

Un sentiment de paix se dégageait de ce lieu, bien qu'interrompu parfois par des écureuils pleins d'animation qui montaient ou descendaient le long des arbres en se poursuivant avec bruit. Je me rappelle avoir vu des lapins timides et curieux, un daim qui parfois s'approchait très près. Ce gentil animal aux yeux doux paraissait avoir confiance en moi et me considérer comme l'un des habitants ordinaires de la forêt. J'allais dans ce lieu enchanté chaque fois que je le pouvais.

Mais un jour en 1932, quand j'avais dix ans, je vis quelque chose d'encore plus merveilleux que le cadre naturel. Là, assise sur un rocher à côté du ruisseau, il y avait la femme la plus exquise que mes jeunes yeux eussent jamais contemplée !

La chaude lumière solaire faisait étinceler de lumières dorées la longue chevelure blonde qui fluait autour de sa tête et de ses épaules. Les courbes délicieusement galbées de son adorable corps se devinaient à travers la matière translucide de son vêtement, qui évoquait un habit de skieur.

Je me tins immobile, et momentanément ma respiration s'arrêta. Je n'étais pas effrayé, mais paralysé d'étonnement.

Elle tourna la tête dans ma direction.

Bien que je fus très jeune, le sentiment que je ressentis était sans équivoque : c'était une intense vague de chaleur, d'amour et d'attraction physique qui émanait d'elle vers moi.

Brusquement, toute mon anxiété disparut et je m'approchai d'elle comme d'une vieille amie ou d'un être aimé.

Assise sur le rocher elle paraissait rayonner de la lumière, et je me demandais si c'était à cause de la qualité inusuelle du matériau qu'elle portait, qui avait une texture luisante comme celle du nylon, mais avec des reflets bien plus brillants que ceux du nylon. Son vêtement n'avait point de boutons, d'agrafes ni de coutures visibles. Elle ne portait aucun maquillage, aucunement nécessaire à la fragile transparence de sa peau rose pâle comme une fleur de camélia. Elle tourna vers moi ses yeux, opalescents disques d'or, et me sourit avec affection. « Howard » dit-elle ; je frémis de joie : « J'ai accompli un long trajet pour vous voir »... elle s'arrêta de parler et sourit « ... et pour parler avec vous. »

Je me rappellerai toujours ces premiers mots, exactement tels qu'elle les prononça ; mais à ce moment-

là mes pensées tourbillonnaient dans un maelstrom d'émotions, tandis qu'elle continuait à me parler.

Je me souviens que personne ne m'avait jamais parlé comme elle le fit. Elle me parla comme si j'étais beaucoup plus âgé.

Elle dit qu'elle savait d'où je venais et quelle serait ma mission sur la terre. Elle et ses pareils m'avaient observé depuis longtemps, par des moyens que je ne pouvais pas comprendre sur le moment.

Quand elle me parla de « ses pareils » je ne pouvais pas encore comprendre qu'ils étaient d'une autre planète ; tandis que je l'écoutais avec une sorte d'admiration craintive, mes yeux se plaisaient à contempler la magnificence de cette adorable créature. Quand elle se leva et marcha vers moi et étendit ses mains vers moi, chaque mouvement de son corps était une symphonie de rythme, de grâce, et de beauté. Il me semblait que j'étais environné par le rayonnement chaud, presque visible, qui émanait de sa présence. Je ne sais comment tout ce qui nous entourait paraissait briller de reflets plus brillants.

De nouveau elle prononça mon nom, et me redit qu'elle me connaissait « depuis très, très longtemps ».

Et puis, quelques mots qui ont pris plus de sens et me font plus de plaisir encore maintenant que je suis plus âgé :

« Nous contactons les nôtres ».

Elle me dit que bien que je ne comprenne pas de nombreuses choses qu'elle me disait, plus tard dans la vie je comprendrais. Ses paroles seraient imprimées dans mon esprit — je suppose qu'elle dut dire : mon subconscient — mais il était difficile, redit-elle, de me faire comprendre.

Je me rappelle qu'elle compara ses paroles à un disque que je réentendrais de temps en temps.

« Ce n'est pas votre faute, Howard, si vous ne pouvez comprendre tout. Ne vous inquiétez pas. » Et elle rit d'une façon musicale.

Elle continua à me parler comme si j'étais un adulte. Je ne me rappelle pas exactement l'architecture de ses phrases, mais son enregistrement m'a rappelé le principal, qui revêt chaque fois plus de sens.

Certains propos étaient au-delà de ma compréhension, car il y avait des mots qui ne voulaient rien dire pour un garçon âgé de dix ans : fréquence... vibration... développement... Elle sourit presque tout le temps pendant qu'elle me parlait, et de temps à autre elle riait, et répondait aux questions qui surgissaient dans mon esprit avant que je les pose. Elle semblait lire toutes mes pensées.

Mais soudain, une expression de tristesse apparut sur son joli visage, et des larmes me vinrent aux yeux car pour la première fois ma merveilleuse nouvelle camarade m'inspirait un sentiment de compassion. Elle parla de grands changements qui se produiraient dans ce pays aussi bien que dans le monde. Des guerres dévastatrices, des tortures et des destructions seraient provoquées par l'incompréhension des peuples. « Quand vous serez plus âgé », dit-elle, « vous comprendrez mieux votre mission. Vous aiderez d'autres peuples à découvrir leur mission aussi ». Tout cela dépendait du « niveau d'évolution » et de « lois universelles », et je serais utile dans d'autres pays qui avaient une mission du même genre que le mien.

Alors elle se leva et je sus qu'elle allait partir. Je notai qu'elle avait environ la même taille que ma mère,

qu'elle était svelte, agile, sans exagération de ses voluptueuses courbes.

Elle me tendit la main et saisit la mienne. Sa main était chaude et douce, et j'eus du mal à desserrer mon étreinte. Je commençai à pleurer.

« Ne soyez pas peiné, Howard. Vous pourrez me revoir », me promit-elle... « mais ce ne sera pas avant de nombreuses années. Et je ne suis pas aussi sage ni merveilleuse que d'autres de mes pareils qui vous rendront visite souvent. »

« — Où est-ce qu'ils vivent ? » demandai-je d'un air perplexe et d'un ton presque irrité.

« — Ah, loin d'ici, mais c'est une chose que vous découvrirez. Ils viendront à vous. Vous saurez où aller les rencontrer. Et si vous êtes angoissé, rappelez-vous : ils seront toujours non loin de vous... en train de vous observer... et de vous guider. »

De nouveau, elle rit, et je ne pus m'empêcher de partager sa bonne humeur. Je riais aussi, quoique des larmes séchaient sur mon visage.

Elle me dit que je devrais m'en aller d'abord, et qu'elle partirait ensuite.

« — Pourrai-je me retourner ? »

« — Oui, Howard, vous pourrez regarder derrière vous. »

C'est ce que je fis, après m'être éloigné lentement. Elle était encore assise sur le rocher, souriante, et elle agitait une main. Je me détournai et courus en sanglotant, d'abord à peine audiblement, puis de plus en plus fortement. Les lamentations de ma tristesse paradoxale crûrent et remplirent la forêt.

CHAPITRE 2

L'HOMME EN KAKI

Je retournai souvent jusqu'au ruisseau dans les bois, dans l'espérance de la voir. L'endroit paraissait le même, bien que dépourvu de la brillance particulière qui avait paru l'illuminer le jour de notre rencontre. Le ruisselet continuait sa course musicale à travers les rochers ; le feuillage était plein de sève et les écureuils continuaient leurs bruissements le long des arbres, mais la jeune fille n'était plus là.

Avec le temps l'enchantement du lieu me parut graduellement disparaître, peut-être parce que j'avais grandi. Peut-être ne l'avais-je jamais vue, mais seulement imaginé que je l'avais vue ?

Souvent je songeais à elle la nuit lorsque je ne dormais pas. La conclusion de mes méditations fut que même si la magnifique jeune fille n'avait été qu'un rêve, ce qu'elle m'avait dit devenait chaque jour plus réel.

Je me souvenais qu'elle m'avait dit que je subirais de nombreuses épreuves. Que je serais malheureux, à cause de fautes que je ferais à cause de ma mauvaise éducation. Elle avait fait allusion aussi aux souffrances

que devaient me faire subir ceux qui avaient charge de mon éducation.

Mon aventure avec la naïade aux cheveux d'or dans la forêt eut un effet profond et durable sur ma vie. Toute ma vie les choses que j'avais apprises dans la forêt devaient me mettre en conflit avec les idées conventionnelles.

Cela commença par une période difficile à l'école. Une grande partie des informations que mes professeurs essayaient de me transmettre étaient, je le savais, fausses. La jeune fille sur le rocher m'avait parlé de la vie et de populations sur d'autres planètes ; pourtant à l'école, on nous enseignait que les planètes de notre système solaire étaient des mondes sans vie, ou bien trop chauds ou bien trop froids, ou recouverts par des gaz empoisonnés. Néanmoins j'appris bientôt qu'il valait mieux produire les réponses admises, même quand je savais qu'elles étaient fausses. On doit tenir compte des idées des gens.

Mais parfois je me rebellais, ce qui me fit considérer comme étrange par mes professeurs et nombre de mes camarades. Ma rébellion intellectuelle eut des mauvais effets sur mes résultats scolaires.

Je me rappelle qu'un jour, on nous avait proposé divers sujets de composition d'anglais ; j'avais choisi : l'évolution et le développement de l'homme. J'expliquai comment l'homme s'était développé à partir d'une toute petite cellule (qui elle-même possède une conscience et un fragment du Créateur infini) jusqu'au moment où il avait pu se tenir debout sur ses deux pieds. Mon professeur marqua un F sur mon exposé parce que mes vues étaient en conflit avec ses idées religieuses. Dans sa classe comme dans d'autres je notai que je devenais

impopulaire. Aussi je battis en retraite, me tins tranquille et gardai mes idées pour moi-même. J'accomplis quatre années de collège sans pouvoir dire ce que je savais être vrai.

Après avoir quitté le collège en 1941, je travaillai dans un arsenal dans le Nord du New Jersey pendant plus d'une année. Puis j'entrai dans l'armée. C'était en 1942.

Ils m'envoyèrent dans une usine d'équipement dans le sud-ouest. Pendant un moment le milieu nouveau et rude de l'armée éloigna mon esprit des nombreuses choses qui l'avaient occupé pendant ma croissance. Nous accomplîmes des manœuvres du Texas à la Louisiane pendant dix-huit mois. Quand nous fûmes arrivés là, la jeune fille sur le rocher et les idées qu'elle avait exprimées me firent l'effet d'un rêve, car les terribles réalités de la guerre l'éloignaient de mes pensées.

Cependant, à l'époque, dans l'un des endroits les plus désolés où j'aie jamais été, un champ de tir voisin d'El Paso, un autre événement étrange se produisit, qui de nouveau me fit songer à mes précédentes expériences.

Nous campions dans le désert, pas loin de la rivière Rio Grande. La stérilité complètement nue de l'immense paysage avait pourtant une sorte de beauté originale. C'était un endroit solitaire et silencieux. Nous entendions des coyottes aboyer au loin dans les collines ; ils ne faisaient que rendre plus sensible le grand silence qui dominait dans cette région.

Souvent, pendant ces nuits-là, je ressentis un sentiment que je n'osais pas décrire à mes camarades : le sentiment que nous n'étions pas seuls. Que nous

étions observés... par des observateurs qui nous protégeaient.

Une nuit, je vis ce que je sais maintenant être une patrouille de disques d'observation dans la nuit, et, après cela, j'en revis d'autres, aussi bien de jour que de nuit. Les résultats de mes expériences passées modéraient mon enthousiasme et ma tendance à signaler les disques à mes camarades. S'ils les virent ou non, je ne le sais pas ; s'ils les virent, ils les prirent peut-être pour nos avions stratosphériques.

Un soir, deux de mes camarades insistèrent pour que j'aille avec eux jusqu'à une ville proche : Juarez. Bien que je n'appréciais pas les distractions vulgaires et bruyantes qu'offraient les agglomérations de ce genre, j'acceptai, dans l'espérance que cela romprait avec la monotonie de la vie au camp.

Lorsque nous fûmes en ville je quittai sans difficulté mes amis, car ils savaient que les distractions qu'ils aimaient ne me plaisaient pas. Je me mis à chercher quelques souvenirs à envoyer chez moi.

Tandis que j'avais le long d'une rue vers un curieux magasin que j'avais remarqué, un taxi freina, s'arrêta près de moi et son conducteur m'adressa la parole en espagnol. Je répondis en très mauvais espagnol que je ne parlais pas l'espagnol, et son regard me prouva qu'il était vite devenu de mon avis. Alors il dit quelque chose d'autre, et désigna du doigt un homme assis sur le siège arrière. Cet incident inaccoutumé me plongea dans l'embarras. Je me rappelle avec regret que je pensai d'abord aux histoires immorales que les camarades se racontaient au camp.

Cet homme avait une longue chevelure blonde qui tombait sur ses épaules. Sa peau paraissait bronzée.

Une rapide observation montrait qu'il était plus grand et plus gros qu'un Mexicain de stature moyenne.

Il me parla en un anglais tout à fait agréable, bien que je me souvienne qu'il avait un léger accent mexicain :

« J'ai quelque chose à vous dire. Voudriez-vous entrer dans le taxi ? » demanda-t-il. Mais j'hésitais. Je déclinai l'offre en disant que je devais rejoindre mes camarades et rentrer au camp ; simultanément je continuai à marcher. Comme je me retournais il sourit et se contenta de dire : « Très bien », de nouveau d'une voix tout à fait plaisante.

Quand je racontai cela aux autres, il y eut des gros éclats de rire ; et pendant plusieurs jours je fus en butte à des bonnes plaisanteries.

Mais en réfléchissant je me demandai si je n'avais pas fait une erreur. Je repensai aux disques, et à de nombreuses choses que la belle jeune fille m'avaient dites. Cet homme ne pouvait-il pas être l'un de « ses pareils » qui, elle me l'avait promis, viendrait me chercher ? « ... *Ils seront toujours non loin de vous... en train de vous observer... de vous guider...* » Mais je ne revis jamais cet homme.

Les manœuvres nous firent souvent changer d'endroit et finalement nous arrivâmes à Camp Cook, en Californie, où un tas de rumeurs disaient que nous devions être préparés pour le départ vers l'Europe. Je me procurai une feuille d'absence et me rendis à Abilène, dans le Texas, pour voir mon premier né, mon fils Robert. Ma femme et mon fils y vivaient avec des parents, et nous nous revîmes avec plaisir.

Quelques jours après mon retour au camp, un

autre événement se produisit qui devait finalement changer complètement ma vie :

Pendant que je marchais dans le camp j'entendis quelqu'un m'appeler par mon nom.

Je regardai autour de moi, mais ne vis personne de connaissance. Je pensai que j'avais dû faire erreur.

Pendant que je continuais à marcher, un homme en uniforme kaki s'approchait de moi, venant de la direction opposée, et, de nouveau, je m'entendis appeler par mon nom.

Cela paraissait venir de sa direction, bien que je ne puisse pas deviner pourquoi, car je ne connaissais pas l'homme. Il était de taille moyenne, et apparemment musclé et bien charpenté.

Pendant tout ce temps je me demandais ce qu'il me voulait, et ce que sa voix avait de particulier, surtout : d'où elle venait. Elle semblait venir de sa direction, pourtant elle ne résonnait pas dans l'air. Plus tard je devais apprendre que ces mots n'étaient pas prononcés physiquement, mais projetés mentalement dans ma tête.

Ma mémoire accéléra ma compréhension et je réalisai que ce devait être une communication télépathique, car j'avais entendu les mots non pas avec mes oreilles mais avec mon esprit. Je m'arrêtai aussitôt. Était-il de cette sorte d'hommes que la dame blonde m'avait décrite : quelqu'un d'une autre planète ? La réalisation soudaine qu'une telle chose était possible me stupéfia momentanément et pendant une seconde ou deux j'eus même peur, bien que ce fut un événement que j'avais espéré depuis longtemps et attendu avec impatience.

Alors il m'aborda, me salua, en parlant d'une façon normale, en prononçant mon nom et en me tendant sa

main. Je restai immobile à le regarder d'un air stupéfait, embarrassé, déconcerté.

Je serrai sa main sans énergie. Il sourit, me serra doucement la main, et je sentis soudain une chaleur ardente pénétrer mon corps tout entier.

Alors je lui rendis sa poignée de main, et je lui serrai même la main avec mes deux mains, car de nouveau je ressentais quelques-uns des sentiments que j'avais ressentis longtemps avant sur le rocher dans les bois.

Tandis que je revoyais brièvement la scène dans un tourbillon de sensations amnésiques, il lut mes pensées :

« Oui, Howard, je connais votre rencontre avec l'une d'entre nous quand vous étiez très jeune, et vous la reverrez dans l'avenir... »

Je le regardai avec ce qui devait être une évidente expression de joie et rencontrai son regard. Il sourit d'un air fin.

C'était un bel homme. Bien qu'ayant quelque chose d'étrange, il aurait pu passer, et passait pour un G.I. ordinaire. Son originalité ne provenait pas de ses traits finement ciselés, ni de ses yeux lumineux, presque limpides, mais des rapports que je sentais entre lui et moi. Je pouvais sentir que cet homme était bon, sage, développé émotionnellement et spirituellement au-delà de tous ceux que j'avais rencontrés auparavant.

Bien qu'il eût l'air réservé de quelqu'un que quelque chose différencie des autres, il s'exprimait parfois avec une sorte d'humour, ce qui ne m'étonna pas.

« Je connais aussi votre rencontre à Juarez », dit-il ; et il se confirma que l'homme dans le taxi était un homme de l'espace. Il gloussa : « Nous lui disions qu'il

devrait couper ses longs cheveux. Je le lui ai dit, vous savez. C'est difficile même pour nous de suivre le comportement de votre race et d'assimiler exactement vos façons de voir. »

Je m'excusai de m'être moqué de la rencontre, mais il écarta d'un geste de la main mes protestations de politesse. Il réalisait que les règlements de l'armée invitaient à des précautions dans des lieux pareils, et que Juarez n'était pas le meilleur endroit du monde pour une rencontre interplanétaire.

Ensuite, je restai bouche bée d'étonnement tandis qu'il me regardait d'une façon prosaïque des choses que je n'aurais jamais crues possibles :

De nombreux Mexicains connaissaient ce que j'appelais des soucoupes volantes, et avaient été en contact avec les occupants de ces appareils.

« Longtemps avant l'époque des conquistadores », ajouta-t-il, « nous eûmes des contacts avec les Aztèques. Nous aidâmes ces populations de nombreuses façons, et il fut très regrettable que les conquérants amènent dans ce pays la guerre, et non pas la bonne volonté et l'amitié ; car il y avait de nombreuses choses que les Aztèques auraient pu leur apprendre. Au lieu de cela, ils dissimulèrent ces secrets, et ceux-ci périrent avec leur civilisation. »

Quelques-uns de ces secrets concernaient l'utilisation du son et de la lumière pour produire de la puissance et faire fonctionner des machines, bien que mon nouvel ami ne me fournit pas d'éclaircissements. Il dit que les disques d'or qui furent ramenés à la reine d'Espagne contenaient des secrets dans ce genre, mais que les Espagnols ne s'intéressaient qu'à fondre leur or. Je déduisis de ses propos que les disques étaient

des espèces d'instruments soniques utilisés pour des lévitations quand ils étaient synthonisés avec la longueur d'onde des gens qui les utilisaient.

D'autres civilisations reçurent l'usage de merveilleux instruments, et ceux-ci étaient utilisés pour des buts pacifiques. Mais comme dans le cas des Aztèques, ces decrets furent détruits ou oubliés quand des races belliqueuses les envahirent.

« C'est ainsi, Howard. Vous pensez peut-être que nous devrions abandonner. Nous n'abandonnerons jamais. »

L'homme de Juarez était un visiteur d'une autre planète (il ne dit pas quelle planète) qui venait pour entrer en contact avec des vestiges de son propre peuple qui vivent encore sur la Terre, des descendants d'une race ancienne qui vint ici de sa propre planète.

J'allais de surprise en surprise. Soudain, il me dit que mon groupe partirait bientôt pour Hawaïi, et que je serais affecté à un service s'occupant de travaux spéciaux qui me laisserait plus de temps libre pour certains devoirs que j'aurais à accomplir. Il dit que je rencontrerais quelqu'un à Hawaïi et que je recevrais des intructions supplémentaires. Une autre personne de notre camp avait aussi été contactée, dit-il. Je lui demandai qui. « Un officier de l'armée », répliqua-t-il, sans indiquer de nom. Sentant ma curiosité, il ajouta : « Cela n'a pas d'importance ; vous et lui ne vous rencontrerez pas. »

Quelques semaines plus tard nous nous embarquâmes pour Hawaïi.

CHAPITRE 3

UNE RENCONTRE A HAWAÏ

Les prédictions du G.I. s'avérèrent remarquablement exactes. Après que l'on m'eût envoyé à Hawaïi, comme il l'avait promis, je fus muté des équipages de tanks et transféré au Quartier Général du Bataillon, affecté aux services de rédaction et, comme il l'avait prédit, je travaillai dans un service en rapport avec la Marine.

Lorsque nous nous quittâmes, je ne pus m'empêcher de penser que ces gens d'autres planètes semblaient connaître le passé, le présent, et l'avenir. De nouveau il avait lu ma pensée, et souri, terminant notre conversation avec une autre poignée de mains. Puis il continua sa marche.

Presque tout ce qu'il m'avait dit était déjà devenu vrai, sauf la rencontre qu'il m'avait promise, et je l'attendais impatiemment, presque avec angoisse. C'était une sensation étrange, merveilleuse, de rencontrer ces êtres. Si minuscule et faible que je me sente en leur présence, je ne pouvais pourtant m'empêcher de sentir qu'il y avait quelque chose de commun entre nous.

Un soir, tôt après mon travail, je n'hésitai pas à obéir à une forte impulsion qui me poussait à aller visiter une région rocheuse à plusieurs kilomètres, où se trouvaient des grottes. J'empruntai une jeep et partis. Je ne savais pas exactement où j'allais, mais j'avais l'impression d'être dirigé. Je m'arrêtai à côté des grottes, puis je poussai l'auto hors de la route bosselée et poussiéreuse, et marchai à travers les broussailles denses vers les grottes.

Je savais que je rencontrerais un des hommes de l'espace. Ordinairement j'aurais été inquiet d'être seul dans un lieu aussi désolé. Mais la pensée de la rencontre effaçait toutes mes appréhensions naturelles.

Soudain je m'arrêtai et je vis une silhouette qui venait à ma rencontre. A travers les broussailles je pouvais voir qu'elle avait une forme féminine.

En m'approchant d'elle je découvris que c'était une fort jolie femme avec une longue chevelure noire et des yeux foncés. Elle avait une sorte de vêtement flottant de teinte pastel. Sous une espèce de tunique flottante rose et translucide, elle portait un pantalon flottant qui ressemblait à un pantalon de pyjama. Elle mesurait environ un mètre soixante-dix. Sa chevelure noire et ondulée tombait par-dessus ses épaules ; sa tunique flottait gracieusement autour de son corps bien proportionné. L'air chaud et moite de cette soirée tropicale semblait caresser ses traits finement modelés.

Je m'arrêtai et la regardai avec une admiration sans limites, jusqu'au moment où elle me tendit la main et m'appela par mon nom.

Je me souviendrai toujours de la jeune fille sur le rocher d'une façon toute particulière ; mais cette jeune femme avait elle aussi un visage qui exprimait

le même amour spirituel et la même compréhension profonde. Debout devant elle, je me sentis plein d'une sorte de terreur respectueuse mêlée d'admiration et d'humilité, mais non sans une forte attraction physique que l'on ne peut réfréner quand on est en présence de ces femmes.

Elle devina immédiatement ce que je sentais et aussi mon embarras de savoir qu'elle le devinait. « Oh, Howard, » — elle me grondait presque —, « c'est un sentiment normal, je le ressens moi-même. Il rayonne de vous à moi et de moi à vous. » Elle me dit que de nombreux autres hommes, dans des circonstances pareilles, n'auraient pas réagi aussi noblement que moi. Ses propos étaient pleins de bonne humeur ; puis elle devint plus sérieuse. « C'est une des raisons qui vous ont fait choisir parmi des milliers d'autres hommes pour des rencontres avec nous et les révélations qu'elles vous apporteront. » Elle continuait à lire mes pensées. « Certainement, Howard, si vous n'étiez pas un gentleman, je saurais me défendre contre vos avances. Tant de gens se croient supérieurs à leur humilité. Mais vous pas. »

De nouveau j'étais déconcerté par le savoir de ces gens de l'espace.

« J'ai entendu parler de la petite Portugaise et de ce que vous avez fait. Vous avez été merveilleux, et cela montrait quel homme vous êtes. »

J'aime fort les compliments, mais j'y suis toujours très sensible. Je baissai la tête et rougis comme de coutume. Elle faisait allusion à une petite blonde que quelques-uns de mes camarades essayaient de violenter. Je m'y étais opposé, me sentant soudain la force de combattre un lion ; j'avais emmené la jeune femme

et je l'avais amenée chez elle. Les membres de sa famille avaient vivement apprécié mon geste et m'avaient reçu chez eux comme un ami intime.

« En d'autres termes, j'ai l'impression que vous êtes « reçu », Howard. N'est-ce pas ainsi que vous dites à l'école ? »

De nouveau je me sentais plein de joie. J'avais tellement peur que l'impuissance et la maladresse que je ressentais en présence de ces êtres me fasse considérer par eux comme un homme inférieur à celui que j'imaginai être !

« Nous vous avons observé de près, comme vous vous en rendez compte maintenant. Nous aurons confiance en vous et nous vous contacterons de nouveau. »

Elle me fit aussi des prédictions. Notre groupe serait envoyé à Okinawa, et y arriverait entre le 1^{er} et le 5 avril 1945. Elle devina télépathiquement mon horreur de la guerre.

« Je connais vos sentiments, et ils sont tout à fait admirables. Vous ne voudriez tuer aucune créature vivante. Cependant, ce rôle vous incombera, et vous ne comprendrez pas pourquoi. »

J'hésitais à lui demander si je risquais d'être tué, mais la question flottait dans mon esprit.

« Oh, non, ne vous tracassez pas, mais faites attention ! Plusieurs fois vous échapperez de justesse au danger. »

Les êtres humains ordinaires avec lesquels je parle de ces rencontres ne réalisent pas que les hommes de l'espace, bien que très supérieurs à nous physiquement, mentalement, et spirituellement, sont pourtant très

semblables à nous. Souvent ils ouvrent une bouche étonnée quand je parle de ces conversations directes et de l'aimable familiarité de nos visiteurs. Il est vraisemblable qu'ils se tiendraient dévotement au garde à vous devant eux, et qu'ils auraient peur de dire ou de penser quelque chose qui leur déplairait — jusqu'au moment où, naturellement, ils ressentiraient ce sentiment d'être bien à l'aise que j'ai ressenti dès la première rencontre.

Pendant une telle rencontre, on sait intuitivement que tout ce que l'on pense est soumis à une puissante observation télépathique. Sachant cela, on réalise soudain que l'on ne peut cacher quoi que ce soit, et l'on devient complètement honnête, aussi bien vis-à-vis de soi-même que vis-à-vis des visiteurs. C'est un sentiment rafraîchissant, purifiant, qui retentit sur le comportement dans la vie courante.

Ma conversation avec la magnifique femme était si fascinante que j'espérais ne pas la lasser par mes nombreuses questions. J'appris qu'elle venait de Mars. La rencontrerais-je de nouveau ? Elle ne put me le dire d'une façon certaine. Au lieu de cela, elle m'expliqua que nous nous rencontrerions peut-être une seconde fois, et j'aurais à deviner d'après mes sensations internes si c'était réellement elle.

Soudain, je m'aperçus que le soleil s'était couché. Je contemplai l'horizon, où luisaient encore une centaine de nuances de rouge, puis je la regardai de nouveau. Elle sourit et me tendit la main.

Nous nous dîmes au revoir, et je retournai vers ma jeep. Le ciel était noir quand je rentrai au camp.

CHAPITRE 4

SAUVÉ DE JUSTESSE

Comme la jeune femme l'avait prédit, nous débarquâmes à Okinawa dans le cours de la première semaine d'avril 1945, et dans un royaume d'horreur qu'elle avait charitablement évité de me décrire.

C'est un sentiment indescriptible que d'être sur un canot de débarquement en train de se diriger vers un rivage ennemi. Tandis que notre petit canot approchait de la plage, je bardais d'acier tous les nerfs de mon corps, ne sachant quand la fureur de la résistance ennemie éclaterait.

Pendant ce moment critique le message que l'on venait de nous communiquer sur le navire nous réconfortait quelque peu — nous espérions qu'il était exact ! Notre aviation avait fait subir à l'île un bombardement méticuleux tellement général et intense que nos officiers croyaient que toute résistance ennemie avait été écrasée. Même pendant que nous approchions de la plage nos vaisseaux de guerre criblaient l'île d'un feu d'obus concentré.

J'eus le sentiment que notre débarquement avait été trop tranquille. Et j'avais raison. Les Japonais étaient

encore là — en force. Ils étaient réellement « enterrés », se cachaient dans des grottes et dans des endroits à l'écart.

Si j'avais jamais pensé que la guerre avait du charme, cette idée m'aurait quitté très vite. La guerre à Okinawa était une chose sinistre, horrible, sans trace du charme, de l'ostentation et des passions guerrières que certains lui attribuent. C'était la guérilla, sans aucun front réel, et des combats corps à corps.

Les Japonais n'avaient pas perdu leur pouvoir de riposte. Un soir, après une journée plutôt tranquille, nous avions de bombardement et de harcèlement retournaient à leur base quand le dernier des avions, un Hellcat de la Marine, qui volait bas, ouvrit soudain le feu sur nous. Nous nous étalâmes sur le sol et nous abritâmes comme nous le pûmes tandis qu'il mitraillait notre zone avec ses canons. Nous fûmes surpris et consternés. Est-ce qu'un de nos pilotes était devenu fou ? Nous découvrîmes plus tard qu'un pilote japonais s'était emparé d'un de nos avions, avait rejoint les nôtres et s'était arrangé pour nous attaquer ainsi, ce qui nous causa des lourdes pertes.

L'ennemi nous harcelait continuellement en nous envoyant des obus à partir d'une île voisine qu'il tenait encore. Ce tir d'obus ne nous causa guère de dommages et je le soupçonnai d'être surtout une arme psychologique.

Un jour, tandis que je patrouillais près de la piste d'atterrissage, l'un des obus percuta le sol non loin de moi. Je l'avais entendu venir et m'étais aplati par terre ; je pensais que je n'étais pas blessé.

Une fois relevé je sentis quelque chose qui me piquait l'œil droit. Avec mes doigts je pus extraire

quelque chose de mon œil. C'était un éclat d'obus. Je marchai en trébuchant vers l'hôpital et j'y fus soigné, mais mon œil s'infecta et finalement devint aveugle.

Je fus hospitalisé dans une vaste tente près du camp, où des docteurs et des infirmières travaillaient laborieusement et habilement à toute heure du jour et de la nuit ; mais ils ne purent empêcher que l'infection s'étende jusqu'à mon autre œil. J'étais complètement aveugle.

Dans la tente de l'hôpital se produisit un événement auquel j'ai souvent songé plus tard. Pendant ma première semaine à l'hôpital, une aimable dame qui parlait doucement vint à côté de mon lit et parla avec moi. Quand je lui demandai si elle était infirmière elle ne me répondit pas directement, mais me dit qu'elle n'était pas attachée à ma section. Elle me dit seulement : « Vous êtes l'un de ceux que je suis venue voir. » Je devinai au ton de sa voix qu'elle n'était pas disposée à me parler d'elle, et ne lui posai pas d'autres questions. Elle devait me connaître. Elle m'appelait par mon nom. Mais, évidemment, elle aurait pu le connaître par l'intermédiaire du registre de l'hôpital ou des docteurs de service.

Elle m'offrit d'écrire des lettres pour moi, pour ma famille, offre que je déclinai car je ne désirais pas que ma famille sache que j'étais hospitalisé. Elle m'assura que mes yeux guériraient, et, réellement, ma vue revint peu à peu.

Quand je vis pour la première fois mon amie à la douce voix, je vis une femme séduisante avec une chevelure brune ondulée, des yeux bruns, et des belles petites dents blanches. Elle portait un uniforme d'infirmière de l'armée.

Bien que je la soupçonnais d'être une femme de l'espace, elle ne me le fit jamais savoir directement. Vers l'époque de ma sortie elle me dit que je rencontrerais bientôt quelqu'un de très intéressant. Je pensai que ce serait une nouvelle rencontre. Je ne la revis pas après le jour où elle m'avait dit cela.

Quand je rentrai au camp, mes camarades me conseillèrent de demander une décoration et des « points » grâce auxquels je pourrais rentrer chez moi plus vite. Je ris, et leur répondis que je ne désirais certainement aucune décoration, et que je ne désirais pas encore retourner avec ma famille. Alors mes camarades é mirent des plaisanteries à propos des jolies infirmières que j'avais rencontrées à l'hôpital. Je souris, sachant que j'avais du travail devant moi, mais d'un genre qu'ils ne pouvaient concevoir.

Si l'allusion de ma gentille amie de l'hôpital était vraie, il y avait dans l'île quelqu'un d'autre que je devais rencontrer...

Deux semaines après ma sortie de l'hôpital, je sentis l'impulsion de sortir du camp en auto. De nouveau j'empruntai une jeep ; mon cœur battait en pensant que j'allais peut-être de nouveau rencontrer un être de l'espace.

J'avancai le long d'une route poussiéreuse vers la partie nord de l'île, et traversai des villages indigènes désertés qui avaient été bombardés et presque détruits. La route descendait et conduisait dans une vallée où les arbres et les arbustes étaient encore intacts, ce qui indiquait qu'ils n'avaient pas reçu une pluie d'obus.

Dans le flanc des collines je vis l'entrée d'une foule de grottes. Quelques-unes d'entre elles avaient été

dynamitées pour sceller dedans les infortunés Japonais qui s'y étaient terrés.

A environ cent cinquante mètres de la route je stoppai, et pour la première fois, fus perplexe : *l'impulsion m'avait quitté*. Elle avait été forte au début, mais maintenant, on m'abandonnait sans intructions mentales supplémentaires.

Au même moment je fus frappé de me rendre compte que la nuit tombait.

Cette fois-ci, comme auparavant, j'avais choisi mon impulsion de sortir du camp avec une sorte de courage inhabituel. Mais maintenant, je réalisais à quel endroit elle m'avait amené ! Si j'essayais de rentrer au camp, je risquais fort de m'égarer.

D'autre part, les Japonais qui restaient dans l'île étaient plus féroces la nuit. Ma jeep risquait d'être attaquée, ou un tireur d'élite risquait de me descendre.

Je décidai que la meilleure chose à faire était de passer la nuit où j'étais. Je sortis mon équipement et montai ma tente. Trouvant un morceau de fil de fer non loin, je le tendis en carré à trois mètres autour de la tente et à environ trente centimètres du sol. J'attachai un bout du fil dans le sommet de la tente avec mon équipement de mess suspendu juste au-dessus de ma tête, de telle sorte que la plus minime pression sur le fil ferait tomber mon équipement sur mon visage et me réveillerait. Après avoir installé ce système d'alarme grossier mais valable, je glissai dans le sommeil, tout en demandant à mon subconscient de me réveiller assez tôt pour que je sois rentré au camp avant l'appel.

Je dormais depuis un moment quand, avec un son métallique, mon équipement de mess tomba sur mon visage. Instinctivement je saisis ma carabine.

Avec précaution, je lançai un regard hors de ma tente. C'était une nuit brumeuse, avec dans le ciel des nuages menaçants. Avec difficulté, je pus discerner une forme ténébreuse qui se déplaçait aux alentours de la tente. Puis, mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et je pus voir que c'était une sorte de gros animal. Je fus énormément soulagé. Je pensai que c'était vraisemblablement l'un des animaux domestique d'un des villages abandonnés qui errait. Aussi mon angoisse cessa et de nouveau je m'endormis profondément.

Je dormais depuis un couple d'heures quand BANG ! de nouveau mon équipement de mess tomba sur ma figure. A peine avais-je saisi ma carabine qu'une baïonnette traversa la tente. En une fraction de seconde je me rendis compte de la précarité de ma situation. Je sortis comme une flèche hors de ma tente, et vis penché sur elle, le plus énorme Japonais que j'aie jamais vu. Il harponnait ma tente si laborieusement — et ce qu'il espérait être moi — qu'il ne me vit pas en sortir. Je mis la crosse de ma carabine en rapport avec sa nuque, et il s'effondra sur la tente.

Juste à ce moment deux autres survinrent et m'attaquèrent baïonnettes en l'air.

Jamais auparavant je ne me serais cru aussi fort et aussi agile. Je fonçai vers eux, empoignai le fusil de celui qui était à gauche et le lançai au loin. Presque au même moment, je poussai la crosse de ma carabine dans la figure de l'autre.

Mais entraîné par mon élan je butai contre celui de droite et tombai. Je roulai loin de lui, ramassai son fusil et lui en appliquai un violent coup sur la tête. Il s'effondra sur le sol en poussant un grognement.

L'autre homme me tira dessus mais me manqua dans le noir. Je courus jusqu'à lui. J'étais maintenant désarmé. Je lui enfonçai brusquement mon genou gauche dans le ventre, je m'arrangeai pour lui enlever son fusil, puis le frappai sur la tête avec. Il tomba par terre comme un sac de linge.

Je pensai que je les avais tués tous les trois ; pourtant dans la chaleur du combat j'étais dominé par le sentiment que je ne devais ni leur tirer dedans avec mon fusil, ni les transpercer avec une arme blanche. Je m'assis pendant un moment, la respiration coupée par ce qui venait d'arriver. Je crois que je pleurai de honte, parce que j'avais peur d'avoir tué trois êtres humains.

Quand je fus calmé, je roulai le premier Japonais loin de la tente, saisis mon harnachement et m'en allai.

Je trouvai la route, rentrai au camp sans incident, et ce fut seulement à ce moment que je réalisai la gravité du danger auquel j'avais échappé ! Ç'avait été une chance que les trois Japonais soient très grands ; ces hommes très grands n'étaient pas aussi rapides sur leurs pieds que les soldats plus petits.

J'allais m'accorder le mérite de la victoire quand je pensai soudain aux rencontres que j'avais faites. Alors je réalisai que j'avais probablement reçu une aide, et une aide très habile en effet !

CHAPITRE 5

UNE PRÉDICTION

Rentré au camp, la nuit suivante je m'éveillai en sursaut. Une voix m'appelait. Je pensai que ce devait être un de mes camarades. La voix appela « Howard » plusieurs fois.

Je réalisai que c'était la même sorte de communication inaudible que celle que j'avais reçue au moment de ma seconde rencontre.

De nouveau, je reçus une forte impulsion d'aller jusqu'à l'extrémité nord de l'île. Je m'habillai en vitesse et je quittai le camp sans faire de bruit.

L'impulsion me guida vers l'endroit où j'avais été la nuit précédente.

Je sortis de l'auto et me dirigeai vers l'une des grottes. Et je le vis, debout près de l'entrée d'une des grottes. Je pus voir à la lumière de la lune qu'il était très grand et bien proportionné. Je marchai vers lui. Il devait s'être tenu exprès sous la lumière lunaire pour que je puisse voir que c'était un Caucasien, habillé du kaki de l'armée, et sans armes. Bien que les événements de la nuit précédente me rendissent prudent, je n'eus aucun doute dès que je le vis. Je

ressentais la même sensation de chaleur réconfortante que j'avais ressentie lors des rencontres antérieures.

Quand nous fûmes assez proches l'un de l'autre pour que nous puissions nous parler, il sourit et dit : « Hello, Howard. » Je le saluai. « Je vois que vous avez reçu mon message et suivi mes instructions parfaitement cette fois-ci. C'est affreux ce qui est arrivé la nuit précédente. »

« — Vous savez ce qui est arrivé ? », demandai-je. J'avais du mal à le croire. Il fit signe que oui.

« J'aimerais mieux ne pas en parler », lui dis-je. L'horreur d'avoir tué trois êtres humains dont les corps ne devaient pas être loin me rendait mal à mon aise.

« — Oui, naturellement, je le sais, et je vous comprends », m'assura-t-il. « En fait, je connais plus de choses que vous avez faites et que vous ferez que vous le réalisez. Nous connaissons mieux les habitants de la Terre que ceux-ci ne se connaissent eux-mêmes. C'est pourquoi je peux comprendre pourquoi vous ne désirez pas parler de l'incident. »

Il s'assit sur un rocher et me demanda de m'asseoir à côté de lui. « Vous voyez, mon frère », continua-t-il, « cette expérience était nécessaire, vous le verrez plus tard. Si vous aviez connu plus tôt ces rencontres et le message que nous amenons, vous ne seriez pas entré dans l'armée avec le but de tuer votre frère humain. »

Connaissant bien votre répugnance à tuer un être humain, nous avons pensé qu'il valait mieux que vous entriez dans l'armée, comme soldat, car ainsi vous deviendriez pour nous un meilleur affilié. »

Je commençai à comprendre pourquoi il avait été nécessaire que j'aille à la guerre.

« Si vous aviez su par expérience comme c'est une chose futile de tuer des ennemis à la guerre, vous ne seriez pas entré dans l'armée et vraisemblablement vous auriez été emprisonné comme objecteur de conscience. »

Je commençai à croire que ces êtres avaient l'esprit aussi pratique qu'il était hautement développé spirituellement.

« De tels antécédents n'auraient pas été bons pour le travail qui vous reste à faire. Les gens considéreraient que votre passé n'est pas patriotique, et ne vous écouterait pas. »

Mon ami me dit alors que leurs affiliés sont choisis en fonction de leurs caractéristiques psychologiques profondes ; d'après leur façon de se comporter dans une situation pénible et en cas d'extrême urgence ; selon qu'ils préfèrent tuer ou être tués.

« En réalité, Howard, la mort n'est qu'une illusion. Seul le corps physique, la coquille, meurt, et même lui n'est pas réellement détruit. L'âme continue à vivre éternellement, apprenant par ses fautes mêmes. Elle s'améliore sans cesse. Le bien qui est fait pourra lui être utile. Les fautes sont oubliées. »

Je lui demandai son nom pour pouvoir l'appeler par son nom. Sa réponse fut simple :

« Les noms ne sont pas très importants. »

La chaîne des événements avait été si inaccoutumée que je me demandai plusieurs fois si je ne rêvais pas. Je lui demandai si l'expérience que je vivais était vraie.

« Est-ce que je perds l'esprit, ou est-il réellement possible que je sois en contact avec des gens venus d'autres planètes ? »

Pour la première fois, mon ami fut amusé mais il répondit sympathiquement :

« Oui, vous avez été contacté par des gens d'autres mondes, et vous ne perdez pas l'esprit. »

Sur un ton presque confidentiel mais humoristique, il ajouta : « Si MAINTENANT vous pensez que vous êtes insensé, attendez de voir quelques-unes des autres choses qui vont vous arriver. » Il me dit que mon pays gagnerait la guerre. « Sans l'aide des Etats-Unis, l'Angleterre et la Russie auraient été occupées par les Allemands, qui sont très en avance par leur savoir technique et scientifique. Vous allez pourtant apprendre beaucoup de choses en ce qui concerne leurs développements. Ils ont utilisé ce savoir pour la destruction plutôt que pour la paix dans votre monde. Les Japonais se rendront bientôt, car ils vont être brisés par une puissance qui étonnera et bouleversera la sensibilité de tout le monde. Ce sera un type de destruction encore plus infâme que celui qui a atteint Pearl Harbour, un type de destruction infiniment plus infâme. »

Cette même puissance, expliqua-t-il, serait aussi utilisée pour des buts pacifiques par les gouvernements du monde, mais surtout pour des buts de défense. C'est ce mode de destruction qui, dit-il, pourrait conduire à la destruction de toute notre planète.

« Rappelez-vous que l'assassinat d'un homme ou la destruction atomique collective ne sont qu'une seule et même chose, tout aussi blâmable dans un cas que dans l'autre. Les mauvaises intentions qui vont à l'encontre des lois divines les retourneront contre votre population. Pourtant, Dieu ne punit pas, ni ne détruit, ni ne cause du tort similairement. Il demande au

Créateur de punir les autres pour leurs mauvaises actions. »

Il cessa de parler, et j'allais lui poser une question plutôt égoïste, à côté de la grandeur de l'instruction que je recevais. Comme les autres il prévint ma question : « Pourtant, Howard, la guerre sera bientôt terminée et vous serez rentré chez vous à Noël. »

Il me dit ensuite que d'autres hommes sur l'île avaient été contactés, mais qu'aucun d'entre eux ne connaissait les autres et que tous gardaient le secret.

« Restez calme et posé vous-même, Howard. Nous avons accordé pas mal de temps à vous conditionner et à vous préparer pour votre travail à venir. Nous contactons des gens dans le monde entier. »

Il dit que quelque chose de très choquant se produirait bientôt, qui secouerait le monde de sa léthargie et le ferait passer des ténèbres de l'ignorance à la lumière de la conscience et de la compréhension. Mais ce grand événement soulèverait beaucoup de ressentiment et de haine. Néanmoins, nous ne pouvions nous instruire qu'en commettant des fautes, dit-il. « L'homme doit apprendre ce qu'il est, d'où il vient, et quelle est sa vraie mission sur cette planète. »

Il me dit que je recevrais des lumières supplémentaires en ce qui concernait ma vraie mission, et tandis que je l'écoutais je sentis que je commençais à savoir quelle mission c'était.

« Ce n'est pas le lot de tout le monde, mais ceux qui ont été contactés savent quel est le but réel de l'humanité. »

Il bougea comme s'il allait se lever, mais recommença à parler : « J'ai toujours oublié, Howard, que

vous êtes vraisemblablement très curieux vis-à-vis d'une foule de choses, en ce qui nous concerne, par exemple. Vous pouvez poser des questions, vous savez. Il y a plusieurs choses que nous ne pouvons pas vous révéler maintenant, mais je ferai de mon mieux pour répondre à vos questions. »

Maintenant détendu, je lui posai quelques questions que j'avais presque peur de lui poser avant. Il répondit à ma question la plus brûlante qu'il était de la planète Vénus.

« Mais comment venez-vous jusqu'ici ? »

« — Dans un navire. Un navire différent de tous ceux auxquels vous avez rêvé. Sa force motrice serait difficile et vraisemblablement impossible à vous expliquer. C'est une force électro-magnétique, pareille à celle qui déplace les planètes, les soleils, et même des galaxies entières sur leurs orbites. Cette force est une loi naturelle, qui nous a été communiquée par notre Créateur pour que nous l'utilisions pour des bons motifs ».

« — Mais pourquoi est-ce que nos savants n'ont pas découvert cette force électromagnétique ? »

« — Ah, mais ils l'ont découverte ! mais ils ne savent pas l'utiliser pratiquement. S'ils avaient le secret ils s'en serviraient vraisemblablement avec des buts destructeurs. Tant qu'ils ne seront pas mûrs pour ne l'utiliser que pour des motifs pacifiques, le Tout-Puissant les empêchera de la mettre en valeur. »

Nous parlions depuis ce qui semblait n'être qu'un court laps de temps. Plus tard je réalisai que notre conversation avait duré plus d'une heure. Finalement il se leva.

« Nous devons nous quitter, et je vais vous dire au revoir, mon ami », dit-il doucement tandis qu'il me tendait la main en souriant.

« — Est-ce que je vous reverrai ? »

« — Non, mon travail avec vous est fini — et cela me désole, parce que je vous aime bien. Mais vous en rencontrerez d'autres qui continueront votre instruction. Vos rencontres deviendront plus fréquentes lorsque vous serez de retour aux U.S.A. Nous avons beaucoup de travail à faire sur votre planète parmi votre population, et nous devons l'accomplir rapidement — *tant que cette planète et sa population existent !* »

Il se détourna, puis s'arrêta et s'adressa à moi une fois de plus : « Vous vous demanderez ce que je voulais dire quand je parlais d'un danger qui menaçait votre planète. Très rapidement vous verrez à quoi je faisais allusion. »

Je quittai cet endroit quelque peu confus et inquiet. Je ne pouvais pas croire qu'il se passait des choses si graves sur notre planète.

Quelques jours plus tard quelqu'un pressa un bouton et un enfer incandescent pulvérisa Hiroshima.

CHAPITRE 6

RETOUR AUX ÉTATS-UNIS

Nous quittâmes Okinawa fin octobre et l'on nous amena en Corée. Je n'y restai que très peu de temps. De là nous nous embarquâmes pour les Etats-Unis.

Je débarquai sur la côte ouest dans le courant de décembre 1945, et, sans perdre de temps, me rendis dans l'Est par chemin de fer. Ma femme, moi, et mon petit garçon, passâmes une merveilleuse période de Noël cette année-là dans les maisons de nos parents. Après les vacances je trouvai une maison pour ma petite famille près de Washington, dans le New Jersey, et nous allâmes y vivre.

Comme presque tous les autres hommes jeunes, j'avais presque peur de la vie civile. Pour la première fois je devais me charger de la responsabilité d'entretenir une famille, dans un monde changé.

J'envisageai plusieurs situations, mais je n'arrivais pas à choisir le métier qui serait mon gagne-pain. Pendant cette période de réajustement et de confusion, qui heureusement fut courte, je ne pensai plus à mes rencontres avec des êtres de l'espace. Un matin, tôt,

une idée me frappa. Je me rappelle que je dis à ma femme : « Je vais fonder ma propre entreprise. » J'avais quelques talents pour peindre des enseignes. J'achetai un camion d'occasion et du matériel. Je louai un magasin et bientôt fus prêt à travailler.

Malgré les appréhensions qui m'avaient d'abord tracassé, j'eus bientôt une grande quantité de travail et je notai, avec satisfaction, que mes clients appréciaient mes services.

Un jour, je réalisai que je réussissais bien, en effet. J'avais remboursé les dettes que j'avais depuis l'installation de mon entreprise, et je faisais quelques économies que je plaçais à ma banque. Ma vie était devenue une vie normale, et nous étions contents.

De nouveau j'eus le temps de penser à mes étranges rencontres d'outre-mer, et de nouveau je me rappelai ma première merveilleuse rencontre durant mon enfance.

Au mois de juin 1946 je sentis de nouveau une très forte impulsion de retourner dans le lieu enchanté de mon enfance. J'allai jusque chez mes parents à High Bridge, laissai chez eux mon camion et me rendis dans le lieu boisé que je connaissais si bien.

Tout en marchant, je repensai à mes anciennes expériences et me pris à douter que ces incidents se soient vraiment produits. Je ne sais pourquoi, la guerre et les lieux peu familiers où j'avais été me paraissent maintenant irréels — comme si j'avais vu la veille au soir un film de cinéma et que j'eusse été de retour dans le monde réel.

Je désirai même un instant que ce soit ainsi. J'avais un bon travail, une famille, et pour la première fois de ma vie j'étais content. Les souvenirs de jeune

filles sur le rocher et des autres êtres merveilleux que j'avais rencontrés étaient comme des rêves fascinants — mais ils pouvaient déclencher des incidents qui transformeraient ma conception de mes responsabilités, et quelque chose me disait que si je recevais et si je suivais leurs instructions, ma vie facile et heureuse risquait d'être bouleversée.

Je m'arrêtai de marcher et regardai autour de moi. Ces bois et ces champs étaient réels. L'enchantement de mon enfance n'y était plus. Je vivais maintenant dans un monde d'hommes, un monde ennuyeux de gens très ordinaires. Et je l'aimais, ce monde. Trop.

Je lançai un coup de pied dans une pierre et regardai un petit insecte sortir précipitamment hors de l'alvéole où elle avait été. Je le contemplai pendant une seconde, puis je me détournai. J'avais décidé de rentrer chez moi.

Mais brusquement je bondis et poussai une exclamation. Ma nuque avait senti un formidable éclair de lumière, accompagné d'une sensation de chaleur. Je me retournai. Au-dessus du côté ouest du champ un énorme globe de feu se déplaçait à une vitesse fantastique.

Il avait l'air d'un gros soleil tourbillonnant, brillant, vibrant de pulsations et de couleurs changeantes. Tandis que je le contemplais, il plana au-dessus du champ, semblant paralysé.

Les pulsations colorées diminuèrent et le globe de feu devint un appareil métallique sur la périphérie duquel se voyaient plusieurs hublots.

Il descendit lentement vers le sol. Quand il fut presque sur le sol je pus voir sa forme clairement. Il avait la forme d'une cloche, et réfléchissait la lumière

solaire comme un miroir. Je réalisai que cette machine n'avait pas été construite par quelqu'un de notre planète.

Je ne savais pas s'il valait mieux que je courre jusqu'au camion et que je ramène ma petite caméra, que je m'applatisse par terre, ou que je m'en aille. Voir un tel événement après ma vie tranquille à la maison était effrayant.

Mais soudain je me rappelai mes merveilleux amis, et devinai que quelques-uns d'entre eux devaient être à l'intérieur de la machine. Aussi j'attendis et je regardai, encore incapable de bouger, complètement fasciné.

Bientôt, une porte apparut sur le rebord inférieur de l'engin. Il m'est difficile de décrire cette porte, parce que, avant de s'ouvrir, elle était strictement invisible. Le mieux que je puisse dire est qu'elle ressemblait au diaphragme d'un objectif de caméra.

Deux hommes en sortirent. Ils étaient habillés tous deux de la même façon, d'uniformes gris-bleu, genre costumes de skieurs. Ils ne portaient pas de chapeau, et leurs longues chevelures blondes étaient agitées par le vent. Je pouvais voir que leur peau était claire, et qu'ils étaient de taille moyenne.

De même que j'avais déjà pu admirer les autres hommes de l'espace qui m'avaient contacté, je notai qu'ils étaient physiquement beaux, qu'ils avaient des larges épaules et des proportions parfaites.

Puis mon attention se concentra sur quelqu'un d'autre. A travers la porte de l'astronef venait de sortir une femme magnifique. Elle avait des longs cheveux blonds, et portait autour de son corps bien proportionné un uniforme semblable. Son matériau

était semi-transparent et d'une douce couleur pastel qui semblait briller.

Elle me regarda et commença à marcher vers moi.

Mon cœur commença à palpiter. Je sentais le choc d'un souvenir me transpercer.

« Est-ce possible, » pensais-je.

Pendant qu'elle approchait elle paraissait être la même que celle que j'avais rencontrée quatorze ans auparavant. Maintenant devenu un homme, je pouvais réellement apprécier sa splendeur.

Elle me sourit, et parut lire ce que je pensais. Mais je ne pouvais dominer ma stupéfaction. Cette adorable créature n'avait pas changé d'apparence durant ces quatorze années. Elle paraissait encore avoir environ vingt-cinq ans. Elle s'approcha de moi, me tendit la main. Tandis que je la saisisais, une sensation de relaxation et de bien-être m'envahit, et, pour la première fois depuis que j'avais vu le globe de feu, je pûs remuer.

« Etes-vous réellement celle que j'avais vue sur un rocher ? » lui demandai-je.

« — Oui, je suis elle. Exactement la même, Howard. »

« — Mais vous n'avez pas vieilli du tout... »

— Si, j'ai vieilli. Devinez, Howard, quel est mon âge réel ? »

Je me contentai de la regarder.

« J'ai plus de cinq cents ans. Maintenant vous pouvez réfuter quiconque raconte que les femmes n'aiment pas dire leur âge. »

« — Mais vous n'avez pas changé. »

« — Je n'ai pas changé du tout. »

Elle me contempla, moi et tout mon corps, et je rougis. C'était comme quand un parent en visite regarde un petit enfant pour voir s'il a grandi. Je savais qu'elle me taquinait gentiment, car elle cligna de l'œil et ajouta :

« Oh, mais VOUS, vous avez changé. »

Elle me dit que dans les temps anciens certains hommes vécurent des centaines d'années sur cette planète, quand l'atmosphère était similaire à celle qui existe maintenant sur Vénus. Ce n'était pas seulement l'atmosphère de Vénus, s'empressa-t-elle de dire, mais la façon de vivre des gens de son peuple, leur façon de penser et de se nourrir qui était la cause d'une telle longévité ! Quand nous vivons selon les lois de notre Créateur, nous sommes bénis par le don de longévité. Mais ce n'est pas le plus important. Ce n'est qu'un des moindres de nos bonheurs.

Pendant qu'elle parlait elle levait la tête vers moi et je découvris soudain que j'étais plus grand qu'elle. J'avais vingt-cinq ans, et nous semblions être du même âge.

« Quand votre stupeur sera passée », dit-elle d'un ton heureux, « peut-être pourrai-je vous étonner encore. Bien que vous ne l'ayiez pas réalisé, vous avez été constamment observé depuis que nous nous sommes quittés. » Je rougis de nouveau, et penchai la tête. Elle rit.

« Non, vous n'avez pas toujours été un bon garçon. Il y a eu des fois où ... » et elle fit le geste de me frapper énergiquement là où généralement les gens s'assoient.

Je bronchai, et retrouvai mon calme. Puis je ris avec elle. Elle me dit qu'elle se rendait compte à quel

point mon esprit et mes intérêts s'étaient éloignés des instructions spirituelles qu'elle m'avait données.

« Vous êtes complètement absorbé par votre travail. Vous avez une famille — et je ne peux vous blâmer d'accorder toute votre énergie à votre travail. Vous avez aussi commis des grandes fautes dans votre vie personnelle, mais nous nous y attendions ; personne n'est parfait. Nous ne le sommes pas non plus. »

De nouveau, je me sentis très petit. Si cette savante et adorable créature n'était pas parfaite, alors qu'est-ce que j'étais ?

« Nous ne condamnons pas ceux qui méconnaissent les lois universelles. Le milieu dans lequel vous vivez sur cette planète vous oblige à certains comportements sociaux et moraux. Les lois humaines sont souvent bonnes, Howard ; mais si excellentes soient-elle, elles ne sont que des déviations des lois naturelles. »

Je lui demandai de me révéler mon avenir.

« Il vaut mieux que l'homme ne connaisse pas trop son avenir, car cela risquerait de lui enlever le désir de faire des progrès et de prendre des décisions. Nous devons apprendre par les fautes que nous avons commises dans nos vies passées. »

Je me demandai ce qu'elle voulait dire par : vies passées. Elle lut mes pensées.

« Les gens vivent dans la peur de la mort, quand en vérité il n'y a pas de mort. Il n'y a qu'une transition d'une condition à une autre. »

Mais elle ne dit rien de plus à propos des vies passées, et je supposai que c'était une matière qu'elle n'était pas prête à discuter.

« J'ai de bonnes nouvelles pour vous, qui je pense, vous feront plaisir. Vous ferez de nombreuses ren-

contres, qui continueront votre instruction et votre conditionnement. Chaque rencontre sera une étape dans votre développement. Par exemple, l'un de nous vous parlera des régimes, d'autres vous parleront des problèmes conjugaux au point de vue social. Vous apprendrez beaucoup de technologie et de nos sciences. »

Elle rit de nouveau. « Oui, vous aurez du travail. »

J'aurais aussi voulu que l'on m'apprenne comment développer et utiliser mes facultés psychiques qu'elle disait être présentes, mais latentes. Je voulais être capable de diriger d'autres gens par télépathie et aide mentales.

« Vous rencontrerez certains hommes de cette planète qui viendront vous trouver parce que nous leur aurons dit de le faire et qui vous aideront. Vous formerez des groupes d'étude et enseignerez des gens. Quelques-uns de vos élèves deviendront eux-mêmes des professeurs et vous assisteront dans votre mission.

Quelqu'un que nous vous enverrons vous aidera à former un groupe de douze personnes qui travailleront en rapport avec nous, et utiliseront leur force mentale pour travailler à la mise en pratique des lois et de la sagesse universelles parmi les divers groupes de leurs élèves.

Quelques-uns d'entre ces élèves auront des contacts avec nous dans l'avenir : ceux en qui nous pourrions avoir confiance, et qui seront dignes des responsabilités imposées. »

Puis elle me donna des intructions :

« Howard, votre histoire ne doit pas être révélée avant la fin de l'été 1957. Ensuite vous devrez la révéler par l'intermédiaire de tous les moyens de diffusion

possibles, et même par l'intermédiaire de moyens de diffusion que vous ne pouvez pas comprendre. »

Elle sentit que je palpitais à l'idée d'être très connu ; mais elle tempéra mon enthousiasme :

« Ça ne sera pas drôle, comme dit votre peuple, Howard. Bien des gens vous croiront et écouteront ce que vous direz. Un plus grand nombre s'irriteront contre vous et vous couvriront de ridicule. Non seulement des gens mais même votre propre famille et des amis proches, Howard. Cela vous éprouvera fort. »

Je commençai à réfléchir. Cela pourrait ne pas être si plaisant après tout !

« Vous pouvez laisser tomber, maintenant ou même plus tard. Est-ce que vous voulez continuer ? »

Je n'hésitai pas un instant. « Oui », répondis-je.

Elle se pencha vers moi et m'embrassa gentiment sur une joue.

CHAPITRE 7

LE LIEU N° 2

Elle retourna jusqu'au navire et y pénétra. Les deux hommes la suivirent. L'ouverture se ferma et l'astronef décolla verticalement. Quand il fut à cent ou cent cinquante mètres au-dessus du sol, il disparut vers l'ouest en émettant un éclair de lumière.

Bien qu'il me fallut quelques semaines pour dominer l'excitation que m'avait causée cette nouvelle rencontre, et que mon esprit ne fut pas toujours concentré sur mon travail, mon commerce d'enseignes et de réclames avait de plus en plus de succès.

Intérieurement, j'avais changé. Bien que j'eusse toujours essayé de faire de mon mieux, j'essayais maintenant d'en donner à mes clients un peu plus pour leur argent, et de travailler d'une façon originale pour leur rendre service. De plus en plus de gens entendaient parler de mon magasin, et y venaient pour que je travaille pour eux. Mon affaire continuait à prospérer.

Vers la fin de 1947, un jeune homme habillé de vêtements vieillot entra dans mon magasin. Bien qu'il me dit qu'il était un agent immobilier, il avait quelque

chose de bizarre. Et il ne se comportait pas comme les agents immobiliers extravertis et bons garçons que je connaissais.

Il me parla pendant quelque temps de quelque chose d'anodin, peut-être du temps qu'il faisait ; pendant ce temps je devinais qu'il se demandait comment il pourrait me parler de quelque chose d'autre. Finalement il me dit qu'il songeait à mettre quelques pancartes près d'un endroit nommé Pleasant Grove, à environ douze kilomètres du magasin, et qu'il aimerait avoir mon avis.

Un homme aime toujours qu'on lui demande son avis ; en outre il était agréable, parlait doucement et m'avait appelé par mon prénom dès le début ; aussi j'acceptai d'aller avec lui.

Il ne me présenta pas à une jeune femme qui l'attendait dans l'auto.

« C'est un lieu très agréable », lui dit la jeune femme.

« — Oui », dit l'homme, « mais j'ai l'impression que nous en demandons trop pour les tarifs actuels. »

La jeune femme sourit, comme si elle pensait à quelque chose d'amusant. Je leur parlai des prix locaux des propriétés. Il y eut un silence ; soudain l'homme changea de sujet.

« Howard, nous savons que vous gardez secrets vos rencontres avec nos frères, comme ils vous l'ont demandés. »

Je ne savais pas si je devais feindre la surprise ou non, puisque j'avais détecté quelque chose d'inusuel depuis le commencement et que mes soupçons s'étaient peu à peu accrus.

« Oh, vous ETES ... » et je gloussai.

Il se contenta de se révéler par une vaste grimace, et conduisit pendant quelques centaines de mètres sans plus parler.

« — Vous voyez, Howard, on m'a parlé des biens immobiliers, mais guère des transactions. »

Je sentis qu'il allait me dire quelque chose d'important, aussi je souris simplement et restai pensif.

« Nous savons ce que l'on ressent quand on garde tout cela pour soi. C'est une sorte de frustration, car nous savons comme vous avez désiré révéler à tout le monde ce que nous vous avons fait connaître. Vous êtes de ce genre d'hommes. Vous aimeriez que d'autres partagent votre joie, votre inspiration, vos illuminations. C'est une des raisons pour lesquelles nous vous avons choisi. »

Je me sentais humble pendant qu'il me parlait doucement, franchement, toujours d'une façon très juste.

« Non, j'ai peur que nous ne vous fassions peindre aucune pancarte pour l'endroit où nous nous rendons aujourd'hui. Nous allons vous montrer un nouveau lieu de rencontres. Nous l'appellerons... disons... le lieu n° 2. C'est sur le territoire d'une ferme, tout à fait isolé, un lieu réellement excellent pour que nous atterrissions là où personne ne puisse être blessé par la force électromagnétique qu'émet notre astronef. »

C'était la première fois que j'entendais parler d'un danger en rapport avec leurs navires de l'espace. Il sentit mon appréhension et m'expliqua :

« Même un petit appareil comme celui que nous utilisons pour des missions d'observation et de reconnaissance neutraliserait tout ce qui fonctionne électri-

quement, comme l'équipement électrique d'une automobile, les appareils de radio, la télévision, etc. »

Je me détendis, car j'avais supposé qu'il voulait dire que les forces pourraient blesser des gens même à distance. Maintenant je comprenais mieux ce qu'il voulait dire. Quelqu'un qui passerait en automobile près d'un astronef à terre et qui verrait son moteur s'arrêter pourrait prendre peur. Surtout si au même moment les appareils de radio et de télévision dans le voisinage cessaient de fonctionner. Je me demandai ce qui arriverait si un être humain touchait l'une de ces machines ou s'approchait d'elle.

De nouveau, il répondit à mes pensées :

« Howard, nous utilisons de nombreuses sortes d'énergie. Cette puissance est tout autour de nous dans ce vaste univers. L'un des types de force que nous utilisons dans notre petit appareil d'observation tuerait un homme plus ou moins instantanément selon la puissance délivrée par le principal bouton de contrôle du tableau de bord du pilote. La cause de ce danger est un flux ou champ électromagnétique qui tourne autour de l'appareil, et le taux ou la vitesse de ce flux est le facteur déterminant dans la gravité du dommage causé.

Votre corps est fabriqué avec un nombre infini de petits systèmes solaires, exactement comme votre propre système solaire ; chacun d'eux a son propre champ ou sa propre force gravitationnelle autour de lui, avec des particules qui tournoient sur leurs orbites respectifs, comme le font les planètes. Tous ces composants — je préfère ce mot au mot particule — sont maintenus dans leurs orbites par cette force gravitationnelle, en équilibre presque parfait.

Songez à votre système solaire. Est-ce que vous vous rendez compte de ce qui arriverait à votre terre si l'une de ses plus proches voisines, disons Mars ou Vénus, ou même la lune, que vous nommez un satellite, sortait de son orbite ? »

J'y pensai un moment et, encore déconcerté par ses paroles, je fus ému d'imaginer des soleils et des planètes se butant les uns contre les autres, des mondes précipités dans une fin horrible.

« — Voulez-vous dire que si je touchais un astronef quand la puissance est suffisante je détruirais l'équilibre des millions d'atomes qui forment la substance des millions de molécules avec lesquelles sont construits les cellules et organes du corps humain ? »

« — J'ai peur que votre vision d'un corps humain qui éclate dans toutes les directions soit exagérée, » répliqua-t-il, « mais dans l'ensemble c'est cela. Le dommage qui s'ensuivrait pour le corps humain pourrait aussi déterminer certaines maladies que deviennent plus fréquentes sur votre planète, telles que des troubles du foie ou d'autres organes, la leucémie, etc. Ces victimes du rayonnement mourraient plus lentement. »

Une idée merveilleuse me vint à l'esprit. Si un corps pouvait être détruit par une force dérangeant son équilibre magnétique, pourquoi ne pourrait-il pas être créé par la même puissante force ? Pourquoi un organe ne pourrait-il pas être guéri d'une maladie en normalisant les orbites des électrons de ces atomes ? Cela devenait de plus en plus intéressant. Mes compagnons notèrent mon enthousiasme et sourirent. De nouveau l'homme lut ce que je pensais et me dit :

« Howard, nous soignons des gens avec ce type de force depuis des siècles. Nous n'avons pas de méde-

cins comme les vôtres. Vos docteurs essaient de guérir les maladies de l'extérieur : avec des injections, des rayons pénétrants, la chirurgie et d'autres méthodes. Sur ma planète les maladies sont rares ; mais quand un corps révèle des signes d'une maladie, celui qui y vit réalise qu'il a négligé de respecter quelque'une des Lois Divines. Qu'il a suivi un mauvais régime, par exemple.

Quand on consomme des aliments corrects, poussés dans un sol naturel parfaitement équilibré, ils produisent un sang qui est sain. C'est le sang qui véhicule les principes nutritifs à travers tout le corps. Quand le sang est parfait, le corps fonctionne parfaitement. »

« — Et qu'est-ce qui arrive si quelqu'un sur votre planète se casse un bras ou une jambe, ou est sévèrement blessé par quelque accident inévitable ? »

« — Nous y sommes presque », dit-il, avec la même façon adroite d'éviter de me parler de quelque chose qu'il ne pouvait pas encore m'expliquer parce que je n'étais pas assez avancé que j'avais remarquée chez les autres que j'avais rencontrés.

« Nous y sommes, Howard : le lieu n° 2. »

Il me parut étrange qu'il ait fallu tellement de temps pour franchir la courte distance jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions. Il avait fallu au moins vingt minutes. J'allais le lui dire, mais il interrompit mes pensées.

« Nous n'avions pas réellement l'intention de vous faire croire que nous étions des agents immobiliers. Des gens dans l'appartement au-dessus de votre magasin nous écoutaient, c'est pourquoi nous ne vous avons pas dit notre nom. D'autres gens nous avaient observé

sur la route, c'est pourquoi nous avons changé de direction. »

Je m'étais souvent demandé pourquoi ces êtres hésitaient à me donner leur nom.

« Il n'y a rien de mystérieux quant à notre hésitation à propos des noms : nous n'en avons réellement aucun que vous appelleriez un nom. Je sais que cela peut vous gêner ; aussi, pourquoi ne m'appelleriez-vous pas... » (il réfléchit pendant un moment) « ... L... c'est un joli nom, n'est-ce pas ? »

« — Quel serait mon nom à moi ? » demanda rêveusement sa belle compagne. Ils rirent et je me rendis compte qu'ils trouvaient très amusant de se choisir un nom.

« Je sais : T... », dit-elle, tandis que tous deux se tendaient la main comme s'ils se présentaient l'un à l'autre.

« — Très content de vous rencontrer, Howard... », plaisanta L.

Tandis que je serrai la main de ces gens merveilleux une sensation inexplicable et délicieuse me remplît tout entier.

Pendant que nous traversions le champ je vis qu'il ne différait guère de celui proche du domicile de mes parents où j'avais vu le premier atterrissage, bien qu'il était plus isolé que celui-ci qui de toute évidence avait dû être le « lieu n° 1 ».

Il se tourna vers moi :

« J'espère que vous serez capable de vous rappeler cet endroit. Je sais que l'itinéraire que nous avons suivi comporte des nombreux tournants et des bifurcations

comme celle-ci. Mais l'arbre proche de l'entrée du chemin est un excellent point de repère. »

L'arbre qu'il m'indiquait n'était pas grand : sept mètres de haut et un tronc de trente centimètres de diamètre. Mais c'était le plus élevé d'une rangée. Je me le rappellerais certainement.

« Vous recevrez un coup de téléphone qui vous avisera du moment et du lieu de votre prochaine rencontre. Parfois le contact mental peut être déconcertant, vous savez cela depuis votre malheureuse expérience à Okinawa. »

Ainsi il savait cela aussi !

« Nous rentrerons en suivant le même itinéraire, Howard, et vous pourrez mieux fixer la route dans votre mémoire. »

Nous rentrâmes en auto, et le trajet de retour me parut très bref. De nouveau il répondit à mes pensées :

« Nous sommes pressés. Après que nous vous aurons laissé, nous avons de nombreux kilomètres à parcourir ; nous nous enfonçons profondément dans l'Etat de Pennsylvanie. »

L. ne dit pas ce qu'il allait faire en Pennsylvanie, et je ne le lui demandai pas. Je m'intéressais plus à la propulsion de leurs astronefs et à leurs méthodes pour guérir les maladies. Nombreux sont ceux qui aimeraient les connaître. Cependant, bien que je dusse apprendre cela aussi, ces informations devaient être gardées secrètes jusqu'à l'été 1957. J'avais encore une période de silence de dix ans devant moi. Une période supplémentaire d'instruction pendant laquelle se produiraient des nouvelles rencontres, sans que je sache d'avance ni où ni quand. J'espérais particulièrement qu'un jour il me

serait possible de faire des photos nettes, peut-être même de prendre un film. Je me demandais s'ils me le permettraient.

L'auto partit et je les regardai s'en aller. A environ cent mètres, L. se retourna et agita sa main en me souriant d'un air quelque peu timide.

CHAPITRE 8

L'EXPLOSION DU DISQUE

Pendant les jours qui suivirent ma rencontre avec ces deux êtres si extraordinaires, je fus dans un état physique et mental qui est difficile à expliquer. Je ne pouvais pas fixer mon esprit sur mon travail.

Ma femme remarqua que mon comportement n'était plus le même. Je devins irritable et maussade ; à d'autres moments je m'enfonçais profondément dans mes pensées, en m'isolant presque complètement du monde.

Il était parfois difficile de vivre avec moi. Mon humeur retentissait sur mes affaires. Je négligeai tellement mon travail que nous en souffrîmes pécuniairement. En fin de compte je dûs emprunter de l'argent pour que mon budget reste équilibré.

Puis aussi soudainement que j'y étais entré je sortis de ma dépression psychologique. Mon travail redevint fécond, et de nouveau tout fut calme et paisible. Rose était une épouse aimante et dévouée. Je considérais que j'avais de la chance dans mes affaires, et que mon mariage était une réussite.

Notre fils Robert était une source d'inspirations. Son intelligence et sa taille étaient supérieures à la

moyenne pour son âge. Les gens étaient frappés de stupeur de voir que cet enfant précoce pouvait marcher et prononcer clairement quelques mots quand il n'était âgé que de six mois.

Un jour il étonna un petit auditoire quand, âgé de trois ans, il chanta *Old Man River* d'un bout à l'autre. Nous étions des parents fiers et heureux ; de nouveau j'avais les pieds sur terre.

Notre vie familiale et mon affaire d'enseignes continuèrent tranquillement pendant environ deux ans. Nous avions économisé quelques dollars et acheté une petite maison à nous, dans la principale rue de Washington, dans le New Jersey, avec l'aide d'un prêt de l'armée et de la banque locale.

Nous redécorâmes la maison et transformâmes un petit garage en magasin. Nous pensions être dans un quartier plaisant et paisible de la ville, un quartier inter-racial bien qu'habité en majorité par des noirs. Mon épouse et moi n'avions pas de ressentiments ni de préjugés vis-à-vis de la race noire ; si nous en avions eu, nous ne nous serions pas installés là. Après que nous eûmes vécu dans ce quartier pendant quelques mois, nous découvrîmes que quelques familles noires étaient blessées par notre présence.

J'appris que d'autres familles noires désiraient acheter la maison qui nous appartenait, mais n'avaient pas pu réunir la somme qu'il fallait. J'appris aussi que les gens qui nous avaient vendu notre maison avaient pratiquement été forcés de partir à cause de l'attitude malveillante des voisins. Ceux-ci les avaient rendus si malheureux qu'ils avaient revendu leur maison en perdant une grosse somme d'argent, mais avaient été contents d'aller ailleurs.

Nous réalisâmes que puisque nous appartenions au groupe minoritaire, nous aurions à subir la même hostilité, mais nous essayâmes encore de ne pas en vouloir à nos voisins. Nous pensions que toutes les races et toutes les religions pouvaient vivre ensemble en paix et harmonieusement.

En dépit de notre propre comportement tolérant et plein de bonne volonté, la situation empira :

Chaque fois que pendant mon travail je quittais ma maison pour aller voir un client en puissance, ma famille subissait toutes sortes d'insultes et d'affronts. Un jour je rentrai à la maison tôt et je trouvai Robert, qui avait alors six ans, environné par une quinzaine d'enfants, presque tous âgés de plus de dix ans. Ils lui assénaient des coups avec des pierres ; quelques-uns lui cognaient la tête. Ils l'encerclaient avec leurs épées grossièrement taillées, et chantaient comme des vrais sauvages, accompagnés par les bruits rythmés d'un tam-tam construit par eux.

Naturellement je voyais rouge quand j'étais confronté avec une pareille ignorance, quelle que soit la couleur, la race, et la religion des gens.

Si ces enfants n'avaient pas été si durs, j'aurais pu leur pardonner, mais j'avais parlé à leurs parents longtemps et plusieurs fois, je leur avais demandé de défendre à leurs gosses de brutaliser mes jeunes enfants — mais sans aucun résultat. Nous ne pouvions pas laisser nos enfants aller seuls à l'école, nous avions peur qu'ils soient frappés et roués de coups. Nous apprîmes que l'école avait des difficultés avec ces mêmes enfants mal élevés.

Ensuite ma femme subit des sévices chaque fois qu'elle allait dans notre jardin derrière notre maison. Ses voisins l'insultaient, l'injuriaient, et souvent elle fut obligée de rentrer dans notre maison par une pluie de pierres. Ils suivaient un plan comme vis-à-vis des précédents propriétaires.

Nous décidâmes de vendre à perte comme eux, et de rechercher un voisinage plus paisible, plus favorable à mon affaire et à une vie familiale heureuse.

Plusieurs causes m'ont poussé à narrer ces incidents particulièrement désagréables de ma vie. Une d'elles est que depuis le début des temps historiques, tous ceux, individus, groupes, ou nations, qui ont essayé sincèrement de vivre en coexistence pacifique avec les autres ont toujours échoué parce que, d'un côté ou de l'autre, la différence de couleur, de race, ou de religion, finissait par déclencher de la cupidité, de la jalousie, du ressentiment, ou de l'incompréhension, ce qui se terminait par de la haine. Parfois il en résultait des maux physiques aussi bien que moraux — de la torture, des meurtres — et nous dûmes subir des guerres, pour essayer d'effacer les différences non acceptées par la force.

Qu'ils se produisent dans un petit endroit, dans des moyennes agglomérations, dans des vastes cités, ou au niveau des états ou des nations, ces événements se résument par un seul mot : ignorance.

Nos voisins ne nourrissaient pas vis-à-vis de nous que des mauvais sentiments. Un de mes bons camarades me le disait aussi. C'est un homme de couleur ; mais n'est-ce pas une honte que nous devons reconnaître un homme par sa couleur, plutôt que par ses actions ? Je

crois que tout homme devrait avoir le droit d'être libre et tranquille, quelles que soient la couleur de sa peau et de sa religion.

Nous avons tous une étincelle du Créateur en nous et certainement cette étincelle est de la même couleur dans l'intérieur des différents individus. Sous la peau l'âme est belle, quelle que soit la coque physique dans laquelle elle s'exprime.

Nos enfants qui grandissent dans ce monde d'ignorance ne le transformeront pas en un monde meilleur, plein de compréhension et d'amour, si nous, les parents, ainsi que les écoles, les collèges et les églises, nous ne les intruisons pas — non par des mots mais par des actions.

Dans nos églises nous disons à nos enfants d'être bons, sinon Dieu les punira. Ceci, à mon avis, est de l'incompréhension. DIEU NE PUNIT PERSONNE. Nous sommes responsables de tout ce qui nous arrive. Dieu est tout le monde, toutes choses, et est présent partout, dans un Univers Infini. L'homme n'est, dans ce monde tridimensionnel, qu'une manifestation physique limitée, infinitésimale. L'homme n'est qu'une grenouille insignifiante dans un baril, qui ne conçoit pas l'existence d'un lac merveilleux à l'extérieur de son petit monde.

Mais que je retourne à mon sujet. J'allais voir des événements plus étranges, et recueillir des révélations plus étonnantes.

Pendant le printemps 1950 nous rendîmes visite à mon beau-frère, qui me raconta un événement extraordinaire que sa femme et lui avaient vu tandis qu'il conduisait dans la campagne quelques semaines aupa-

ravant. Venant de la route n° 24, ils traversaient lentement Pleasant Grove, à quelques kilomètres de leur maison, quand un éclair orange aveuglant attira leur attention. Ils ralentirent et virent une boule de feu exploser dans l'air au-dessus d'un champ à leur gauche. Tout le terrain au-dessous fut illuminé par l'explosion, et parut être en feu. Inquiets, ils s'éloignèrent de là aussi vite que possible.

J'écoutai son récit avec intérêt et lui demandai de me conduire à cet endroit. Nous y allâmes en voiture, et je notai que nous approchions de l'endroit que j'ai appelé le lieu n° 2, où j'avais rencontré L et sa compagne à la fin de 1947. Il arrêta l'automobile. Je vis l'arbre qui servait de point de repère. Sans aucun doute ce devait être le même endroit !

Mon excitation s'intensifia, mais j'essayai de ne pas le laisser voir. Nous examinâmes le champ. Il avait été labouré depuis l'explosion, ce qui pouvait avoir effacé la plupart des traces.

Je regardai de nouveau l'arbre le plus gros. Il avait été légèrement brûlé, et l'une des branches avait été rompue.

Réfléchissant, je devinai que le dommage pouvait avoir été causé par un disque d'observation envoyé par un vaisseau de contrôle. Peut-être le petit disque avait-il échappé à son contrôle et ils l'avaient fait exploser avant qu'il puisse causer des sérieux dommages. Peut-être se dirigeait-il directement vers la voiture quand il avait été détruit sans dommages.

Tandis que nous rentrions, mon beau-frère voulut discuter plus longuement de cet incident, ainsi que des voyages à travers l'espace, et de la possibilité que

d'autres planètes soient habitées. Pendant que je parlais avec lui je réalisai que de plus en plus de gens s'intéressaient à ces sujets autrefois ridicules. De nouveau je pouvais voir la grande sagesse des gens de l'espace. Leur demande que j'attende avant de raconter mon histoire était sage en effet. Peut-être voulaient-ils attendre que la population soit plus au courant afin que mon récit soit plus aisément accepté.

Je parlai avec lui en faisant attention à mes paroles, et en notant tout le temps ses réactions aux différents concepts que j'avançais. J'aurais voulu lui dire beaucoup plus, mais je ne voulais pas lui laisser deviner mon propre rôle et mon travail dans ce domaine. De nouveau, je trouvais qu'il est extrêmement difficile de connaître un merveilleux secret et de ne pouvoir le partager avec d'autres.

Au mois de juin la même année, j'étais en train de travailler dans le magasin quand je reçus une forte impression télépathique — mais cette fois ce fut différent. J'avais distinctement la sensation d'entendre quelque chose comme un téléphone ou une lointaine radio dans ma tête. C'était une voix masculine, et la voix de L...

« Howard, je vous attends dans une auto au lieu n° 2 », dit la voix ; « veuillez venir dès que vous le pourrez. »

Je fus plein d'émotion à la pensée de revoir L. Tandis que je nettoyais en vitesse mes pinceaux, je me demandais comment il était possible à L. de communiquer avec moi ainsi, car j'avais entendu sa voix distinctement, bien que l'endroit se trouvait à treize kilomètres et demi du magasin. Je mis de côté mon travail, entrai dans mon camion et me dirigeai vers Pleasant Grove.

Tandis que je m'approchais de la route boueuse qui conduisait au champ, je dépassai l'arbre point de repère et vis une auto rangée plus loin dans le champ près des arbres qui le séparaient d'un autre champ. Je rangeai mon camion et m'approchai de l'auto.

L sorti de l'auto et nous nous serrâmes la main chaudement. Il s'excusa de m'avoir éloigné de mon travail. Il déclara qu'il y avait de nombreux astronefs au-dessus des Etats du New Jersey, de New York, et de Pennsylvanie, et qu'il y avait aussi des gens d'autres planètes qui travaillaient avec ceux de notre planète, exactement de la même façon que lui et moi nous étions ensemble.

« Ce n'est que le début, Howard. Il y aura des cours d'instruction et de technique. En fait vous trouverez difficiles à croire quelques-unes des choses que vous ferez dans l'avenir, mais vous serez correctement préparé de sorte que vous serez capable de tenir tête à ces devoirs inhabituels. »

Je lui parlai de l'explosion du disque, et il confirma que c'était un disque d'observation qui avait échappé à leur contrôle. Ils opéraient dans la région, me dit-il. De nombreuses personnes avaient vu l'explosion, mais l'avaient fait passer pour un phénomène naturel.

« Je regrette que l'arbre ait été endommagé, mais la branche sera soignée et elle poussera comme auparavant », promit-il.

Je pensai que si ces gens merveilleux se souciaient d'un arbre fort ordinaire, ils devaient encore bien plus se préoccuper de leurs frères humains.

De nombreux autres astronefs seraient vus dans la région, me dit-il, aussi bien que dans autres endroits du

New Jersey. Avant la fin de l'année mes amis et mes voisins en verraient un au-dessus de Washington, N.J.

Ces expériences que ma famille allait faire avaient un but, dit-il. A ce point de vue il était au courant, et m'indiqua que des changements se produiraient plus vite qu'on s'y attendait.

Je lui demandai où nous nous rencontrerions de nouveau ; mais il dit qu'il ne le savait pas. J'aurais d'autres contacts, me promit-il, qui m'instruiraient et me guideraient dans mon travail. Il me conseilla de ne plus parler de l'incident de l'explosion du disque avec ma famille.

Quand nous quittâmes la région je me dirigeai vers l'ouest vers ma maison et lui vers l'est. Tandis que je conduisais, toutes les questions que je désirais résoudre me revinrent à l'esprit. La nuit suivante je ne pus pas dormir tellement je me posais des questions. Qui étaient ces gens ? D'où venaient-ils ? Pourquoi étaient-ils là ? Pourquoi est-ce qu'ils m'avaient contacté ? Comment pouvaient-ils communiquer à travers des longues distances, d'un esprit à l'autre ? Quelle méthode de propulsion utilisaient-ils ? Toutes ces questions m'empêchaient de dormir.

CHAPITRE 9

DES APPAREILS ÉTRANGES

En août 1953 je me rendis de nouveau au lieu n° 1 et là, comme je m'y attendais, il y avait une auto, une Chevrolet 1953. Elle était rouge et blanche, décapotable, et immatriculée dans l'état de Pennsylvanie.

Je fermai la porte de mon auto, me dirigeai vers l'autre auto et y entrai sur l'invitation de deux hommes. Ils ne ressemblaient pas exactement à un homme ordinaire, bien qu'ils étaient de taille moyenne, avaient des cheveux bruns et des yeux noirs, et étaient habillés en costume de travail. Ils devaient avoir remarqué que je les regardais d'un air ahuri, ne fut-ce que du coin des yeux. Aussi ils satisfirent ma curiosité. « Il se trouve que nous sommes des Martiens », dirent-ils.

J'inspectai leur auto plus longuement. Des dossiers, des cartes et des papiers couvraient les sièges arrière. Ensuite d'étranges instruments sur le plancher attirèrent ma curiosité. C'étaient des objets en forme de boîtes rectangulaires, comme des boîtes à souliers, apparemment en matière plastique. Une spirale qui avait l'air d'être une sorte d'antenne sortait des trois boîtes

de différentes tailles. Toutes étaient de la même couleur, un doux gris-vert.

Je conjecturai immédiatement (et je n'avais pas tort comme je l'appris plus tard) que cette couleur avait été choisie dans un but de camouflage, et que ces objets devaient être placés dans des champs, dans des buissons, etc.

Nous sortîmes du champ et nous nous dirigeâmes vers Easton, Pa... et pendant que nous avançons nous parlâmes de nombreux sujets. Je n'étais guère préparé pour les choses inhabituelles que j'allais apprendre.

Auparavant d'autres hommes de l'espace m'avaient dit que je n'étais pas le seul qui travaillais avec eux. Ceux-ci me le confirmèrent, et m'indiquèrent les noms exacts de gens que plus tard j'ai rencontrés et reconnus. Ils contactaient des gens non seulement dans l'est de l'Amérique, mais aussi dans d'autres régions du pays ; je me rappelle qu'ils mentionnèrent spécialement la Californie, New Mexico et l'Arizona.

Ces gens ne savaient pas toujours qu'ils travaillaient avec des hommes de l'espace, même lorsque leur contribution avait été utile. « Deux hommes ont travaillé avec nous pendant de nombreuses années, indirectement, et, Howard, ils ne le savent même pas ! Ils ont été guidés, aidés, mais ils ne le savent pas. »

Trois autres hommes qu'ils citèrent avaient travaillé indépendamment à des projets scientifiques et furent finalement contactés à cause de leur travail.

Ensuite, ils commencèrent à me donner quelques informations à propos de mon propre futur travail. Mon travail serait de plus en plus important et prendrait une signification mondiale. Mais à cette époque, même dans mes rêveries les plus audacieuses, je n'aurais jamais

imaginé que je ferais des conférences à travers tout le pays, que j'apparaîtrais à la télévision, parlerais à la radio, et ferais connaissance avec de nombreux auditeurs.

Je ne pouvais pas non plus prévoir l'opposition et les persécutions que je rencontrerais presque à chaque pas de ma route.

Pendant qu'ils évoquaient des événements futurs, ils me parlèrent de nouveau de la longue série d'instructions que je recevrais. Quelques-unes d'entre elles seraient immédiatement pratiques. Ils savaient que j'avais été dessinateur topographique dans l'armée, mais néanmoins j'avais une foule de choses à apprendre, particulièrement dans certains secteurs des mathématiques tels que la trigonométrie. Il serait nécessaire que je sois capable d'estimer la distance d'une montagne ou l'altitude d'un de leurs astronefs, par exemple.

Le lecteur peut vraisemblablement comprendre que mon travail qui consistait à peindre des enseignes m'intéressait de moins en moins, tandis que je désirais réserver de plus en plus de temps à cet autre travail fascinant, réjouissant et humain. Il devenait de plus en plus difficile pour moi de borner mon esprit et mes aspirations aux dimensions d'une petite communauté après que j'avais pu contempler brièvement l'univers, ses nombreux mondes et ses humanités.

Quand nous arrivâmes à Easton, ils me conduisirent à un restaurant du centre de l'agglomération.

Je notai qu'aucun des deux hommes ne commandait de la viande, mais qu'ils demandaient des plats de végétaux et des jus de fruits. Ils burent du café noir. Sentant qu'ils étaient engagés dans une sorte de jeûne religieux, je demandai du poisson, que je sentais ne pas devoir les choquer.

Devinant que j'étais légèrement mal à l'aise, l'un d'entre eux m'expliqua leur régime : « Ne pensez pas que nous suivons les ordres d'une religion », me dit-il, « nous suivons une loi naturelle ».

Il continua : « Les règles de régime de vos divers groupes religieux se rapprochent souvent de ces lois naturelles, mais en sont encore des interprétations fausses. Les régimes alimentaires ne devraient jamais être considérés comme des sacrifices, mais comme des contributions positives à la santé et à l'exercice de la considération que nous devons aux animaux inférieurs.

Votre propre régime, Howard, comme votre comportement, sera celui de votre niveau évolutif. Et nous ne nous attendons pas à ce que vous changiez du jour au lendemain. »

Ils suggérèrent que si l'on désirait abandonner le régime avec viandes pour un régime à leur avis plus humain et meilleur, on devrait commencer par éliminer d'abord les viandes rouges, telles que le bœuf, le porc, l'agneau. On devrait se tourner vers le poisson et la volaille. Ensuite, la volaille devrait être éliminée, et finalement le poisson.

« Si vous sentez encore le besoin d'absorber des protéines animales, le poisson est préférable parce que c'est un animal très inférieur. Dans l'avenir, vos savants créeront des végétaux qui auront une valeur protéique si élevée que vous pourrez vous priver de viande ; c'est ce que nous avons fait sur notre planète. »

Puis ils parlèrent de nouveau de tous ceux qu'ils contactaient dans le monde entier, et de mon travail.

L'un de mes devoirs était l'assistance mentale des gens, souvent sans qu'ils le sachent. Ceci pouvait être accompli par le moyen d'ondes sonores, d'ondes lumi-

neuses, l'usage de couleurs, et d'autres moyens physiques. J'avais toujours pensé que de telles choses pouvaient être accomplies par quelque moyen surnaturel ; mais j'appris vite que le Créateur œuvrait par l'intermédiaire de lois naturelles.

« Ne pensez pas qu'il s'agisse de quelque contrôle artificiel du cerveau humain », dit l'un des deux hommes « comme vous le voyez dans quelques horribles films de science fiction, bien que je doive confesser que lui(et il désignait l'autre homme) et moi en avons vu deux, et qu'ils nous ont plutôt fait plaisir. Nous ne contrôlons pas le cerveau. Un tel comportement ne cadrerait pas avec les lois divines. Au contraire, avec des instruments et une technique convenables, vous pouvez produire quelque chose de bien plus important : vous pouvez faire libérer dans le cerveau quelque chose qui s'y trouve déjà à l'état latent. »

Les instruments dans l'auto accomplissaient des telles tâches. Ils seraient placés dans quatre Etats : les Etats du New Jersey, de New York, de Pennsylvanie et de Maryland. Avec chaque instrument un homme ou une femme servirait de résonateur humain en conjonction avec l'appareil. Ces êtres humains réagiraient en fonction de leur développement mental individuel avec l'assistance des impulsions reçues par les appareils. Je ne comprenais pas complètement comment cela fonctionnerait, mais il me parut qu'ils essayaient d'expliquer qu'il était nécessaire de faire fonctionner chaque appareil en conjonction avec le mental d'un être humain pour produire le résultat qu'ils visaient.

« Une station centrale sera choisie pour chaque appareil. La portée de ces appareils est d'environ trente-neuf kilomètres.

Après que vous aurez placé ces appareils, Howard, vous noterez un effet immédiat et évident. Dans un rayon de trente-neuf kilomètres autour des appareils, des gens s'intéresseront de plus en plus à la navigation à travers l'espace et à notre astronef. Ils le verront plus souvent parce qu'ils regarderont en l'air. Quand ces gens entendront parler de vos expériences, ils seront poussés à venir vers vous et à vous offrir de vous aider d'une façon ou d'une autre. »

Ils avaient déjà installé des nombreux appareils. L'appareil installé dans le New Jersey était, me dirent-ils, à vingt-deux kilomètres de mon domicile, inconnu de tout le monde, sauf, bien entendu, des gens de cette planète qui avaient travaillé avec les hommes de l'espace pendant de nombreuses années.

Il me parut que ces Martiens parlaient d'une façon plus solennelle que les autres que j'avais rencontrés, et sans leurs éclats de bonne humeur. Mais peut-être était-ce parce qu'ils ne me regardaient plus comme un enfant, et savaient que bientôt je devrais accomplir la plus lourde partie de mon travail : informer les autres de mes expériences.

Je mourais d'envie d'en parler. En même temps je me sentais terriblement responsable vis-à-vis de ces gens de l'espace, aussi bien que vis-à-vis des gens de notre planète. Ils me faisaient sentir que le succès de certains de leurs travaux dépendait extrêmement de mon habileté.

Parfois je me sentais orgueilleux, mais pas longtemps car je pensais aussi aux insultes et au ridicule que je subirais. « Des gens vous menaceront pour vous faire taire », me prévinrent-ils en me déposant chez moi.

De nouveau, ils me demandèrent : « Est-ce que vous désirez continuer ? » et je leur répondis, comme toujours, « Oui ».

Les années suivantes ne virent aucun événement particulier, en ce qui concerne mes contacts avec des hommes de l'espace, bien qu'ils me donnèrent un cours d'instructions que je ne veux pas divulguer maintenant. Ma famille étant plus nombreuse et mes responsabilités plus importantes, je passais presque tout mon temps à travailler dans mon atelier, afin que nous vivions confortablement.

Ensuite je subis un deuil et divers autres malheurs. En 1954, le plus âgé de mes fils, Robert, tomba malade. Il avait au cerveau une tumeur cancéreuse. Rose fut une infirmière patiente et aimante, qui lui fut complètement dévouée.

En septembre 1955, mon plus jeune frère, Alton, fut tué dans un accident d'automobile. Quelques semaines plus tard, ma mère quitta cette terre.

Ces bouleversements et ces changements qui se produisirent dans ma famille retentirent sur moi et m'en-seignèrent de nombreuses leçons, en particulier l'humilité et l'insignifiance de l'homme. Durant cette période, je pensais continuellement que le monde deviendrait meilleur si les travaux décidés par les êtres de l'espace étaient menés à bien avec célérité et zèle.

Mon père se sentait maintenant très seul, et en octobre 1955, il nous demanda de revenir vivre avec lui dans sa vieille maison.

C'est à ce moment que commencèrent toute une série d'événements qui allaient attirer l'attention mondiale.

CHAPITRE 10

COIFFEUR POUR HOMMES DE L'ESPACE

En mars 1956, je reçus de nouveau des invitations par voie télépathique.

La nature de nos rencontres exigeait que presque toutes se produisent la nuit. Souvent je recevais une impression mentale entre une heure et deux heures du matin, et, pendant que ma femme dormait dans notre lit, je partais en auto rencontrer des gens de l'espace, et recevoir des instructions supplémentaires concernant mon travail.

Comme je travaillais de jour et souvent beaucoup la nuit, le sommeil et le repos devinrent pour moi une récompense et un luxe.

Pourtant, nombre de mes rencontres avec les hommes de l'espace étaient d'une nature strictement mondaine. Je découvris que je pouvais les aider matériellement de plusieurs façons, et cela me plaisait autant que les périodes d'instruction.

Souvent j'achetais des vêtements et je les amenais à nos lieux de rencontre. Des visiteurs qui venaient d'arriver d'autres planètes devaient revêtir des vêtements terrestres de façon à pouvoir se mêler aux gens sans être remarqués.

Ces devoirs n'étaient pas sans moments comiques, et je pense que nos visiteurs se divertissaient autant que moi. Je me rappelle une fois où ils me demandèrent d'acheter plusieurs trousseaux complets de vêtements féminins. Sentant qu'il serait embarrassant et quelque peu difficile d'expliquer pourquoi j'achetais tant de vêtements, je les achetai dans plusieurs magasins différents.

J'achetai des vêtements de la taille qui me semblait adéquate, et je réapparus avec à notre lieu de rencontre. Les femmes se rendirent dans la pièce voisine où j'entendis bientôt une série de rires mal contenus et de grognements. Finalement la porte s'ouvrit et les soutien-gorges furent lancés en l'air. Elles s'excusèrent, disant qu'elles ne pouvaient tout simplement pas les porter, et qu'elles n'en avaient jamais mis. Pourquoi, je ne le sais pas, et vous pouvez être certain que je jugeai sage de ne pas le leur demander !

Quand elles eurent mis le reste des vêtements, elles sortirent et marchèrent de long en large, plus amusées que fières de leurs nouveaux atours, bien que je dois dire que l'excitation dans laquelle les mettait leurs nouveaux vêtements révélait l'instinct naturel féminin.

Ensuite, elles eurent de nouveau des difficultés : les talons hauts. Elles grincèrent des dents, oscillèrent et souffrirent, mais sans cesser d'être de bonne humeur. Elles se rendirent compte qu'elles devraient apprendre à marcher avec, mais se plaignirent plusieurs fois : « Vos femmes ne pourraient-elles pas avoir des souliers sensés ! »

Je dus faire d'autres choses pas familières pour aider les nouveaux arrivés. Un homme qui avait une longue chevelure blonde qui tombait sur ses épaules s'approcha de moi et me tendit une paire de ciseaux.

Il ne pouvait pas encore parler américain — nombre d'entre eux ne le pouvaient pas dès leur arrivée, mais ils l'apprenaient vite, et le parlaient couramment. Il se contenta de désigner du doigt ses cheveux et s'assit, et je me rendis compte qu'involontairement j'étais devenu coiffeur ! Je saisis une poignée de fins cheveux et ouvris mes ciseaux. Je m'arrêtai et regardai l'homme. Son regard pitoyable me rendit plein de regrets pour lui, car il était évident qu'il était fier de sa chevelure. Mais en même temps il était grotesquement drôle. Il rit et me fit signe de continuer.

Je me rappelle avoir coupé leurs cheveux plusieurs fois. J'ignore s'ils les conservaient ou non. Les traces de leurs réunions étaient toujours soigneusement effacées avant leur départ.

Les hommes, particulièrement les Vénusiens, avaient une peau très fine. Ils n'avaient pas besoin de se raser, et n'avaient pas de poils sur leurs bras. Cependant, après trois mois sur notre planète, ils devenaient poilus et leur barbe poussait. La plupart d'entre eux attendaient que leur barbe pousse, de façon à mieux ressembler aux gens de la terre.

Certains demandaient des lunettes noires. Quelques-uns d'entre eux demandaient des lunettes noires à verres rouges qui étaient très difficiles à obtenir. Je ne sais pas pourquoi ils désiraient des lunettes noires, car ceux que j'avais rencontrés précédemment n'en portaient pas. J'avais tellement de questions à leur poser que j'oubliai de le leur demander, bien que je présume que ces lunettes leur servaient à acclimater leurs yeux à la lumière du soleil ici, qui est vraisemblablement plus intense que la lumière sur leurs planètes.

Ainsi j'eus l'opportunité de rencontrer des gens d'autres planètes à tous les stades de progrès et de développement : de ceux qui ne parlaient aucun mot d'américain à ceux qui le parlaient couramment ; des savants et des techniciens aux aides et aux assistants.

Je les renseignais brièvement sur nos coutumes, notre argot et nos habitudes. Bien qu'ils utilisaient des instruments pour apprendre notre langue rapidement, leurs machines ne pouvaient pas toujours assimiler nos expressions familières. Pourtant ils devaient se faire passer pour des gens ordinaires.

Je fus agréablement surpris qu'il me soit possible de rendre immédiatement service à ces êtres très avancés.

Ils me demandaient parfois de leur amener de la nourriture. Ils réclamaient surtout des jus de fruits glacés, des conserves de fruits et de végétaux, du pain complet, du blé germé et des aliments du même genre. Ils refusaient de boire du lait, évitaient les oranges, les citrons, et les pamplemousses nouveaux. Ils préféraient les fruits mûris sur l'arbre quand je pouvais en trouver ; quand je ne le pouvais pas ils demandaient des aliments gelés des supermarchés.

Je me rappelle qu'une fois j'achetai cinq demi-boisseaux de pommes mûries sur l'arbre d'un verger voisin. Ils examinèrent les pommes et trouvèrent qu'elles contenaient bien moins de minéraux et de vitamines que les fruits similaires de leurs planètes ; ceci à cause de notre sol pauvre, dirent-ils. Ils expliquèrent que nos engrais chimiques ne sont pas une réponse correcte aux problèmes de notre sol appauvri, parce qu'ils ne satisfont pas les besoins en matériaux organiques de notre sol.

La plupart du temps ils amenaient leur propre nourriture desséchée et contenue dans des emballages étanches. J'en goûtai un morceau qui était dur et sec quoique savoureux. Je goûtai à d'autres mets, qui étaient délicieux. Ils avaient accommodé leurs aliments secs par quelque procédé qui leur rendait leur eau et leur faisait retrouver leur taille et leur état naturel. Je mangeai un légume tubéreux qui contenait plus de protéines et de minéraux que nos végétaux. Nous pourrions faire pousser les mêmes ici, dirent-ils, si notre sol était sain. Leurs aliments protégés ne risquent pas de s'altérer, de moisir, de pourrir, et, vraisemblablement, resteraient indéfiniment prêts à être cuisinés et mangés à n'importe quel moment.

Ils ne me demandèrent jamais de leur obtenir des papiers d'identité ni de les aider à se procurer du travail. Ils semblaient être capables de s'occuper de cela eux-mêmes après leur période d'accoutumance à notre climat et à nos manières.

Une fois habillés comme nous et complètement renseignés sur nos mœurs, ils se débrouillaient tout seuls et ne semblaient pas rencontrer de difficultés.

Souvent je restai plusieurs jours avec des visiteurs nouvellement arrivés, les aidant à s'adapter et à se familiariser avec le bourg ou l'agglomération où ils se trouvaient. Je réunissais pour eux des informations, par exemple : où étaient la poste, les écoles, la source d'eau, s'il y avait des cours d'eau voisins, etc.

J'aimais fort ce travail. Bien qu'il réclamait une grande partie de mon temps et de mon argent, c'était un plaisir ; et tout en instruisant mes amis j'apprenais de plus en plus de choses d'eux.

CHAPITRE 11

LE DISQUE D'OBSERVATION

Une chaude soirée de printemps, entre dix et onze heures, au mois d'avril 1956, juste après que mon père, qui avait un emploi de nuit, était parti travailler, je ressentis une forte impulsion de me rendre au lieu n° 1.

Pour s'approcher de la colline qui est derrière notre vieille maison familiale, on doit contourner en auto l'autre côté, là où il y a un chemin de labour qui conduit vers le champ. La nuit était sombre, mais comme je ne désirais pas attirer l'attention, je conduisis à travers le champ pendant environ un kilomètre avec les phares de l'auto éteints. J'arrivai juste à temps pour voir un astronef qui arrivait de l'ouest, passait pardessus la colline. Saisissant mon appareil de photo, je bondis hors de mon automobile. A toute vitesse je photographiai l'astronef.

Celui-ci prit la forme d'une lumière pulsatile et fluorescente, qui, de blanche qu'elle était, devint rouge en passant par le vert. Tandis qu'il approchait, je me préparai à prendre d'autres photos. Il s'approchait lentement, à la même vitesse qu'un Piper Cub. Quand

il fut à moins de trente centimètres du sol et à environ cent mètres de ma voiture, il s'immobilisa, et je reconnus la familière forme en cloche. Les couleurs pulsatiles cessèrent, il émit une lumière bleuâtre, puis plusieurs hublots devinrent visibles.

Il illumina le champ au-dessus de lui d'une lumière douce et modérée, tandis que je faisais plusieurs autres photos avant qu'il atterrisse. Après l'atterrissage, un homme apparut sur le devant, et je photographiai rapidement sa silhouette devant l'astronef. Puis je marchai dans sa direction, et il me révéla qu'il m'avait vu en me faisant signe de la main.

Je mis mon appareil photographique dans ma poche, marchai vers lui et serrai la main d'un homme grand et beau, qui avait une chevelure blonde qui tombait sur ses épaules, et qui portait un uniforme d'une seule pièce. Il m'emmena à travers le champ et quand nous fûmes à la lisière des bois il désigna du doigt quelque chose qui était placé sur le sol entre les arbres.

Cela paraissait être un objet circulaire et transparent d'environ trente centimètres d'épaisseur, et de quatre-vingt-dix centimètres à un mètre vingt de diamètre. Il émettait plusieurs couleurs chaudes pulsatiles. Tandis que nous nous approchions, sa couleur passa du blanc au bleu, ensuite à un blanc teinté de jaune.

« N'avancez plus, Howard », me dit mon ami en mettant sa main sur mon épaule. « Il serait dangereux que vous vous approchiez plus. »

Je notai que sa voix était riche et profonde. Il m'informa que c'était un disque d'observation contrôlé de loin par le navire de l'espace que nous avions laissé derrière nous.

« Ce petit disque nous informe de toutes vos émotions, de vos pensées et de vos intentions possibles. »

Ce qu'il me dit ne me fit guère d'effet, bien qu'il était impressionnant de savoir qu'un dispositif mécanique lisait mes pensées.

« Ne vous inquiétez pas », me rassura-t-il, « il est blanc. Quand il est devenu blanc, j'ai su que vous réagissiez bien. »

Il me dit que les mêmes couleurs étaient reproduites sur un instrument du tableau de bord du navire, et qu'elles seraient enregistrées sur un graphique qui serait conservé dans des archives.

« Je désire que vous regardiez bien cet objet, car vous aurez à amener des gens ici avant qu'ils croient ce que vous leur direz. D'autre part, ce sera aussi un test pour eux. »

Il me demanda d'informer ces futurs témoins qu'ils devaient rester à au moins six mètres des disques parce qu'ils dégageaient certains rayonnements quand les instruments transmettaient et enregistraient. « Nous utiliserons cet endroit pour une expérience. Si tout va bien, peut-être pourrons-nous savoir ce qui arriverait si tous les citoyens d'un Etat voyaient cet objet, ou même tout le peuple américain. Cela c'est une chose que seule l'expérience peut nous dire, nous ne le savons pas d'avance. Nous savons une foule de choses sur vos concitoyens, Howard, mais savoir d'avance exactement comment ils réagiront ne nous est pas possible. »

Je me demandai pourquoi pour la première fois j'avais ressenti la nécessité de photographier leur astromètre, et pendant un moment je craignais qu'il ne m'approuve pas.

« Vos photos seront aussi un test. Vous les montrerez aux gens. Dites-leur que nous venons d'autres planètes et que nous ne sommes pas hostiles. Nous réalisons que nous ne pouvons pas convaincre tout le monde en même temps sur cette planète ; cela ne serait pas une bonne idée, de toutes façons ; cela pourrait être un gros choc psychologique pour des peuples sous-développés. »

« — Les photos devraient convaincre TOUT LE MONDE », répliquais-je.

« Je ne suis pas de votre avis. Les rayonnements de nos astronefs les rendront floues, ce qui n'aura aucun inconvénient. Comme je le disais, nous ne nous attendons pas à convaincre tout le monde immédiatement, et nous ne le désirons pas. Ce sera nécessairement un processus lent. »

De nouveau il me rappela que mon récit ne devrait pas être publié avant l'été 1957. Je vis qu'il avait bien assimilé notre langue : il s'exprima aussi en argot.

Si mon histoire sortait avant 1957, je serais encore plus exposé au ridicule et à des persécutions de la part de ceux qui ne voudraient pas comprendre.

« Dieu sait que ce sera difficile pour vous, Howard, même quand vous serez bien préparé par nous. Il est indispensable que vous racontiez ces événements d'une façon intelligente, au lieu de tout dire en vrac. Si vous vous y prenez d'une façon maladroite, les gens ne vous croiraient pas, et vous feriez plus de mal que de bien. »

Je lui demandai comment je devrais choisir des témoins. Il me répondit que j'aurais à exercer mon jugement et que mon jugement serait bon. Quelques

personnes viendraient à moi de leur propre initiative ; de plus, j'en choisirais d'autres.

Je leur parlai d'un de mes meilleurs amis, Bill Thompson, en qui j'avais une grande confiance.

« Oh, Bill, nous le connaissons. En fait, nous avons essayé de le contacter. » Bill me croirait et comprendrait, dit-il, bien que je ne devrais pas lui dire tout. Je fus content qu'il me dise cela, car toujours depuis que avons été au lycée ensemble nous avons ressenti l'un pour l'autre une étroite affinité. Je serais extrêmement heureux de lui confier au moins quelques-unes de mes expériences.

Notre conversation fut interrompue : le disque d'observation s'éleva brusquement à travers le ciel. Il devint plus brillant tandis qu'il gagnait de l'altitude, et illumina au-dessous de lui les bois, qui furent pleins de taches lumineuses et noires.

Il s'éleva jusqu'à environ trente mètres, ensuite se dirigea dans la direction du navire de l'espace, et disparut dans l'intérieur de l'astronef.

Tandis que nous rentrions, mon ami m'expliqua que ces disques retournent toujours à leur point de départ en suivant des rayons magnétiques, de la même façon qu'une boule de bowling suit une rainure directrice.

« Vous venez d'être examiné d'une façon qui gênerait un psychiatre », remarqua-t-il avec un rire dans la voix.

« — Est-ce que c'est quelque chose comme la psychanalyse ? » demandai-je.

« — Oui, vous pouvez le dire. Mais c'est quelque chose de très supérieur. Les psychiatres américains ne considèrent que la surface, tandis que ces sondes pénètrent bien plus profondément au-delà des apparences. En fait, pendant que ce disque était près

de vous, il enregistrerait aussi complètement toutes les vies passées de votre âme. Mais il y a une chose qu'il ne peut pas nous dire... » Son regard devint pensif. « L'homme a son libre arbitre ; le type de ses émotions et de ses pensées peut changer. Non, Howard, notre bel appareil n'est pas infallible. »

Nous nous arrêtrâmes à côté de l'astronef. Je désirais désespérément entrer à l'intérieur, mais résistai à mon désir de le lui demander. Au lieu de cela, j'essayai subrepticement de lui transmettre mentalement mon désir sans que mon envie soit visible sur mon visage.

Il sentit mon désir, sourit, et me dit qu'ils n'avaient pas le temps maintenant et que je devrais passer par un certain traitement avant de pénétrer dans un de leurs astronefs.

Souvent, quand nous nous séparions, je sentais le désir de partir avec eux et de quitter cette planète, bien que je me rendais compte que cela ne cadrerait pas avec leur plan en ce qui me concernait.

Nous nous serrâmes la main et comme chaque fois ils me dirent qu'ils me contacteraient de nouveau très bientôt.

Au moment où il se préparait à entrer dans l'astronef, il me demanda de m'en écarter d'au moins quinze mètres et je me conformai à ses instructions. Quand il fut entré dedans, l'engin s'éleva verticalement, et comme toujours quand il fut à environ trente mètres du sol, il émit un éclair de lumière et disparut.

En rentrant chez moi je me demandai comment je pourrais continuer à garder secrètes toutes les merveilleuses choses qui m'arrivaient. Sûrement quelqu'un devait avoir vu des lumières pendant nos nombreuses rencontres. Quelqu'un pouvait avoir été dans les bois

et avoir tout vu. Je pouvais en tous cas être certain qu'un autre témoin que moi avait tout vu — et c'était mon chien, Tassy, qui avait été tout le temps avec nous.

Je me rappelle qu'une fois mon ami se pencha, caressa Tassy et dit que c'était un magnifique chien. Mais Tassy n'avait fait aucun cas du compliment, et était allé dans les buissons courir après un lapin (1).

(1) Les disques d'observation décrits par M. Menger ont parfois été vus et même recueillis par d'autres gens. Une photographie d'un de ces disques découvert après son atterrissage en 1958 à Scarborough (Angleterre) dans un buisson a paru dans le numéro de *Paris-Jour* du 7 mars 1965.

CHAPITRE 12

UNE CURIEUSE TABLE RONDE

Le soir du quatre juillet, je veillai très tard, attendant le coup de téléphone promis. Il ne vint pas, de telle sorte que j'allai au lit vers deux heures du matin et dormis presque instantanément.

Le matin suivant je m'éveillai désappointé et me demandai si je n'avais pas dormi trop profondément pour entendre la sonnerie du téléphone.

Sentant que leurs plans avaient changé, je me couchai la nuit suivante plus tôt, mais fus éveillé par le tintement du téléphone.

« Howard, est-ce qu'il vous est possible de venir cette nuit au lieu n° 1 ? Vous auriez la possibilité de faire quelques bonnes photos » (mais je sentais qu'il avait quelque chose de plus important dans l'esprit).

« — Donnez-moi quelques minutes », répliquai-je avec empressement.

« — Juste une minute », dit-il. « Allo, allo ? »

« — Je suis encore là ! »

« — Howard, écoutez-moi soigneusement. Portez un pantalon et une chemise de couleur foncée. N'amenez

pas de lampe électrique. N'amenez pas l'auto jusqu'au terrain d'atterrissage, mais venez à pied. »

« — Je comprends », lui dis-je.

« — O.K., je vous y rencontrerai. Je vous appelle de l'Hôtel Fontaine. »

A cette époque, je ne savais pas où était cet hôtel ; je découvris plus tard qu'il était sur la route 22 près de Clinton. Il fut le cadre de rencontres ultérieures.

Je mis aussi vite que possible des vêtements de couleur foncée, comprenant pourquoi il me l'avait demandé. Mes voisins, ayant entendu parler des événements que j'avais racontés, devenaient plus curieux en ce qui regardait mes activités nocturnes. L'un d'entre eux avait veillé toute une nuit, me surveillant par une fenêtre obscure, entendis-je dire plus tard. Ils ne croyaient pas ce qu'ils avaient entendu dire à propos de mes rencontres ; au lieu de cela, ils me soupçonnaient de commettre des mauvaises actions. Leur curiosité et leur défiance rendit mon travail plus difficile. Les précautions que je devais prendre et le secret que je devais garder donnait à mes actions une aura de mystère et d'intrigue. Ma situation devint de plus en plus inconfortable.

J'avais presque la sensation d'être un larron impatient de vivre une autre aventure quand je me glissai dans la nuit noire à mon volant ; Tassy était avec moi. C'était un chien intelligent, il savait qu'il devait me suivre sans bruit. Je grimpai jusqu'au sommet de la route raide qui conduisait vers le sommet de la colline derrière notre maison. Quand nous fûmes arrivés dans la campagne, Tassy me précéda tandis que je luttais pour le suivre à travers d'épais buissons. Nous arrivâmes à une rangée de fils de fer qui séparait la colline

de l'aire environnante et rampâmes à travers une ouverture.

Ensuite je m'arrêtai un moment et attendis. Je ne pouvais guère voir dans l'obscurité, mais je pus noter que Tassy se dirigeait vers le côté ouest du champ, s'arrêtait et regardait derrière lui pour voir si je suivais, puis s'assit, et m'attendit.

Alors une boule de lumière apparut à l'ouest, au-dessus des collines, et se dirigea très lentement vers nous. Je fis une photo. Tassy regarda dans la direction de l'astronef qui arrivait, et remua la queue. Quand il plana au-dessus de la crête des collines, je fis une autre photo. Il s'approcha doucement comme s'il essayait de m'aider à faire des photos nettes. Quand il fut presque au-dessus de ma tête, je pus voir son train d'atterrissage et fis une troisième photo, en priant le Bon Dieu qu'elle soit réussie.

L'astronef atterrit, cependant que Tassy regardait dans sa direction en geignant. La lumière pulsatile devint moins intense, presque invisible. Quiconque serait venu dans ce champ à ce moment aurait juré qu'il n'y avait rien de particulier, et sûrement pas d'astronef.

Une ouverture apparut et une lumière blanc-bleuâtre traça un sentier lumineux à la surface du champ et dessina nos ombres derrière nous. Le contour d'un homme apparut dans l'ouverture et me fit signe.

Mon chien courut en jappant vers l'astronef ; je lui criai : « Reviens, Tassy ! » J'avais peur que le rayonnement de l'appareil le blesse. Mais il s'était arrêté à côté de la porte, l'homme était sorti, s'était agenouillé et le caressait. Pendant que je marchais vers eux je pus voir que Tassy agitait sa queue vigoureusement

et pleurnichait de joie. Puis je reconnus mon vieil ami, que j'avais rencontré précédemment.

Cet homme blond au type aryen leva la tête : « Hello, Howard. Content de vous revoir. Venez dans notre astronef. »

Je le suivis. Il se tourna vers mon chien et lui dit : « Toi, tu va être un bon chien et rester là sans bouger ! » Tassy se conduisit comme s'il comprenait parfaitement, s'assit et nous regarda cocassement.

Nous entrâmes dans une grande pièce circulaire. En son centre se trouvait une vaste table ronde faite d'un matériau translucide. Sous le dessus de la table des lumières pulsatiles de couleurs variées bougeaient. Le pied en forme de pivot qui portait la table était fixé dans ce qui semblait être une énorme lentille grossissante rivée dans le plancher.

Environ un tiers de la chambre circulaire formait un vaste tableau de bord qui portait des instruments contenant des nombreuses lumières clignotantes. Devant le tableau de contrôle se voyait un cadre qui contenait ce que je supposai être des écrans de télévision.

Un homme devant le tableau de contrôle écoutait attentivement un message transmis par quelque instrument électronique, dans une langue que je ne comprenais pas.

Un autre homme à côté de l'opérateur partageait son attention entre le message qui arrivait et notre entrée dans l'engin. Ces deux hommes, qui avaient des cheveux noirs, sourirent et nous firent signe de la main, et ensuite retournèrent à leur travail — pendant que je regardais autour de moi avec émerveillement.

L'homme blond bougea sa main au-dessus d'une section de la table ; deux des lumières cessèrent de

clignoter et deux chaises sortirent du plancher. « Asseyez-vous », me dit-il.

Je lui demandai si la voix qui sortait de leur radio venait d'une autre planète. Il répondit que non, qu'elle venait d'un autre endroit de ma propre planète. Ils étaient en rapport avec des gens du monde entier et en constante communication avec eux. Il dit qu'ils pouvaient voir n'importe lequel de leurs lieux de rencontres sur leur écran, qui ressemblait à un écran de télévision carré d'environ soixante centimètres de côté.

A ce moment l'homme au poste de contrôle regarda vers moi, ensuite vers l'écran, et me fit signe de regarder celui-ci. Une image apparut et des voix se mirent à parler en anglais. Je vis un grand homme blond porteur d'un uniforme spatial qui parlait à un homme qui avait un chapeau de cow-boy, et était habillé comme un homme d'affaires. L'homme blond se tourna vers moi, sourit, et me fit un signe de la main.

Je fus très embarrassé. Comment était-il concevable que l'homme sur l'écran puisse nous voir ou être au courant de notre présence ou savoir qu'il était télévisé, ou qu'il était observé ? Cette surprise m'accablait et personne ne me fournit d'explication sur le moment.

L'homme habillé comme un homme d'affaires parut devenir confus et dubitatif tandis qu'il continuait à contempler l'intérieur de l'appareil dans lequel ils parlaient. Plus tard quelqu'un me dit que ce monsieur était un riche commerçant en huiles d'Abilène, Texas, qui avait été contacté par un des hommes de l'espace. Sa réaction était similaire, dirent-ils, à celle de tous ceux qui rencontraient pour la première fois des hommes d'autres planètes.

L'image s'évanouit, et au moment où j'ouvrais ma bouche pour poser des questions, l'un des hommes à cheveux noirs s'approcha de nous. Je notai que ses cheveux étaient tenus en place par un bandeau similaire à ceux que nos Indiens d'Amérique portaient ; en fait s'il avait porté une plume dans son bandeau, il aurait pu passer pour un Indien.

« Camarades », leur dis-je, « je suis sans voix ! » ; puis je leur posai des nombreuses questions. Ils répondirent franchement à presque toutes. Quant aux autres questions, ils les ignorèrent poliment, ou s'écartèrent du sujet. J'avais appris à ne jamais insister quand ils choisissaient de ne pas répondre.

Quelques-unes des informations qu'ils me donnèrent étaient tout à fait techniques et j'aurais voulu avoir un magnétophone avec moi au lieu d'essayer de me fier à ma mémoire. « Il ne fonctionnerait pas à bord de notre astronef », dit l'homme blond, qui lisait mes pensées. « Tout ce que vous entendriez serait un sifflement. »

Tandis que nous parlions, une lumière jaunâtre brilla sur le tableau de bord, puis scintilla. Nous nous tournâmes tous de ce côté, et ils me dirent qu'une auto approchait de nous. L'homme blond se dirigea vers la cloison où se trouvait l'entrée, passa sa main au-dessus d'une lumière bleue pulsatile de gauche à droite, et de nouveau la porte invisible s'ouvrit. Il me fit signe ; je me levai et me rendis jusqu'à la porte.

Il me demanda de dire à mon chien de partir. « A la maison, Tassy, va à la maison ! », dis-je. Le chien, qui était assis à côté de la porte, geignit légèrement, puis partit, l'air désappointé.

De nouveau l'homme passa sa main au-dessus de la lumière bleue, et la porte disparut. Nous nous assîmes de nouveau et il dit que nous devions quitter le terrain. Subitement les lumières s'obscurcirent, devinrent bleues foncées, puis pourpres foncées. Les lentilles rivées dans le plancher sous la table s'illuminèrent. Je pus voir à travers, et j'eus presque l'impression d'être sur le toit d'une Pontiac gris foncé.

« Nous sommes sur le toit d'une auto ! » m'exclamai-je.

« — Certes pas ; vous êtes au moins à quinze cent mètres au-dessus. La lentille grossit l'image comme un télescope », expliqua-t-il, tandis que nous observions diverses activités en dessous de nous.

La porte de l'auto s'ouvrit et un homme et une femme en émergèrent. L'homme à cheveux foncés avec nous passa sa main au-dessus d'une autre des lumières pulsátiles visibles à travers le dessus de la table, et nous eûmes l'impression de voir comme en plein jour. Je pouvais tout voir clairement : même les brins d'herbe sur le sol étaient clairement distincts. Je poussai un cri de surprise : je reconnaissais les deux personnes au-dessous de moi !

L'homme blond fit un geste à l'homme qui était devant le tableau de contrôle ; celui-ci tourna quelque chose et immédiatement je pus entendre les deux voix comme si les gens étaient dans l'astronef avec nous.

Nos visiteurs ne semblaient pas être beaucoup intéressés par la scène au-dessous de nous, mais paraissaient jouir de ma stupéfaction. L'image disparut et de nouveau je les regardai, cette fois-ci sans un mot. Quelques secondes plus tard, la lentille contacta leur auto de

nouveau, tandis qu'elle fonçait sur la grand-route. De nouveau l'image disparut, et la salle s'illumina.

Par quel merveilleux moyen ces gens étaient-ils capables de projeter couleur, la lumière, le son ? C'était sûrement grâce à une prouesse scientifique prodigieuse. Ils n'en semblaient pas fiers, comme si ce miracle étaient des accomplissements quotidiens de leur équipement.

Ils remarquèrent que nous étions surpris de ne pas avoir découvert quelques-unes de ces choses nous-mêmes. Ils dirent que nous avions l'habileté et les ressources nécessaires, mais que nous ne savions pas assez mettre en pratique les lois physiques naturelles.

J'étais gêné par mon incapacité à pleinement comprendre tout ce qu'ils me disaient. Je n'étais guère instruit en sciences. Ils me dirent de ne pas m'inquiéter, parce que nombre de leurs collaborateurs étaient des savants entraînés qui pouvaient comprendre leur technologie et même, maintenant, fabriquer certains de leurs instruments.

« Il est tout à fait facile de trouver des collaborateurs comme ceux-ci, Howard. Mais des gens comme vous c'est autre chose. Vous vous souvenez de l'histoire de Moïse dans votre Bible ? Il avait le savoir nécessaire pour accomplir des miracles, mais apparemment il n'était pas un bon orateur. C'est pourquoi il devait avoir Aaron comme une sorte d'agent publicitaire.

Les savants peuvent se livrer à certains tâches, mais peu d'entre eux seraient capables de diffuser un enseignement spirituel comme vous le ferez. »

Ils mentionnèrent particulièrement un homme de Yuca Valley en Californie, qui, dirent-ils, conduisait dans certains domaines des expériences bien au-delà de

notre présent savoir scientifique. Je le rencontrerais dans un avenir proche, me promirent-ils. Voulaien-ils me dire son nom ? « Ce n'est pas nécessaire. Au lieu de cela nous vous laisserons plutôt le reconnaître, et ce sera facile. C'est un garçon d'environ un mètre quatre-vingt, bien construit, blond, paraissant jeune pour son âge, avec une personnalité charmante, et une forte dose de compréhension ».

Cet homme ferait des conférences à New York bientôt, et ils me diraient quand. « Pour vous aider à entrer en contact avec lui, écrivez ceci » ... et il me donna le nom de son hôtel, le numéro de sa chambre et son numéro de téléphone. Il faudrait que je lui téléphone au moment de son arrivée à New York, et que je m'arrange pour avoir une conversation privée avec lui. Il me dit que nous pourrions travailler ensemble, avec d'autres qui avaient été contactés aussi.

Mais de nouveau il m'avertit : « Rappelez-vous ; essayez de ne pas laisser diffuser votre récit avant l'été 1957. Car votre préparation n'est pas encore complète. Il y a tant de gens qui ne croient pas, qui s'opposent à ce que vous savez être parfaitement vrai, et qui travailleront avec acharnement contre vous et vos camarades ! Sans une formation et un entraînement corrects, vous ne seriez pas à la hauteur des situations qui se présenteront. » Mais néanmoins ils ajoutèrent qu'ils m'aideraient aussi souvent que ce serait possible.

« Vous savez, Howard, une foule des nôtres sont parmi vous, mélangés avec vous, vous observant et vous aidant chaque fois qu'ils le peuvent. Ils sont partout dans la Société, ils travaillent dans des usines, dans des bureaux, dans des banques. Quelques-uns

d'entre eux ont des postes responsables dans des sociétés, dans des services gouvernementaux. Quelques-uns d'entre eux sont femmes de ménage, ou même ramasseurs de détritus. Mais quand vous les rencontrerez, vous les reconnaîtrez ! »

CHAPITRE 13

LES FACULTÉS PSYCHIQUES SUPÉRIEURES

Notre conversation terminée, les deux hommes se levèrent. L'homme blond passa sa main au-dessus des lumières, et les sièges disparurent dans le plancher. Posant sa main sur mon épaule, il m'indiqua que le moment de partir était venu. L'homme au tableau de contrôle me fit signe de la main pendant que l'autre homme qui avait été assis avec nous marchait vers le mur et passait de nouveau sa main au-dessus de la lumière bleue. La porte réapparut. L'homme blond sortit à l'extérieur et je le suivis.

Tassy était revenu et m'attendait. Quand je serrai la main de mon blond ami, il me dit : « Puissiez-vous aller en paix dans la lumière de notre Père Infini. »

Une glorieuse émotion souleva tout mon être, et de nouveau je me sentis humble et reconnaissant d'être une petite partie d'un tel mouvement vers la paix et la compréhension universelle.

Je me préparai à recevoir de nouvelles informations. De plus mes amis de l'espace m'avaient dit qu'un supplément de compréhension et de développement intérieur me conférerait certains dons. Ces dons seraient

des talents naturels qu'ils avaient développés depuis des siècles sur leurs planètes, tels que la faculté de communiquer par télépathie, le contrôle de la matière, le pouvoir de voyager dans l'espace, et une faculté tout à fait surprenante que j'allais bientôt découvrir : une nuit dans mon magasin je me téléportai moi-même !

Je travaillai tard ce soir-là dans mon magasin. Souvent je travaillais jusqu'aux premières heures du jour parce que le nombre croissant de mes rencontres avait ralenti ma production, tandis qu'en même temps l'accroissement de mes responsabilités familiales réclamait plus de ressources matérielles.

La nuit, dans mon magasin, j'avais la paix. C'était un endroit tranquille où personne ne dérangeait mon tête à tête avec mes pensées et mes problèmes.

Je me rappelle que je peignais ce soir-là une vaste pancarte qui portait des lettres d'environ trente centimètres de haut. Ma radio diffusait continuellement de la musique. Je finissais de peindre le mot SWIMMING ; tandis que je peignais la lettre G, mes pensées errèrent vers le lieu n° 1, à environ treize kilomètres de là, où tant de merveilleuses choses m'étaient arrivées.

Pendant quelques temps je ne réalisai pas que mes pensées devenaient étrangement claires. Puis je réalisai que je pouvais voir le terrain d'atterrissage dans tous ses détails, cependant que la lumière fluorescente au-dessus de mon chevalet semblait graduellement diminuer ; le reste de la pièce s'effaça et finalement disparut. La lumière qui au début était blanche devint bleue, bleue foncée, et puis tout devint noir. Ce que je sus ensuite c'est que j'étais réellement au lieu n° 1, au milieu du champ, et que mes pieds foulaient une herbe fraîche et couverte de rosée. Le temps semblait suspendu.

Je fus confondu. Que faisais-je là ? J'essayai de reprendre contenance. Peut-être avais-je été appelé pour une rencontre, avais-je quitté mon domicile et étais-je venu ici ; mais comment étais-je venu là ? Où était mon auto ? Étais-je venu à pied ? Je marchai autour du champ, espérant que l'air frais rafraîchirait mes idées.

Alors je me rappelai ma pancarte, et la lettre G à moitié finie. Plus je me concentrais, plus je me rappelais, et finalement je me rappelai complètement.

Ayant concentré mon esprit sur cet endroit, j'y étais apparu — téléporté sur une distance de treize kilomètres !

Je me souvins que les hommes de l'espace m'avaient dit que nous vivons dans un monde à trois dimensions, qui est une illusion que nos yeux physiques perçoivent. Ils disaient que le corps physique n'est qu'une partie d'une illusion ; qu'en réalité nous ne sommes pas du tout ce que nous pensons être.

Les hommes de l'espace enseignent que le corps n'est qu'une réflexion ou une expression vibratoire tridimensionnelle dans l'esprit que l'âme utilise pendant une brève période sur cette planète.

La plupart des gens de la terre sont prisonniers de leur corps, tandis que les hommes de l'espace contrôlent leurs corps et d'autres formes de matière grâce à leurs facultés psychiques. Ils savent et comprennent cela à un point tel qu'ils peuvent se téléporter eux-mêmes.

Sur notre planète l'homme a perdu la plus grande partie des facultés intérieures qu'il avait jadis, en s'appuyant sur ces béquilles que sont les téléphones au lieu de la télépathie ; les automobiles et autres véhicules

au lieu de la téléportation, etc. Il s'est tourné vers des formes d'énergie matérialistes non naturelles, au lieu d'utiliser les lois naturelles que Dieu lui avait données pour qu'il les utilise librement.

Pourtant des gens sur cette planète se croient très civilisés. En réalité ils ont reculé de nombreux siècles. Il est vrai que nous avons plus d'appareils, de commodités, des appareils de télévision, des radios, des appareils de téléphone, des machines électroniques, à calculer, — et des bombes atomiques. Mais toutes ces machines que l'homme crée le limitent. Il devient un esclave de ses propres inventions. Comme était vraie l'expression du farceur qui, inversant un vieil adage, dit : l'invention est la mère de la nécessité ! Les machines que nous trouvons utiles ne sont pas indispensables. Un esprit très développé est plus souple et plus puissant que tous les appareils que nous avons créés. Chacun de nous peut se développer.

Nos amis de l'espace ne comprennent pas pourquoi nous fabriquons des machines si compliquées, qui fonctionnent d'une façon que nous disons simple, mais qui ne l'est pas. Eux extraient de l'énergie des électrons présents dans notre atmosphère et transfèrent la force qui entoure chaque électron en différents genres d'utilisation qui ne coûtent presque rien, puisqu'elles utilisent, pour ainsi dire, de l'énergie libre.

Mais nous, nous produisons des électrons d'abord au moyen d'une force brutale, puis nous envoyons dans des conducteurs électriquement isolés ces électrons, qui font fonctionner nos appareils compliqués, de nouveau au moyen d'une force brutale.

Les hommes de l'espace ne détruisent pas les électrons ; ils se contentent d'utiliser la puissance qui

entoure chacun d'eux et l'utilisent d'une façon constructive, puis les électrons libérés continuent leur route, se rechargent et sont utilisables de nouveau.

Notre façon de manier les électrons les détruit : ils se transforment en chaleur dans les lampes électriques, les ampoules à rayons X, les radios et autres instruments électriques. Quelques-uns de ces processus libèrent des éléments toxiques et des rayons nocifs, qui nous font souvenir de nouveau des principes de la loi naturelle : quand nous allons contre la loi naturelle, les résultats se retournent contre nous.

Les hommes de l'espace avaient promis de me montrer des instruments avec lesquels ils pouvaient téléporter n'importe quelle sorte de matière, et même des corps humains, à n'importe quelle distance, pourvu qu'il y ait un appareil émetteur au point de départ et un appareil récepteur à l'arrivée. Ils ne pouvaient pas comprendre, me dirent-ils, pourquoi nous n'avions pas accompli cette prouesse nous-mêmes, puisque nous étions très proches d'elle avec notre transmission d'énergie lumineuse productrice d'images. Dans nos appareils de télévision ordinaires, nous sommes capables de convertir la lumière émise par des corps tridimensionnels en énergie électrique, puis de nouveau en images. Le secret d'aller beaucoup plus loin et de transmettre la matière elle-même est à notre portée ; quelques savants l'ont même fait secrètement.

Tout ce que l'on crée doit provenir de la pensée, qui est formée de reflets vibratoires contrôlés par l'esprit ou l'intellect. Tout ce que l'homme pense, il peut le faire. Les gens qui peuvent se téléporter eux-mêmes ont cette autre puissance à leur disposition aussi et à un degré très élevé. La télépathie n'est pas seu-

lement d'après les gens de l'espace, l'envoi et la réception d'ondes mentales. Ce qui se produit est aussi la réalisation de la part de deux êtres humains qui communiquent qu'ils ne sont pas limités par leurs corps physiques, et qu'ils peuvent s'extérioriser au-dessus du temps. Ils vivent aussi dans un monde indépendant du temps, et en sont conscients. Ceux qui utilisent de temps à autre cette faculté de l'esprit sont à la fois dans le monde physique tridimensionnel et dans la réflexion à quatre dimensions, sans être capables de se couper complètement du monde à trois dimensions. Ils sont conscients d'un milieu autre que le monde physique, et sont cependant encore conscients du monde tridimensionnel.

Dans les temps passés, certaines glandes sous le cerveau étaient développées par des gens qui à cette époque sur cette planète pouvaient se servir souvent de ces glandes comme aide pour la télépathie et d'autres facultés. Ces glandes sont maintenant dégénérées et sous-développées, exactement comme les muscles d'un homme deviennent mous en l'absence d'exercices convenables.

Le cerveau est un instrument de l'esprit. Nous communiquons par téléphone entre nous. Notre âme qui s'exprime à travers notre corps communique ses désirs à notre mental. Notre mental envoie des pensées par l'intermédiaire de notre cerveau. Notre cerveau convertit l'énergie électrique en sons par l'intermédiaire de nos cordes vocales. Le son est reçu dans le récepteur de notre téléphone par un système d'aimants, qui retransforme le son en énergie électrique ; l'énergie électrique voyage le long des fils électriques jusqu'à l'autre bout du circuit et est retransformée en énergie

sonore. Ces sons sont perçus par nos oreilles. Nos oreilles transmettent l'énergie sonore par l'intermédiaire d'énergie électrique jusqu'au cerveau, complexe masse de billions d'atomes pareils à des systèmes solaires. L'énergie électrique est convertie en pensées qui stimulent notre mental. Notre mental, intermédiaire entre l'âme et le corps par le fonctionnement du cerveau, est l'enregistreur de toute notre existence.

La téléportation exige une perception photographique et tridimensionnelle de tous les détails, des reflets, des ombres, des sons, des objets, des odeurs, et d'une façon générale, l'usage de nos cinq sens, et du sixième qui réclame l'utilisation de la glande qui est sous le cerveau. C'est-à-dire que vous devez parfaitement visualiser ou imaginer l'endroit où vous désirez être téléporté ; ensuite devenir mentalement une partie de ce cadre.

C'est ainsi que j'essayais de m'expliquer à moi-même mon soudain et surprenant changement d'endroit. Tandis que je continuais à marcher et à penser de nouveau à mon magasin et à ce que j'y faisais avant d'être dans ce champ, j'expérimentai de nouveau une sensation particulière :

D'abord un brouillard bleu-vert m'enveloppa, et plus je pensais à mon magasin, plus l'image mentale que je m'en faisais devint claire. Le champ et les arbres devinrent indistincts et brumeux. Le sol en dessous de moi disparut ; je ne fus plus conscient de mes pieds ni de mon corps. J'avais comme la sensation d'avoir un œil énorme, et d'être cet œil, conscient de la grandeur de l'espace sans limites.

Ce que je sus ensuite fut que j'étais de nouveau assis sur ma chaise devant mon chevalet, dans la même

position que lorsque j'étais parti ; j'avais le sentiment que je venais de laisser tomber mon pinceau dans le cours de mon travail et que j'allais le ramasser. Je me penchai pour le reprendre, et vis qu'il était sec et dur. Mon G non fini que j'avais commencé à peindre était sec ! Donc ce n'était pas mon imagination. J'avais réellement été absent !

Sachant que la peinture demande toujours quinze minutes pour sécher, je savais que j'avais été absent pendant au moins ce temps-là. Est-ce que ce pouvait avoir été un rêve ? M'étais-je endormi ? Si je m'étais endormi, je serais tombé en avant, ou au moins j'aurais posé ma tête contre ma pancarte, ce qui aurait brouillé les contours de la peinture et abîmé mon travail. J'aurais eu de la peinture sur ma figure et sur mes bras. Cependant, tout était intact !

Mais je ne fus certain de ce qui était réellement arrivé que lorsque mes amis me l'eurent expliqué.

CHAPITRE 14

MON HISTOIRE TRANSPIRE

J'envoyai ma pellicule au photographe avec quelques appréhensions, craignant que quelqu'un remarque ce qu'il y avait dessus et devienne curieux.

J'attendis les clichés avec angoisse. Mais mes appréhensions étaient sans fondement. Je fus quelque peu désappointé de voir qu'une seule photo était vraiment nette : celle qui montrait l'homme devant l'astronef. Les négatifs ne montraient guère de détails. Le contour de l'astronef était fortement déformé. L'homme de l'espace était seulement une silhouette noire sans que son beau corps soit visible à travers son uniforme ; au lieu d'être réussie comme je l'avais espéré, la photo était grotesque !

Puis, une terrible pensée traversa mon esprit et je frissonnai. Mes négatifs avaient peut-être été tirés en deux exemplaires, et le photographe m'avait envoyé des photos intentionnellement déformées. Je crus sincèrement que ces photos étaient des copies déformées des photos originales et ne me rappelai pas ce que mon ami m'avait dit à propos du champ de rayonnements

qui entourait l'astronef. Pourtant, je montrai mes photos à ma famille et à quelques amis.

Le jour suivant je me rendis jusqu'au petit laboratoire photographique et je demandai au photographe s'il avait falsifié mes photos. Il déclara qu'il ne les avait pas modifiées. Il avait eu beaucoup de travail, et avait confié ma pellicule avec quelques autres travaux à un collègue. J'étais encore plein de soupçons, cependant je ne lui fis pas de reproches.

Où j'eus le plus de peine, c'est quand j'essayai de convaincre mon père de ce que j'avais vu. En dépit de la preuve visuelle que je lui offrais, mais qui, hélas, n'était pas de première qualité, il resta sceptique.

Comme plusieurs personnes pensaient que ces photos étaient truquées, et pour effacer mes propres soupçons à l'égard du photographe, je décidai de m'acheter un appareil Polaroid qui développait et tirait des photos en une minute.

Une personne à qui je me confiai me crut, ce fut Bill. Je fus content de réussir à convaincre quelqu'un, tâche qui me semblait décourageante et sans espoir.

J'achetai un appareil Polaroid d'occasion et attendis patiemment une nouvelle possibilité de faire d'autres photos. Je ne fus pas obligé d'attendre très longtemps, car quelques temps après, une nuit, je reçus de nouveau un message télépathique qui me demandait d'aller au lieu n° 1.

C'était le 2 août 1956 à une heure moins le quart par une orageuse nuit d'été. Dans l'air lourd et langoureux vibrait le bruissement des criquets. Je me tins immobile à côté de mon auto, mon appareil de photo à la main, contemplant le ciel, et espérant avoir une chance de faire quelques bonnes photos.

Au-dessus du côté ouest du champ je vis un engin qui glissait sans bruit à travers le ciel sombre en se dirigeant vers l'est ; il avait l'air d'une goutte de lumière blanc-bleuâtre. Plus il s'approchait, plus il devenait brillant. Finalement, quand il fut à moins de trente mètres de moi, il descendit lentement et plana à environ cinquante centimètres au-dessus du sol.

Je le photographiai et fus à peine capable d'attendre pendant une minute que chaque photo soit prête ; dans le noir je ne voyais pas très bien ce que je faisais.

J'observai que l'un des trois objets en forme de globe en dessous de l'astronef avait l'air de se déformer comme du caoutchouc ; il sembla s'étendre et s'accrocher au sol. Je pus voir les deux autres globes à travers le rebord translucide. Je me demandai comment ils pouvaient rendre le métal de leur astronef transparent, et le rendre plastique, phénomène inconnu de notre physique terrestre.

Ensuite des hublots par groupes de trois apparurent autour du dôme. Une porte s'ouvrit et un homme sortit à l'extérieur. Il se tint immobile, sa longue chevelure blonde agitée par le doux vent chaud de l'été. Je pus contempler la magnifique architecture de son corps : ses larges épaules, sa taille mince, ses jambes droites et longues. Son uniforme qui ressemblait à un costume de skieur recouvrait son corps entier, ne laissant exposées que sa tête et ses mains.

Il s'approcha et quand il fut à environ onze mètres je le photographiai. Comme l'autre, je l'avais photographié devant l'astronef lumineux. J'espérais que la photo serait meilleure que la précédente. Mais sur la photo, l'astronef paraissait déformé ; on aurait dit qu'un tourbillon de brouillard l'entourait.

Quand j'avais levé mon appareil de photo, l'homme s'était arrêté. Ensuite il marcha vers moi et nous nous serrâmes la main. Je sentis une agréable sensation de chaleur et d'affection.

« J'espère que ces photos vous aideront dans l'avenir, bien qu'elles puissent être légèrement déformées à cause du flux électromagnétique qui environne notre astronef », me dit-il.

A ce moment je compris que les premières photos n'avaient pas été falsifiées, et je fus gêné d'avoir ennuyé à tort le photographe.

« Ce n'est pas la faute de la pellicule ni du procédé de développement », ajouta-t-il. « C'est simplement parce que la pellicule ne voit pas les choses exactement de la même façon que vos yeux. »

Il me suggéra de faire une bonne photo de l'astronef quand je m'en irais, et me promit que je pourrais faire d'autres photos la nuit suivante au lieu n° 2.

Il me dit que je recevrais ou bien un message télépathique, ou bien un coup de téléphone, et, pour le cas où ils me téléphoneraient, il m'indiqua un certain mot grâce auquel je pourrais identifier mon interlocuteur et être certain que ce n'était pas une blague.

« Votre histoire se répand ; aussi préparez-vous à être en contact avec des gens malicieux », me prévint-il.

D'autre part il me dit les noms de témoins possibles qui participeraient à leur plan. L'un d'entre eux était un étudiant en physique de l'Université de Princetown, qu'ils observaient depuis un grand nombre d'années. L'autre était un ami de ses amis, qui vivait à Washington, dans le New Jersey, et qu'il me décrivit comme un brillant étudiant d'école secondaire. Tous deux, dit-il

étaient des gens hautement évolués qui vraisemblablement pourraient aider s'ils le désiraient. Comme il ne s'agissait pas d'un travail contraint, c'est eux qui décideraient de leur propre volonté. L'étudiant d'école secondaire me présenterait à l'étudiant de Faculté et tous deux vraisemblablement assisteraient à nos prochaines rencontres.

Celles-ci deviendraient de plus en plus fréquentes, et j'aurais avec moi des nombreux témoins. Des centaines de gens viendraient à moi et on me demanderait souvent de paraître en public. Néanmoins il me conseilla d'être sage et de toujours rester maître de la situation.

Il me dit aussi que bientôt je rencontrerais un être très hautement évolué, un grand instructeur d'une civilisation avancée d'une autre planète.

Puis il changea de sujet. Il savait que j'étais ennuyé d'avoir révélé certaines informations que j'aurais dû garder pour moi.

« Vous êtes inexpérimenté, et, de toute façon le moment de révéler cela est presque arrivé, de sorte que cela n'est pas très important. »

Il me souhaita bonne chance et rentra dans l'astro-nef. Tandis qu'il décollait, je pus en faire deux excellentes photos.

Tout en rentrant chez moi, je m'enfonçai dans mes pensées. Si je révélais mon histoire, cela expliquerait mes sorties nocturnes à ma famille ; mais comment pourrais-je la diffuser dans la population ? Pourquoi m'avait-on choisi pour cela ? Je me sentais inadéquat, impuissant.

J'avais parlé trop tôt parce que ma femme était ennuyée de me voir me lever et la quitter à d'étranges heures de la nuit. Finalement, pour qu'elle ne s'inquiète

pas, je lui avais fait voir et à ses parents proches les photos que j'avais prises, et aussi, naturellement, je leur avais dit quelque chose de mon travail. C'est ainsi que bien malgré moi mon histoire avait commencé à être divulguée avant le moment voulu. Cela me tracassait. car on m'avait averti des conséquences que cela entraînerait.

CHAPITRE 15

LE CHAMP ANTIMAGNÉTIQUE

Ce chapitre aurait dû être l'un des plus intéressants de ce livre, mais en relisant ce que j'avais écrit d'abord (je suis obligé d'écrire quelque chose trois ou quatre fois avant que ce soit grammaticalement correct, et ce que j'écris n'est pas littéraire comme vous l'avez vu), je me suis aperçu que je n'avais pas réussi à décrire les sentiments que j'ai sentis la première fois que je suis entré dans un astronef. Quand ce grand moment arriva, au lieu de savourer pleinement ma joie, mon esprit se fixa sur le fait que ma montre s'était arrêtée.

Mais, pour respecter l'ordre des événements, je dois dire que la nuit suivante, vers minuit, je reçus un coup de téléphone. Une voix masculine prononça d'abord le mot convenu, et me demanda d'aller au lieu n° 1 aussi tôt que possible. Ensuite il me dit qu'il m'appellerait de nouveau le 4 août.

J'arrivai au terrain d'atterrissage juste à temps pour voir un petit navire de l'espace qui s'approchait lentement. Sa brillance diminua. Sa couleur devint violette foncée puis disparut presque. Il atterrit à environ seize mètres de moi, et ce fut la première fois que

j'entendis un son quand un de ces astronefs touchaient le sol.

Au sol, il avait l'air d'être une grosse masse noire qui ne réfléchissait aucune lumière — mais une douce lumière blanche-bleuâtre émanait des hublots. D'un côté de l'engin une lumière brillante brilla et je pus voir la silhouette d'un grand homme dans l'ouverture. Il émergea de l'astronef et marcha vers moi. Un autre homme apparut dans l'ouverture et attendit.

En arrivant à moi le premier homme m'interrogea : « Howard, avez-vous fait une bonne photo ? »

J'avais été tellement fasciné par leur atterrissage que j'avais simplement oublié de faire des photos. Aussi, embarrassé, je braquai mon appareil de photo et pris quelques clichés.

Apparemment ils essayaient de coopérer avec moi et désiraient que je fasse quelques bonnes photos, tout en se rendant compte qu'il était difficile de photographier leur engin.

Ensuite, j'eus une forte surprise : l'homme sorti de l'astronef me dit : « Nous n'avons pas beaucoup de temps, Howard, aussi venez et nous allons aller en vitesse au lieu n° 2. »

Il se retourna comme pour m'indiquer de le suivre jusqu'à l'astronef. Surpris je restai immobile, l'air stupéfait.

« Juste une seconde », dit-il comme si j'avais déjà commencé à l'accompagner. Il fit signe au second homme, qui sortit de l'astronef et leva le bras. Il avait dans sa main une espèce d'instrument qu'il pointa vers moi. Soudain l'instrument émit vers moi un rayon de lumière bleuâtre. Quand le rayon frappa ma tête, mes oreilles tintèrent et je sentis une sensation de chaleur

plutôt agréable. Je restai immobile pendant qu'il irradiait aussi le reste de mon corps. Puis il cessa de m'irradier. Mon ami me fit signe avec son bras de le devancer. L'autre homme rentré dans l'astronef me fit signe aussi.

Je me dirigeai vers le vaisseau de l'espace et franchis la porte qui se referma derrière nous. Je me sentais presque anéanti. Environné par l'étrangeté de l'intérieur, mon attention se replia vers le domaine du familier : je me rappelle que je regardai ma montre, qui indiquait une heure moins le quart.

Elle s'était arrêtée, car l'aiguille des minutes ne bougeait pas. Je la secouai et la portai contre mon oreille. Alors l'aiguille recommença à bouger et je pus entendre le tic-tac.

L'homme qui était resté avec l'astronef était devant un étrange tableau de bord. Je remarquai qu'il regardait ma performance avec ma montre avec quelque amusement, car il grimaça. A ce moment les cloisons devinrent plus brillantes, comme si leur intérieur devenait lumineux, et je sentis une brusque secousse. Je supposai que nous avions décollé, bien que je ne pouvais sentir aucun mouvement. Un moment plus tard je sentis une autre secousse, et l'ouverture réapparut dans la cloison extérieure.

« Nous y sommes », dit l'homme qui était sorti à ma rencontre.

Mon ami sortit d'abord et je le suivis. De nouveau je fus étonné : là, se détachant contre le ciel, se trouvait l'arbre, point de repère que je connaissais si bien. Nous étions au lieu n° 2 !

L'engin était maintenant à plat sur le sol obscur et sans lumières, vraisemblablement impossible à

voir de quelque distance que ce soit. La nuit était très noire, et la seule lumière était un signal lumineux à environ huit kilomètres qui brillait d'une façon discontinue. Les habitations des fermes proches étaient sombres et silencieuses, et le seul bruit était l'aboïement intermittent de quelque chien de ferme dans le lointain.

Revenu de la surprise et de l'émerveillement de mon premier voyage en astronef, je les interrogeai à propos du rayon bleuâtre qu'ils avaient projeté sur mon corps, et de la secousse au moment de notre départ. Je leur demandai pourquoi ma montre s'était arrêtée. Dans mon excitation, avant même qu'ils aient pu me répondre, je leur posai une douzaine d'autres questions.

Mes amis se contentèrent de rire, et l'un d'entre eux me dit qu'ils essaieraient de répondre à toutes mes questions si je leur en donnais le temps.

Il m'expliqua que c'était un voyage expérimental, pour déterminer s'il était possible de faire des photos de l'astronef à l'intérieur de son flux magnétique, d'emmener ensuite l'appareil de photo dans le vaisseau de l'espace, puis de faire d'autres photos sans abîmer la pellicule.

Je me sentis flatté quand ils m'expliquèrent qu'ils avaient équipé ce navire exprès pour moi : ils avaient installé des instruments accessoires spéciaux qui, espéraient-ils, empêcheraient les effets du magnétisme et des rayons qui souvent abîmaient les films, magnétisaient nos montres et affectaient notre équipement électrique.

Je leur dis que je pensais que ma montre s'était arrêtée quand nous étions entrés dans le navire, et il me répondit que oui. Quand l'homme devant le tableau de bord avait poussé un certain bouton, cependant, les

conditions magnétiques avaient été neutralisées. C'est pourquoi ma montre était repartie. Il espérait que les nouveaux instruments remédieraient aux conditions magnétiques qui affectaient les appareils photographiques et d'autres instruments, et pouvaient peut-être blesser le corps physique. « Maintenant, en ce qui concerne votre première question », continua-t-il, « nous avons projeté le rayon sur vous pour conditionner et traiter votre corps physique d'une façon telle que vous puissiez entrer sans inconvénient dans l'astronef. Ce qui s'est produit, c'est que le rayon a changé la fréquence de votre corps physique pour qu'elle devienne égale à celle de l'astronef, de façon que vous soyez à l'aise dans l'intérieur de l'astronef et que vous ne subissiez pas de mauvais effets. »

« — Dites-moi, Howard », demanda l'autre homme, « avez-vous senti une sensation de brûlure quand le rayon vous a touché ? »

« — Non », répliquai-je. « J'ai seulement senti une agréable sensation de chaleur. »

« — Excellent », dit l'autre. « Si ce rayon vous avait frappé avant que vous nous connaissiez nous et notre engin, votre peur aurait déclenché une réaction chimique avec le rayon, qui aurait créé une sensation de chaleur excessive ou de brûlure. Cela ne vous aurait pas blessé, mais cela aurait été très inconfortable. »

Alors je compris une des causes pour lesquelles ces astronefs s'approchent si rarement des êtres humains terrestres. La peur doit être une émotion que ceux-ci doivent avoir éliminée avant qu'ils puissent s'approcher de nous en toute sécurité. Autrement ils risqueraient d'être blessés. Puis je trouvai une excellente explication

de la peur : elle résulte de l'absence d'amour et de confiance.

Quand ils eurent l'impression qu'ils avaient suffisamment répondu à mes questions, ils me suggérèrent d'essayer de faire d'autres photos de leur appareil.

Je sentis qu'ils étaient vraiment contents que je le photographie, et que c'était leur propre satisfaction qui les poussait à me demander de faire d'autres photos. Tandis qu'ils marchaient allègrement vers leur navire de l'espace, ils me faisaient penser à l'ardeur de mon propre petit enfant quand nous faisons des photos chez nous.

Le vaisseau s'éleva d'environ huit mètres au-dessus du sol, cingla dans la direction de l'ouest et s'éloigna d'environ mille mètres. Je fis plusieurs photos, et quand ils furent de retour je leur montrai ces photos. Ils les examinèrent avec soin. Il était évident que leur nouvel équipement avait produit son effet, car le film n'avait pas été endommagé. Mais ils secouèrent leur tête : les photos n'étaient pas encore très nettes, et ils dirent que leur équipement avait besoin d'autres réglages.

Je me demandais pourquoi ils faisaient tant de bruit à propos de mes photos quand ils devaient eux-mêmes avoir des appareils de photo bien meilleurs. Je le leur demandai. Les deux hommes se regardèrent l'un l'autre et sourirent.

L'un d'entre eux saisit quelque chose dans son uniforme de skieur, bien que je ne pus voir aucune poche s'ouvrir, et en retira quelque chose de brillant qu'il tint dans la paume de sa main. Il ouvrit ensuite sa main lentement et me dit de regarder. Le temps d'un éclair, il me laissa voir ce qu'il tenait. Ensuite il ferma sa main et remit l'objet dans son uniforme.

Ce bref instant m'avait suffi pour contempler un objet que j'appellerai une photo, mais qui est fort difficile à décrire. C'était une vision où il y avait du vert, du ciel bleu et des constructions fantastiques. L'objet était lumineux et j'avais plus l'impression de regarder à travers une fenêtre une scène réelle à trois dimensions qu'un objet plat.

« Vous ne voudriez pas leur causer une surprise mortelle, n'est-ce pas, Howard ? Qu'est-ce qu'aurait dit votre grand-père s'il était entré brusquement dans une pièce où aurait fonctionné un appareil de télévision ? »

Je ne leur posai plus de questions à propos de leurs appareils photographiques.

Ils me dirent que nous devions partir, et au bout d'un autre laps de temps phénoménalement court, nous fûmes de retour au lieu n° 1. En me disant au revoir, ils précisèrent que bientôt je ferais un autre voyage en astronef, beaucoup plus long celui-là. Ils sentirent ma curiosité, qui devait être visible sur mon visage. L'un d'entre eux se contenta de diriger son doigt vers l'horizon, où une sorte de lumière s'élevait.

Sans comprendre le sens de son geste, j'agitai la main tandis qu'ils rentraient dans le vaisseau de l'espace. Il plana au-dessus de mon auto pendant quelques temps, ensuite partit à toute vitesse dans la direction de l'ouest.

Je mis le contact et essayai de faire démarrer mon auto, mais elle ne voulut pas démarrer. Je pensai que ma batterie devait être à plat, ou qu'un conducteur s'était débranché. Relevant le capot, je vérifiai l'état des connexions électriques, mais elles étaient correctement serrées. Je dévissai le bouchon d'un des orifices de remplissage, et du liquide jaillit hors de l'ouverture.

Je mis ma main sur la paroi de la batterie et découvris qu'elle était très chaude.

Je rentrai dans l'automobile et essayai de nouveau le démarreur. Le moteur répondit et l'auto partit. Alors, je me rendis compte que la proximité de l'engin avait dû affecter le système électrique. Cela cadrerait avec plusieurs faits qu'ils m'avaient dits. Je notai mentalement qu'il faudrait que je leur parle de cela lorsque je les verrais.

Je sortis du champ et suivis la grand-route. En arrivant sur la route je vis de nouveau la lumière sur l'horizon qui, à cause de la différence de ma position, était maintenant une brillante lune.

Elle flottait au milieu d'une mer de nuages, et je me souvins du voyage qu'ils m'avaient annoncé. Lorsqu'ils avaient pointé leur doigt vers l'horizon, est-ce qu'ils voulaient dire que.... ?

C'était presque trop excitant pour que j'y réfléchisse.

CHAPITRE 16

MES TÉMOINS

Mon travail devint plus absorbant et mes contacts avec des hommes de l'espace plus fréquents encore. Maintenant je me proposais d'inviter d'autres gens à venir voir les astronefs et leurs occupants.

Tard dans le courant de l'été 1956, mes visiteurs dressèrent pour moi une liste de témoins possibles et me proposèrent une date et un lieu d'atterrissage.

Quand j'amenai un petit groupe de gens au lieu n° 1 à la fin du mois d'août, la nuit choisie se révéla être une nuit noire et orageuse. On sentait comme de l'excitation dans l'air.

Mes témoins furent surtout des gens de l'agglomération voisine, mais l'un d'eux était un physicien d'une grande université de l'est. Mes propres expériences me permettaient de comprendre les émotions et les sentiments des gens qui apercevaient pour la première fois nos visiteurs, aussi je les surveillais étroitement et leur donnai comme instructions de ne pas se ruer sauvagement vers les objets ou les gens inconnus qu'ils verraient, mais d'attendre et d'observer. Je savais qu'au-

dessus de nos têtes planait un astronef noir trop éloigné pour être visible, qui attendait.

Ensuite, sur le sol, près de la lisière des bois, des lumières pulsatiles apparurent. Nous fîmes halte. Je reçus un message mental qui m'indiquait que nous pouvions nous approcher plus près, et nous nous dirigeâmes vers les lumières.

Nous vîmes des petits objets en forme de disques, de vingt centimètres à trois mètres de diamètre, qui émettaient différentes lumières colorées pulsatiles. Je savais qu'ils étaient des disques d'observation similaires à celui que j'avais vu au mois d'avril, et qu'ils enregistraient les pensées, les émotions et les intentions des témoins. Je leur expliquai *grosso modo* ce qu'étaient ces disques, sans parler de ce qu'ils enregistraient.

Je leur demandai de ne pas s'approcher à moins de cinq mètres des disques, bien que j'hésitais à les alarmer en leur parlant de leur champ magnétique.

Quelques nuits plus tard, nos visiteurs me dirent d'inviter les mêmes témoins, parce qu'ils jugeaient qu'ils pouvaient sans danger leur permettre de les voir réellement.

Les hommes de l'espace atterrirent à environ quatre cents mètres derrière notre maison dans un lieu boisé isolé. Ils marchèrent vers l'endroit où attendaient les témoins, sautèrent par-dessus une haie et pénétrèrent dans le verger de pommiers, où je m'avançai et leur parlai. Mes témoins nous voyaient parfaitement bien.

Ces hommes d'une autre planète étaient très grands, ils avaient presque deux mètres dix ! Et je défie n'importe quel homme de notre planète d'égaler les facultés physiques qu'ils déployèrent, à la surprise de leurs spectateurs.

Une de leurs prouesses fut de sauter tout en donnant l'impression de glisser par-dessus une haie d'un mètre cinquante de haut et en franchissant une distance de six mètres ou plus en un temps anormalement court.

A un moment, la lumière des phares d'une auto qui passait sur la route balaya le verger ; nos visiteurs sautèrent et coururent de-ci, de-là, comme s'ils essayaient d'éviter la lumière des phares. J'appris plus tard que la lumière de nos lampes électriques artificielles, aussi bien que notre vive lumière du jour, trouble, contrarie, et est parfois douloureuse pour quelques-uns d'entre eux.

L'atmosphère totalement brumeuse et nuageuse qui environnait jadis notre planète s'est maintenant dissipée, et il en résulte que nous recevons directement la lumière solaire sans qu'un filtre naturel nous protège.

Je marchai vers l'un des visiteurs, lui serrai la main et échangeai quelques mots avec lui en anglais. Ensuite je me retournai et marchai avec lui, qui avait environ une tête de plus que moi, vers nos spectateurs. Il s'arrêta à une distance d'environ trois mètres d'eux. En même temps, les témoins pouvaient observer deux autres hommes et une jeune fille.

Je peux décrire les réactions d'un des témoins en reproduisant partiellement un interview radiophonique. Celui-ci allait être un des programmes d'une série de programmes originaux qui allaient amener des milliers de gens à me voir et à entendre mon histoire de ma bouche.

Je parle en ce moment des émissions intitulées : « Party line de Long John », diffusées par la station WOR de New York city, présidées par John Nebel, connu de millions d'auditeurs sous le nom de Long John.

Personne ne se rappelle exactement quand Long John a commencé à parler des soucoupes volantes, mais quand il le fit il découvrit que ses auditeurs préféraient, au lieu d'enregistrements, qu'il passe toute la nuit, depuis une heure du matin jusqu'à l'aube, à interviewer des gens intéressants et controversés.

Long John s'écrierait : « Je n'admets pas ça... » si j'exprimais ma conviction que des hommes de l'espace eux-mêmes l'ont conduit à s'intéresser à des événements étranges de façon que des milliers d'auditeurs fassent connaissance avec des sujets originaux et sensationnels de notre époque et s'y intéressent. Car il est sceptique en ce qui concerne mon histoire et d'autres expériences qu'il a fait connaître.

Mais j'ai une grande dette vis-à-vis de Long John : pendant ses premières émissions, il m'a laissé raconter mon récit à son énorme auditoire. Et bien qu'il répétait continuellement à ses auditeurs : « Je n'admets pas ça, mais... », il se rangeait tout aussi souvent de mon côté quand quelques-uns de ses collaborateurs essayaient de me confondre en me faisant subir des contre-interrogatoires.

Je sais que le témoignage de son propre père n'est pas considéré comme aussi acceptable que celui de quelqu'un qui n'est pas membre de la famille, mais pourtant je cite le témoignage de mon affectionné père, qui est mort en 1957. Voici un extrait de son interview :

Long John (s'adressant à mon père) : « Voulez-vous dire qu'ils avaient une taille normale ?

M. Menger : Oh, non ! L'un d'eux avait environ un mètre quatre-vingt-dix et l'autre avait environ un mètre quatre-vingt.

L. J. — Etiez-vous assez proche d'eux pour voir les traits de leur visage ?

M. M. — Non, je ne l'étais pas.

L. J. — Avez-vous remarqué ce qu'ils portaient ?

M. M. — Jusqu'à un certain point, oui. Autant que j'ai pu le voir, ils portaient quelque chose de semblable à des costumes de ski, étroits aux poignets et aux hanches, et le reste paraissait être... eh bien... je ne sais pas comment dire...

L. J. — Je pense que vous faites un très bon travail. Ne vous inquiétez pas à propos des mots que vous choisissez... Tout le monde a une vision différente des choses, comme les trois hommes aveugles qui examinaient un éléphant. Vous savez ce que je veux dire... chacun dit quelque chose de différent, et je ne veux pas être méchant, M. Menger. Par exemple, cette chemise de sport verte que vous avez sur vous : quelqu'un d'autre pourrait dire : je n'ai pas remarqué qu'il portait une chemise de sport verte, mais j'ai aimé le complet croisé à rayures qu'il avait sur lui. Tout le monde remarque ce qui est exceptionnel. Je pense que vous êtes d'accord. Quelle sorte de nuit était-ce ?

M. M. — C'était une nuit sombre... mais ces gens semblaient émettre de la lumière. C'est ainsi que nous avons découvert qu'ils venaient vers nous : par la lumière qui émanait d'eux.

Nous nous sommes rencontrés à un endroit où l'herbe dépassait quatre-vingt-dix centimètres ; je sais cela positivement parce que j'en ai coupé. Ils la traversaient comme s'ils marchaient sur un chemin bien tracé, sans effort du tout.

L. J. — Mais après... le lendemain, quand vous avez examiné ces herbes, étaient-elles foulées ?

M. M. — Je suis désolé, je n'ai pas fait attention.

L. J. — Vous avez vu les astronefs, vous aussi, n'est-ce pas ?

M. M. — Oh oui, je les ai vus dans l'air et dans la journée, et au début j'étais très sceptique.

L. J. — Vous ne l'êtes plus, ou l'êtes-vous encore ?

M. M. — Non, plus maintenant. »

Et j'aimerais penser que mon père a quitté cette terre en sachant au moins une fraction de la vérité.

CHAPITRE 17

LA POLICE

Un soir, pendant que nous étions assis à table en buvant une dernière tasse de café et en mangeant un morceau avant d'aller nous coucher, des gens frappèrent à la porte. Nous l'ouvrîmes et quatre hommes entrèrent.

Trois d'entre eux dirent qu'ils étaient des policiers d'un baraquement voisin de la police d'Etat ; le quatrième était reporter d'un quotidien. Ils nous assurèrent qu'ils n'étaient pas en service commandé, qu'ils nous rendaient visite simplement par curiosité. Ils avaient entendu quelques-unes des histoires qui circulaient déjà, se sentaient dévorés de curiosité, et désiraient entendre mes expériences de ma propre bouche. C'était tellement évident que bien qu'ils soient venus me voir à une heure tardive, je me mis à leur narrer avec patience le récit de mes rencontres, de mes observations et de celles des autres témoins.

Ils demandèrent à voir les photographies et je fus obligé de leur dire qu'elles n'étaient pas disponibles à ce moment. Cela les rendit encore plus sceptiques. J'avais

prêté mes photos à un ami, aussi je leur offris d'aller les chercher.

Après avoir téléphoné à mon ami, qui me dit que lui et sa famille n'étaient pas au lit, je pris mon automobile et partis.

Pendant mon trajet vers Wood Glen où vivait mon ami, j'entendis une voix prononcer mon nom et couvrir la radio de mon auto : « Howard, montrez les photos à vos visiteurs, et après cela nous vous suggérons de leur montrer le lieu n° 2, car il y aura un astronef non loin et un disque de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre à environ cent mètres de l'entrée du champ. Trois hommes vous y rencontreront. Nous conseillons à vos amis de ne pas amener de lampes électriques, ni d'armes d'aucune sorte. »

La voix cessa de parler et la musique, interrompue par le message, redevint aussi forte qu'auparavant. Sur le moment je ne reconnus pas la voix ; mais je devais rencontrer plus tard son propriétaire en Californie.

Quand je rentrai, je montrai aux quatre hommes les photos et ils dirent qu'ils s'y intéressaient fort, mais parurent être sceptiques.

Je leur demandai s'ils aimeraient voir quelque chose à l'un des lieux de rencontres. Visiblement ils le désiraient très vivement. Je leur demandai de laisser leurs fusils sur ma table ou dans leurs autos, et de ne pas amener de lampes électriques. Ils m'assurèrent qu'ils n'étaient pas armés.

Nous allâmes au lieu n° 2, et juste quand nous entrions dans le champ, je vis une lueur pulsatile au devant de nous, et je leur traçai du doigt le contour

à peine distinct d'un astronef au-dessus des arbres. Nous nous arrê tâmes et sortîmes de l'automobile.

Deux des hommes admirent qu'ils voyaient la lueur, mais pas le contour de l'astronef. Je leur demandai d'attendre à côté de l'auto pendant que j'allais en avant pour voir s'ils pouvaient continuer.

Je saluai l'un de nos visiteurs de l'espace, qui m'attendait. Plus loin je pus en voir deux autres, et à côté d'eux, posé sur le sol, un disque d'observation.

L'homme que je saluai était habillé comme un homme de notre planète. Il portait une veste de cuir et un pantalon ; ses cheveux étaient coupés comme les nôtres.

Soudain le disque posé sur le sol changea de couleur. D'abord blanc-bleuâtre, sa couleur devint orange et je sus ce qu'il indiquait. Je me demandai si c'était moi qui déclanchais la réaction négative. L'homme répondit : « Non, c'est le monsieur qui est à côté de l'auto, et c'est à cause de son ignorance et de sa peur de l'inconnu. Nous sommes désolés de ne pouvoir inviter vos amis à venir plus près, car il y a une arme, et l'un des hommes essaierait de s'en servir sans hésitation ! »

Je me sentis découragé. Ces hommes avaient menti quand ils avaient dit qu'ils n'avaient pas d'armes. Je remerciai nos visiteurs et retournai vers les hommes qui attendaient. Je leur dis que le disque était là, mais leur demandai de ne pas s'approcher plus. Ils acquiescèrent, et se sourirent les uns aux autres d'un air entendu. Ils ne croyaient pas ce que je leur disais.

Je remplis ma pipe, mais quand je mis la main dans ma poche pour saisir mon briquet, je découvris que je l'avais laissé à la maison. Me rappelant que

j'avais un briquet de rechange dans la boîte à gants de l'auto, je fouillai dedans. A ce moment je lus les pensées d'un des hommes : il pensait que les lueurs qu'ils avaient vues avaient été produites par mon briquet, et que j'avais menti en leur disant que j'avais laissé mon briquet dans l'auto.

Un grand nombre de mes témoins furent interrogés par divers investigateurs civils qui s'avérèrent désireux de prouver ou de réfuter mes récits.

L'investigation la plus consciencieuse fut menée par Jules Saint Germain, un juge de Lynbrook, Long Island. Cet homme conduisait ses recherches d'une façon si intelligente et si adroite que nous le respections profondément. Bien que des centaines de gens assiégeaient notre maison, Saint Germain s'arrangeait pour parler seul à seul avec les témoins, et il enregistrerait au magnétophone leurs dépositions.

La meilleure des dépositions, à mon avis, fut celle du physicien. Les témoins parlaient patiemment pendant deux solides heures dans le micro de Saint Germain, et lui disaient d'une façon complètement impartiale ce qu'ils avaient vu.

Un soir, tandis que Saint Germain, Lee Munsick, et un autre homme quittaient ma maison, ils dirent qu'ils allaient aller au lieu n° 1 avant de rentrer chez eux ; ils espéraient voir quelque chose. Je souris, car je savais que mes amis de l'espace rendaient témoins de leur existence et de celle de leur astronef autant de gens que possible à cette époque et sentais qu'ils pourraient réellement voir quelque chose qui diminuerait leur scepticisme. « Vous allez revenir me voir », leur dis-je quand ils partirent.

Trente minutes plus tard, ils sonnaient de nouveau à la porte. Deux d'entre eux avaient l'air perplexes, la figure du troisième était blanche. Quelque chose s'était produit, mais il me fut impossible de rien tirer d'eux.

Les gens assimilent difficilement ce qu'ils ne comprennent pas. Il est souvent plus simple de ne pas croire que d'admettre. Beaucoup d'incidents étranges, qui impliquaient des contacts réels avec des êtres d'autres mondes, se sont produits. Souvent ils ont paru inexplicables et suprêmement mystérieux à quelques personnes. Ils sortaient du domaine de toutes nos conceptions.

J'ai fait des maladresses dans la rédaction de mes expériences, et en accomplissant quelques-unes de mes missions. J'ai mal jugé certaines situations, certaines expériences. J'ai surestimé ou sous-estimé des gens. J'ai souvent été bouleversé en trouvant quelle était la façon correcte de réagir en face des événements. J'ai paru confus à beaucoup de camarades.

J'essayais de faire un travail gigantesque avec des faibles outils. Pourtant je n'ai jamais abandonné l'espérance ni la foi, et mon genre de vie est maintenant devenu plus stable, ce qui, dans l'avenir, me permettra de produire un travail plus constructif.

Des civilisations supérieures pourraient réellement détruire une civilisation inférieure sans le vouloir, en imposant leur sagesse supérieure à des gens qui ne peuvent pas la comprendre ou l'absorber. Les hommes de l'espace réalisent ce danger, et ils font très attention à la façon de procéder à notre éducation.

Quand les hommes blancs sont venus chez les Indiens, et quand les missionnaires ont pénétré chez les indigènes, ils ont imposé leurs concepts et leurs

méthodes à des civilisations moins avancées. Leurs résultats furent souvent désastreux.

Les hommes de l'espace ont mis au point des nombreuses machines, des appareils qui aident à vivre plus agréablement, et ils ont développé des facultés psychiques supérieures, qui seraient fantastiquement utiles pour notre humanité. Mais s'ils nous les confiaient d'une manière brusque, sans nous préparer graduellement à les utiliser, leurs dons risqueraient de déclencher des désastres au lieu de bénédictions.

Trop de gens, par exemple, qui ont été doués psychiquement par le Bon Dieu, et qui ont développé certaines facultés supérieures telles que la perception extrasensorielle, la projection du corps astral, la téléportation, etc., utilisent ces facultés pour des buts personnels — par exemple contrôler et influencer leurs frères sur cette planète, au lieu de les aider à s'aider eux-mêmes. Je connais plusieurs personnes qui ont développé certains de ces talents et qui s'en sont servi pour satisfaire leur curiosité et pour impressionner autrui. Ces facultés supérieures, sauf si elles ne sont utilisées qu'en cas de nécessité, et SEULEMENT pour aider autrui, disparaissent plus ou moins rapidement non sans inconvénient. Ceux qui sont doués de facultés supérieures ne devraient s'en servir que parcimonieusement et seulement d'une façon qui ne déplaie pas au Bon Dieu. Lors de mes premières expériences avec ces facultés j'ai, moi aussi, commis des fautes mais heureusement je sais maintenant ce qu'est leur usage correct.

CHAPITRE 18

MUSIQUE DE SATURNE

Bien que depuis 1956 je commençais à être habitué à rencontrer l'étrange à chaque tournant de ma vie, une vieille baraque dans les bois, isolée et obscure, fut le centre d'une de mes plus bizarres expériences. Tandis que j'hésitais à grimper jusqu'à elle, je savais qu'elle était la seule construction à des kilomètres à la ronde. Mais je savais que quelque chose m'avait amené là, parce que quelques minutes avant, j'avais soudain perdu le contrôle de mon auto, et réalisé qu'elle était conduite par quelque intelligence supérieure.

Cette expérience fut vraiment unique, et elle m'ouvrit à tout un monde nouveau d'expression créatrice — un monde pour lequel je n'avais aucun talent, ou pensais que je n'en avais pas.

En considérant les activités des hommes de l'espace, cependant, je n'aurais pas dû regarder cette expérience comme unique, car j'avais constaté que le contact continu avec mes amis des mondes lointains semblait avoir éveillé dans ma conscience des nombreux talents latents et des facultés que je ne me connaissais pas auparavant.

Mon auto, quel que soit celui qui la contrôlait, m'avait conduit hors de la grand-route et ensuite avait suivi des petites routes à travers la campagne. Je ne savais plus exactement où j'étais. Quand l'auto s'arrêta, mon regard plongea dans des bois, et là, à ma gauche, il y avait la baraque, vieille, dégradée et apparemment inutilisée depuis des années.

Quel que soit celui qui était, ou quoi qu'il y ait eu dans la baraque, je savais que j'avais été amené là et que je devais entrer dans la vieille habitation.

J'avancai plus près. Très peu intenses d'abord, ensuite plus forts, les accents de la musique la plus inspiratrice et la plus émouvante que j'aie jamais entendue parvinrent à mes oreilles.

Je m'arrêtai devant la porte, presque en transe, laissant la musique me pénétrer. J'avais l'impression de l'absorber dans tout mon corps, et mon cœur battait à son rythme. Cette musique semblait m'adoucir et m'exciter en même temps. Mais je me sentais bouleversé, quelque chose me troublait profondément. Quoi ? Je trouvai la raison : cette musique m'était connue, mais seulement d'une façon vague. L'avais-je entendue quelque part à la radio, à la télévision, au cinéma ? Certainement pas cette sorte de musique ? Un jour je m'étais dressé dans un grand auditorium, quand tous les spectateurs s'étaient levés debout lorsqu'un grand chef d'orchestre, maintenant décédé, en faisant onduler sa baguette, avait déclenché les crescendos furieux et tonnants des cuivres et des instruments à percussion. Sous son imposante direction, nous entendions une musique émotionnante et exceptionnelle. Et quelques-uns d'entre nous avaient pleuré.

Mais la musique que j'entendais maintenant n'était pas un tumultueux crescendo de sons, ni un capiteux sentimentalisme sorti de la caresse d'instruments à cordes. C'était une simple mélodie, due à un seul instrument.

Je poussai timidement la porte partiellement entrebaillée. Sous ma poussée elle s'ouvrit, et là, assis devant un instrument qui ressemblait à un piano, au milieu de la pièce, il y avait un homme qui produisait cette musique étonnante.

Cet homme n'avait pas l'air étrange, ou guère. Il portait une chemise de laine grossière, comme celle que pourrait porter un campeur, et un pantalon rentré dans des lourdes bottes. Il aurait été assez ordinaire s'il n'avait pas eu des cheveux bruns très longs et bouclés qui descendaient jusque sur ses épaules. Sa peau était fine et blanche, et ses yeux, que je vis quand il me regarda et me sourit, étaient de couleur noisette. Il rayonnait la sérénité et la bonne humeur.

Mes yeux allèrent de l'homme à ce qui l'environnait. Le plancher de la rustique baraque était en bois, partiellement recouvert par un tapis. A un bout de la pièce il y avait un énorme âtre, et à l'autre bout, je vis un ensemble d'appareils qui ne provenaient certainement pas de notre planète. Sur le mur je vis une pendule d'un genre tout à fait bizarre. Au lieu de chiffres je vis douze sphères fluorescentes. Au lieu d'aiguilles, je notai une lumière brillante à l'endroit où la petite aiguille aurait dû être. A l'endroit où aurait dû être l'aiguille des minutes je vis une autre lumière moins brillante.

Sur le plancher il y avait d'autres appareils. L'un d'entre eux était un appareil en forme de boîte rec-

tangulaire avec un écran comme un appareil portatif de télévision. Un autre appareil avait la forme d'une console ; au-dessus de lui se voyait une antenne en forme de spire.

Deux hommes blonds sortirent d'une autre pièce. L'un d'entre eux me salua : « Vous voilà, Howard. Nous vous attendions. » Ensuite il me présenta l'autre homme blond et ils me dirent que tous deux étaient de la planète Vénus.

« Et notre virtuose que voici », dit-il en indiquant le pianiste, qui fronça les sourcils puis grimaça, « il est de la planète Saturne. »

Le Saturnien termina son air de musique par quelques accords brillants, se leva et me tendit la main. Je le félicitai de son talent, et lui dis que sa musique me semblait familière. Mais je cessai de parler, car je me rappelai où j'avais entendu cette mélodie. C'était le petit air que j'avais si souvent chantonné, et même essayé, sans succès, de retrouver au piano.

« Asseyez-vous et jouez cette mélodie », m'offrit-il, en m'indiquant du geste l'instrument. Je lui répondis en balbutiant que je ne pouvais jouer que d'un seul instrument : le tourne-disques. Il mit sa main sur mon épaule et me rassura : « Vous pouvez jouer cette musique, Howard », et il me guida gentiment vers le siège devant le piano. Je m'assis en protestant. « A partir de maintenant vous serez capable de jouer du piano chaque fois que vous vous y sentirez poussé, et pas seulement cet air-ci, mais n'importe quelle mélodie. »

Je regardai le clavier. Il différait complètement du clavier d'un piano ordinaire. Celui-ci était beaucoup plus long et comportait des nombreuses autres touches qui étaient plus étroites et avaient d'étranges symboles

gravés sur elles que je ne comprenais pas. Cet instrument était moins haut qu'un piano.

Je me mis à jouer presque automatiquement, sachant soudain quelles touches je devais enfoncer pour produire la musique que j'avais dans mon esprit. Bien qu'auparavant je n'avais jamais appris le piano, tout me semblait naturel et délicieusement simple. Je ne pus pas jouer des brillantes improvisations comme lui, mais à part cela, je pense que j'aurais pu jouer aussi parfaitement que lui, si mes doigts n'avaient pas souvent frappé deux touches au lieu d'une, vraisemblablement à cause de leur étroitesse.

Pendant que je jouais, les hommes se regardèrent entre eux et hochèrent la tête. Après cela ils applaudirent poliment quand je cessai. J'étais ému et heureux, parce que je savais que j'avais brusquement retrouvé une merveilleuse mélodie qui avait toujours excité mon imagination, et parce que j'avais joué pour la première fois d'un instrument de musique.

Le Saturnien parla : « Vous vous demandez pourquoi nous vous avons amené ici pour un exercice musical, et cela vous paraît vraiment bizarre. Mais ça ne l'est pas. Vous jouerez cette mélodie au piano, Howard, et des milliers de gens de la Terre vous entendront. »

Je restai avec eux toute cette nuit-là. Nous parlâmes des nombreux événements qui se produiraient au cours des mois suivants. Tôt, le lendemain matin, nous nous séparâmes. L'un des hommes blonds me dit en plaisantant : « Au revoir, Maître. »

Il faisait encore sombre, mais je mis en marche mon auto en sachant que la direction vers la grand-route me serait montrée. Aussi j'obéis aux tendances

de mon subconscient, et au bout d'un petit moment me retrouvai sur une route que je connaissais. Une fois ou deux j'ai essayé de retrouver cette zone boisée quand je passais dans la région, mais sans aucun succès.

Dès que ce fut possible, je me rendis chez un ami qui avait un piano. Je m'assis au piano et jouai un air populaire. Mon hôte me dit : « Howard, vous ne nous aviez pas dit que vous saviez jouer du piano ! » Tous mes amis me dirent la même chose.

On m'a dit que quiconque entend la musique que le Saturnien et mon âme m'ont apprise ressentent un sentiment, ou atteignent un niveau de conscience qui déclenche la production de quelque chose par leur subconscient.

Ceux qui entendent ce thème musical deviennent plus compréhensifs, et leur amour fraternel altruiste s'intensifie.

Ils m'ont expliqué que chaque note musicale a une densité et une fréquence propre qui cause une vibration sympathique quand leur fréquence est correcte et qu'elles sont combinées d'une certaine façon (j'ai vu un verre se briser sous l'action d'une note de musique aiguë). Naturellement ceci n'est qu'une explication très simplifiée de ce qui arrive dans le subconscient quand une certaine musique est entendue, mais son principe est similaire ; en gros, les sons déclenchent des effets jusqu'au fond de l'âme.

Pendant des nombreux mois je jouai ma musique dans tout notre pays, et je vis qu'elle avait un effet notable sur ceux qui l'entendaient. Je l'enregistrai avec mon magnétophone et je l'envoyai à divers groupes de sympathisants ; mais sachant que peu de gens disposent d'un magnétophone, j'obtins finalement que ma

musique soit enregistrée sur un disque longue durée mis à la disposition du public. Le sympathique président de l'entreprise Slate, Newark, New Jersey, fut si impressionné par cette musique qu'il suggéra que nous produisions un disque, que nous appelâmes d'une façon que je pensais très appropriée : « Musique d'une autre planète » (Disque Slate n° 211).

Au bout de quelques temps je m'aperçus que chaque fois que je m'asseyais au piano et que je laissais mes doigts se mouvoir sur le clavier, ils jouaient de la musique originale. Ceci me surprit autant que mes amis qui auparavant ne me connaissaient pas comme musicien.

Ce ne fut qu'une des facultés éveillées en moi par mes frères de l'espace lointain, auxquels j'en suis éternellement reconnaissant.

CHAPITRE 19

LE PROJET LUNE

Comme mes amis de l'espace me l'avaient promis, ils me firent faire mon premier voyage jusqu'à la lune pendant la deuxième semaine d'août 1956.

D'abord je reçus un coup de téléphone de Pennsylvanie, d'un homme avec qui j'avais travaillé pendant quelques temps. C'était quelqu'un de bien connu dans sa région, un homme d'affaires qui consacrait tous ses moments libres à établir des contacts, à diffuser des informations, et à aider les hommes de l'espace dans leur travail entre la terre et la lune.

Quand je pris le récepteur et que j'entendis sa voix, je fus impressionné. En effet, je me rendais compte que c'était quelqu'un de très important parmi ceux qui coopéraient à ce travail sur Terre. Je me souvenais qu'une fois il m'avait demandé une liste de gens qui, à mon avis, seraient des bons contacts, sûrs et dignes de confiance. Finalement je lui avais transmis une liste de gens ; ensuite j'avais appris que deux d'entre eux avaient été contactés par les hommes de l'espace.

L'un des deux m'avait longuement parlé de sa rencontre. Ils lui avaient confié des échantillons de

végétaux alimentaires qui avaient poussé sur la lune, qu'il avait gardés chez lui pendant huit mois, sans savoir ce qu'il devait en faire, et il me demanda mon avis.

Je suggérai que nous fassions analyser l'un des spécimens, une pomme de terre poussée sur la lune, par un laboratoire distingué. Aussi nous allâmes au plus important laboratoire de Philadelphie, et nous lui confiâmes notre échantillon ; puis nous attendîmes le résultat de l'analyse.

Nous leur avions d'abord dit que c'était un produit inconnu, mais plus tard nous leur dîmes ce que c'était. Voici quels furent les résultats de l'analyse :

poids total	5,20 grammes
H ² O	7,23 %
Sels minéraux	4,49 %
Corps gras	0,95 %
Azote protéique	15,12 %

En lisant ceci, nous fûmes immédiatement frappés par un détail tout à fait inaccoutumé. Nos propres pommes de terre poussées sur la Terre ne contiennent pas plus de deux ou trois pour cent de protéines !

Plus tard, nous décidâmes d'obtenir un dosage du carbone radioactif C 14 pour déterminer l'âge des pommes de terre, puisque l'on nous avait dit que ces aliments traités pouvaient durer indéfiniment. Ma femme et moi allions aller faire des recherches sur la côte ouest pendant quelques mois, aussi je laissai le spécimen à celui qui l'avait en dépôt. Quand nous rentrâmes nous apprîmes qu'aucune réponse n'avait été envoyée par le laboratoire. Nous décidâmes

d'aller à Philadelphie et de parler au technicien qui devait s'occuper de l'analyse.

Il nous informa qu'ils n'avaient pas fait le test du carbone 14 parce qu'il leur fallait une autorisation écrite, et que le coût du test approchait 2 000 dollars. A ce moment-là, nous fûmes contents qu'il n'ait pas fait le test, car, bien que nous avions payé l'analyse précédente, nous ne pouvions payer un prix si onéreux.

Le docteur, très aimable, suggéra que j'amène leur analyse et le deuxième spécimen à une agence du gouvernement(dont il me dit l'adresse) et ajouta que si quelqu'un des techniciens avait des questions à poser à propos de la précédente analyse, il serait content de coopérer avec eux. Nous le remercîâmes et partîmes.

Quand nous fûmes rentrés chez nous, nous appelâmes immédiatement celui qui nous avait amené nos échantillons et qui n'avait pas pu aller à Philadelphie avec nous, et nous lui demandâmes de venir avec nous jusqu'au service que le laboratoire nous avait indiqué. Nous y allâmes deux jours plus tard, et l'on nous dit auquel de leurs laboratoires nous devions amener nos échantillons. Finalement nous arrivâmes à ce laboratoire lui-même, où nous parlâmes avec le Dr ..., homme poli et intelligent qui parut être complètement fasciné par les spécimens que nous lui présentâmes. Il nous assura qu'il allait immédiatement examiner plus profondément nos spécimens, et que cela ne nous coûterait rien. Nous les lui laissâmes, en sentant que nous étions sur la bonne route.

Environ deux semaines plus tard, ma femme, mon ami et moi allâmes au laboratoire pour savoir où ils en étaient de leur analyse. Ils nous conduisirent dans une pièce où nous vîmes un des spécimens qui baignait

dans l'eau, un autre dans un autre récipient, et un petit fragment sous un énorme microscope. Nous regardâmes à travers le microscope.

A travers le microscope la surface extérieure du spécimen ressemblait à une surface de cristaux. Elle était magnifique à regarder. La substance devait être déshydratée.

Mon ami suggéra qu'ils plantent l'un des spécimens dans le sol pour voir s'il pousserait. Ils nous dirent qu'ils procéderaient à toutes sortes de tests et qu'ils nous tiendraient au courant, et que nous serions les bienvenus si nous venions au laboratoire chaque fois que nous désirerions voir les progrès des expériences.

Après que mon ami eut confié les pommes de terre en haut lieu, nous le laissâmes s'en occuper. C'était en juin 1958, et nous n'entendîmes plus parler du laboratoire. D'après ce que je comprends, les résultats des analyses sont maintenant classés, et la raison qui m'en fait parler est que je pense que la science devrait être pour tout le monde et non pas seulement pour des êtres sélectionnés.

Mais revenons à celui à cause de qui mon ami avait eu des échantillons, l'homme d'affaires de Pennsylvanie. Il m'invita à le rencontrer dans un petit restaurant de la route 22 près de West Portal, dans le New Jersey. Il me dit une date et un certain moment pour aller dans un endroit de Pennsylvanie que je connaissais.

Quelques jours plus tard, j'allai au Besecker's Diner (route 611, en Pennsylvanie) et de nouveau je rencontrai mon ami. Cette fois-ci il était accompagné par un jeune couple. L'homme semblait avoir une vingtaine

d'années (plus tard je découvris qu'il en avait 79 !) ; il était de taille moyenne. Ses cheveux étaient coupés court. Sa compagne portait une chevelure blond rose longue et ses lèvres une trace de rouge. Je découvris plus tard qu'elle était âgée de 69 ans.

Ils me dirent qu'ils étaient sur la Terre depuis une semaine, et qu'ils venaient de Mars ; cependant ils parlaient déjà anglais, russe et allemand couramment. Ils m'expliquèrent qu'ils avaient appris ces trois langues avec l'aide d'un convertisseur transformateur linguistique. Le jeune homme expliqua quelque chose comme ceci : celui qui voulait apprendre une nouvelle langue s'asseyait confortablement sur un siège devant un écran. Une électrode est fixée contre chacune de ses tempes et des fils vont de sa tête à un instrument de la grosseur d'une radio portative. Cet instrument est une mémoire électronique qui contient l'enregistrement des pensées exprimées par les mots par l'intermédiaire des vibrations sonores mises dans la machine par une voix déjà enregistrée parlant la langue et en même temps pensant ce que les mots veulent dire. Grâce à cet ingénieux appareil l'étudiant est capable d'apprendre n'importe quel langage rapidement parce que les transmissions visuelles et auditives sont également imprimées sur les cellules cérébrales ; de plus les électrodes connectées avec les tempes impressionnent les cellules de la mémoire du cerveau de sorte qu'elle conserve la possibilité de parler et de comprendre la langue.

Le jeune homme me dit que je ferais moi-même des expériences qui démontreraient que des impulsions cérébrales en relations avec nos pensées, peuvent être enregistrées par des appareils électroniques et avec une radio ordinaire à six tubes et un magnétophone.

Quelques temps plus tard dans la maison d'un ami, Art Aho, de Californie, notre hôte, M. Lester et moi essayâmes de faire l'expérience et nous arrivâmes à nous prouver que des impulsions cérébrales peuvent être transformées en énergie électrique et puis en énergie sonore. M. Lester voulut bien servir de sujet ; nous fixâmes deux électrodes contre ses tempes puis nous connectâmes ces électrodes avec les bornes de la radio, une à la terre, une autre au condensateur. Puis nous inclûmes le magnétophone dans ce circuit assez étrange.

Nous regardâmes M. Lester assis avec les électrodes attachées, et Art lui demanda hypocritement : « Avez-vous quelques dernières paroles à dire ? » J'éclatai de rire devant cet amusant simulacre d'électrocution solennelle. Mais M. Lester resta sérieux, et nous communiqua son sérieux.

Je lui demandai de se concentrer sur une ligne de pensée constructive. Nous poussâmes le commutateur du magnétophone sur la position enregistrement et nous attendîmes. Quand nous jugeâmes que nous avions enregistré pendant assez longtemps nous inversâmes le mouvement du ruban, puis nous écoutâmes l'enregistrement.

Je suppose que nous nous attendions à entendre une voix similaire à celle de M. Lester ; mais au lieu de cela, nous entendîmes des sons pareils à ceux que l'on peut entendre à la radio sur la bande des ondes courtes.

Nous pensâmes que le son venait de la conversion des impulsions cérébrales en sons.

J'ai intentionnellement caché certains détails du montage pour que mon expérience ne soit pas faite par des amateurs. Car si un fil était mal branché, l'expérience pourrait causer un sérieux choc électrique. Ils

avaient spécifié qu'il fallait utiliser une radio 6 tubes Philco, pour cette expérience. Pourtant, nous avons utilisé une radio type console, et c'est peut-être pourquoi les résultats ne furent pas aussi bons que nous l'aurions voulu. Mais nous avons obtenu des résultats.

Plus tard un autre homme de l'espace me suggéra de continuer des expériences de la même catégorie avec un ingénieur électronicien et d'essayer de mettre au point une méthode pour transformer l'énergie sonore (comme celle qui arrive dans un ruban de magnétophone) en énergie lumineuse par l'intermédiaire d'un écran de façon que l'on voie ses propres pensées.

Mais je me suis de nouveau écarté de mon sujet. Revenons à ma rencontre avec mon camarade et au jeune couple de l'espace au restaurant.

Après avoir fini de déjeuner nous sortîmes, allâmes dans mon auto et continuâmes à parler ensemble. Ils me parlèrent de trois hommes qu'ils avaient sélectionnés pour travailler au Projet Lune. C'est ainsi qu'ils appelaient le travail que nous allions faire. Nous recevions des échantillons de nourriture conditionnée extra-terrestre, et des aliments végétaux poussés sur la lune ; mais à l'époque je ne comprenais pas le but de ce travail et je me demandais quelle pourrait être son utilité. Mais je fus tellement heureux à la perspective de faire un voyage jusqu'à la lune que je ne posai guère de questions !

Ils me parlèrent aussi de deux ou trois autres hommes qui ne travailleraient pas avec nous, à cause de leurs épouses. S'ils avaient trouvé nécessaire de s'absenter pendant plusieurs soirées sans fournir d'explications suffisantes — et on ne leur aurait pas permis

de s'expliquer pleinement — leurs foyers auraient risqué d'être brisés.

L'homme cessa de parler et ferma les vitres de l'auto, tandis que je me demandais pourquoi ; en effet, le temps était très chaud. « Juste pendant une minute », s'excusa-t-il ; je notai que son ton devenait plus confidentiel. « Howard, pour autant que je le sache, on vous a épargné de savoir ce que j'ai à vous dire, mais il est maintenant nécessaire que vous le sachiez. Vous devenez connu et cela pourrait vous arriver. »

Je l'écoutais, tendu et soucieux. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. L'homme paraissait parler d'un danger qui me menaçait. « Tous ceux qui travaillent avec nous peuvent être approchés par des faux hommes de l'espace. Ceux-ci peuvent même vous amener des authentiques spécimens de nourriture conditionnée.

— Qui sont-ils ? Je pensais que je pouvais avoir confiance en vous tous.

— Ils ne sont pas NOUS, Howard. Ce sont des êtres humains différents. Je parlerai d'eux simplement en disant : la conspiration. »

Je fus encore plus choqué quand il me parla d'un homme qui connaissait l'activité des êtres humains de l'espace et nous montrerait des spécimens extra-terrestres. Il pourrait même nous promettre un voyage jusque sur la lune, mais nous décevrait dans le but de diffamer nos frères de l'espace. Ils me le décrivirent complètement, cheveux bruns, âge moyen, taille moyenne. Il fumait des cigarettes mais parfois des cigares, portait généralement des complets marrons, des souliers noirs, conduisait une auto presque neuve et vivait non loin de Somerville, dans l'Etat du New Jersey ; quand il lisait

il portait généralement des lunettes d'écaille à monture foncée.

« Bien des gens naïfs seront des aides inconscients de leur conspiration. »

J'écoutais, incrédule. Si cela était vrai, comment pourrions-nous déterminer qui était notre ami et qui était notre ennemi ? Je voyais mes amis divisés par des suspicions, et acceptant difficilement d'avoir confiance en ce que je leur dirais ultérieurement. Bouleversé je me disais : si nous étions contactés par un étranger et qu'il nous fasse jurer le secret à propos de promesses de futures rencontres et de voyages en astronave, comment pourrions-nous savoir que ce ne serait pas un vrai frère de l'espace ?

Pouvais-je même être sûr que ceux avec qui je parlais étaient vraiment des représentants de la fraternité de l'espace qui ne veulent que du bien à l'espèce humaine ? Mon interlocuteur me regarda tristement. « Mon ami, cette Terre est un champ de bataille où luttent l'esprit et l'âme de chaque être humain. La prière, les bonnes pensées et des précautions sont votre meilleure protection. »

Je n'aurais pas dû douter de ces gens pendant un moment, mais j'étais tout à fait mal à l'aise. On ne m'avait pas encore laissé deviner que le travail des hommes de l'espace sur cette planète n'est pas que douceur et lumière. Ceux que j'avais rencontrés devaient être du « côté droit ». En effet ce que j'avais vu de leur mode de déplacement, de leur façon de vivre, de leur courtoisie et de leur bonne volonté mutuelle et vis-à-vis de toute l'espèce humaine, m'avait convaincu qu'ils étaient des gens excellents.

Ensuite la jeune femme parla : « Vous ne savez

pas, Howard, qu'il y a sur cette planète un très puissant groupe de gens extrêmement savants en technologie, en psychologie, et, ce qui est le pire de tout, en télé-influence. Ils dirigent des gens qui occupent des postes importants dans les gouvernements. Ce groupe est anti-Dieu, et on pourrait dire qu'il est l'instrument de votre mythique Démon. »

J'écoutais, consterné. Je me rappelai qu'à l'une de mes conférences, une petite vieille dame, qui avait l'air farouche et étrange, était venue à côté de moi. Elle m'avait parlé à l'oreille comme si elle avait peur qu'on l'entende, de forces noires qui étaient partout. Je lui avais répliqué que les hommes de l'espace étaient bons. Je craignais qu'elle n'ait perdu ses facultés. A la lumière de ce que j'entendais maintenant, l'histoire de la vieille dame m'effraya. Quand je pensais que je savais tout. j'étais en un sens un sophiste, attitude que j'avais haï chez d'autres.

« Ils manient non seulement des gens de cette planète », continua la jeune femme, « mais aussi bien des gens de Mars. Et aussi... » elle regarda son compagnon ; il hocha la tête en signe d'assentiment. « ... AUSSI D'AUTRES GENS DE VOTRE PROPRE PLANETE, DES GENS DONT VOUS N'AVEZ JAMAIS ENTENDU PARLER. Des gens qui jusqu'à maintenant n'ont été ni observés, ni découverts. Une sorte de peuple souterrain.

Ce groupe a infiltré des organisations religieuses pour duper vos populations avec une conception fausse de la vérité qui avait déjà circonvenu votre planète il y a des milliers d'années. Ils se servent de la crédulité et de la foi d'une masse de gens pour atteindre leurs propres fins. » Pour la première fois il y avait dans sa voix une intonation de colère et de mécontentement.

CHAPITRE 20

L'ORBITE AUTOUR DE LA LUNE

Apparemment c'était tout ce qu'ils avaient l'intention de me dire à propos de sujets déplaisants. En effet ils sortirent de mon automobile, allèrent dans la leur, et me firent signe de les suivre.

Nous nous dirigeâmes vers le mont Effort. En approchant de la région de Blue Mountain, nous bifurquâmes sur une sale petite route et je reconnus un lieu familier. Je me souvins qu'un appareil transmetteur avait été placé quelques temps auparavant non loin de là. Mon ami sortit de son auto pour aller inspecter l'appareil et je le suivis. Je savais que l'instrument était en rapport avec au moins une cinquantaine de gens, dont trois vivaient à Allentown, Pa. Leurs cerveaux se comportaient vis-à-vis de l'instrument comme des transmetteurs sans qu'ils en soient au courant et d'aucune façon affectés dans leur santé ni dans leur libre arbitre.

Ce travail effectué, je rentrai dans mon auto et suivis la leur, qui retourna sur la route. Nous avançâmes d'environ cinq kilomètres, bifurquâmes sur une petite route et franchîmes encore cinq kilomètres de plus.

Nous approchâmes d'une clairière où je discernai deux astronefs avec quelques dizaines de gens autour d'eux. A l'entrée du champ se tenait un jeune homme qui maniait un instrument qui émettait une lumière pourpre et qui, vraisemblablement, enregistrait nos ondes cérébrales.

Nous quittâmes nos autos et approchâmes de l'homme, qui nous fit signe d'entrer. « Hello, vous êtes en retard. Dix minutes plus tard, la tour aurait été démontée et nous serions tous partis. »

Nous nous excusâmes. Pendant que nous marchions vers l'astronef le plus petit, nous remarquâmes dix ou quinze hommes qui commençaient à démonter une construction de trois mètres, couronnée par des lumières rouges qui pivotaient. Quand nous arrivâmes devant l'astronef, la construction avait été complètement démontée en plusieurs sections que l'on mena à bord de l'astronef principal. Je m'émerveillai de la rapidité avec laquelle ils avaient accompli ce travail.

Nous gravîmes un escalier métallique, pénétrâmes dans l'astronef, et nous nous assîmes à une vaste table ronde translucide. L'escalier se replia et la porte en forme de diaphragme se referma. Puis nous entendîmes un sifflement aigu pendant que l'astronef se préparait à décoller.

Je ne savais pas d'une façon certaine où nous allions. La jeune femme, qui lisait mes pensées, me renseigna : « Je n'en suis pas absolument sûre, mais je crois que nous allons orbiter autour de la lune une ou deux fois. »

L'homme devant le tableau de contrôle poussa quelques boutons, les lumières devinrent moins intenses. Sur l'écran de télévision apparut la surface de la lune, comme si nous la voyions à quarante kilomètres de

nous. « Est-ce que nous y sommes déjà », demandai-je, me rappelant notre rapide voyage dans l'espace quand nous étions allés observer Vénus. La jeune femme rit. « Howard, nous n'avons même pas quitté le sol ! Nous pouvons examiner de loin n'importe quelle planète comme si nous la voyions de près avec nos instruments. »

Je regardai l'écran. Il redevint momentanément obscur, puis nous révéla ce que je supposai être un cratère. L'image parut s'approcher et je pus voir, dans l'obscurité du cratère, des lumières bleues et vertes. « Pourquoi est-ce que nos astronomes ne peuvent pas voir ces couleurs ? » demandai-je, et elle répondit : « Vos instruments ont une puissance limitée parce que vous utilisez la lumière, qui est une forme dérivée d'énergie, et qui est réfléchiée sur l'atmosphère, qui elle-même réfléchit un effet de distorsions atmosphériques. Nous n'utilisons pas ce type d'énergie. Notre source d'énergie, bien qu'elle soit dérivée, ne comporte pas de distorsion. Nous pouvons déceler et même photographier dans votre propre atmosphère des formes que la lumière ne révèle pas » (1).

Ensuite l'écran nous montra les environs du cratère. Je vis des constructions en forme de dôme et un astronef qui atterrissait à côté de l'une d'elles. A ce moment je sentis la petite secousse qui accompagnait parfois le décollage et je sus que nous voguions à travers l'espace.

(1) Trévor James, dans son livre *They live in the sky* (New Age Publishing Co, 1542 Glendale Blvd, Los Angeles, Calif.) déclare avoir photographié dans le ciel des formes d'animaux en se servant d'émulsions sensibles aux rayons infrarouges et présente ces clichés dans son ouvrage.

L'écran devint sombre. Un panneau glissant s'ouvrit dans le mur et deux personnes entrèrent. Je fus surpris de voir que c'étaient des hommes de notre planète, conduits par un frère de l'espace. Je fus encore plus surpris de les reconnaître. Ils s'assirent avec nous à la table.

Il y avait maintenant neuf personnes dans la salle centrale de l'astronef — huit à la table et une devant le tableau de contrôle. Nous accueillîmes les nouveaux venus. Ensuite l'éclairage de la pièce redevint sombre. L'écran de télévision s'illumina, et nous vîmes la lune de nouveau. Nous semblions nous en approcher à une vitesse terrifiante. De temps en temps je vis des choses foncer vers nous et virer à toute allure, mais je savais qu'elles ne pouvaient pas frapper notre astronef, grâce à son champ protecteur.

La lune, que nous avions d'abord vue relativement petite, était devenue plus grande et remplissait maintenant l'écran. Des blocs montagneux commençaient à être visibles, et la surface devint plus distincte.

Je demandai à quelle vitesse nous allions. Le pilote me répondit : « A 131.962 kilomètres-heure. Nous diminuerons ou accroîtrons cette vitesse selon la densité de pluie des choses que nous avons devant nous.

— Des météores ?

— Non, pas exactement. Ce sont divers éléments qui existent dans l'espace sous forme de blocs de matière, qui finalement s'agglomèrent sous l'effet d'une force magnétique directrice et forment des planètes. Ces blocs de matière et les météores seront un danger pour les futures fusées expéditionnaires qui quitteront votre planète, sauf si vous découvrez le moyen de les repousser. »

Les autres ne posaient pas de question. Au lieu de cela, ils étaient profondément absorbés par la contemplation de la surface de la lune. D'après ce que je voyais sur l'écran, je conclus que nous avions orbité autour d'elle au moins deux fois, car j'avais vu certaines régions passer deux fois au-dessous de nous. Une fois, nous vîmes dans le lointain, la Terre d'un bleu clair parsemé de taches rouges qui flottait comme une balle de tennis dans un piscine d'encre noire.

Quand je vis la Terre, je saisis ma caméra et attendis jusqu'au moment où je pus voir notre planète par un hublot. Je la visai à travers le viseur de mon appareil de photo et je fis une photo.

J'essayai aussi de faire quelques photos de la lune. Des cinq photos, deux étaient indistinctes. Les trois autres étaient plutôt floues, mais elles sont pour moi des preuves sans prix que nous avons vraiment orbité autour de la lune.

« Vous rentrez chez vous » m'annonça l'homme qui accompagnait la jeune femme et l'écran de télévision nous montra notre planète qui approchait rapidement. Quand nous atterrîmes dans le champ d'où nous avions décollé, je regardai ma montre, et vis que nous n'avions été absents que pendant deux heures.

« N'ayez pas l'air si désappointé, Howard », me dit la jeune femme pendant que nous nous quittions. « Peut-être la prochaine fois alunirez-vous ! »

Nous nous séparâmes, et chacune de nos autos partit par une route différente.

CHAPITRE 21

UN GRAND INSTRUCTEUR VENU DE L'ESPACE

A la fin du mois d'août 1956 j'eus le privilège mémorable de rencontrer l'un des plus avancés des hommes des autres planètes.

J'allai au lieu n° 1 juste au coucher du soleil et l'astronef, venant de l'ouest, ressemblait à un énorme soleil qui arrivait du ciel.

Je me rappelai les récits du miracle de Fatima. Des témoins avaient décrit une énorme boule de feu, qu'ils croyaient être le soleil qui à travers le ciel, se dirigeait vers la terre. Je me demandai si l'événement avait quelque rapport avec les hommes de l'espace.

Cet astronef paraissait très différent du genre usuel. En fait, il ressemblait à une tasse chinoise translucide retournée (mais sans anse !) transformée en soucoupe volante. Ce vaisseau était plus grand que les autres et avait des hublots par séries de quatre. Comme nos propres avions, les véhicules utilisés par les gens de l'espace sont de nombreux types différents.

Quand il atterrit, je m'approchai à quelques dizaines de mètres de lui. Deux hommes en sortirent, et attendirent, chacun d'un côté de la porte.

Je sentis que quelque chose d'important et d'inhabituel allait se produire. Je m'approchai plus près, puis m'arrêtai, attendant qu'une sensation me dise d'approcher plus.

Puis quelqu'un de magnifique sortit de l'astronef. Un homme grand et beau avec une longue chevelure blonde se tint à l'entrée. En sortant de l'astronef, il regarda directement vers moi.

Ensuite il vint vers moi. Mais il semblait flotter ou glisser plutôt que marcher. Son corps paraissait être sans poids. Quand il fut à environ huit mètres de moi, il s'arrêta et je continuai à marcher vers lui. Quand je fus à trois mètres de cet être magnifique, il leva ses bras, indiquant que je devais m'arrêter.

La vue de cet homme m'émut profondément. Il portait un costume du genre costume de ski blanc brillant, serré vers la ceinture par une ceinture blanche. Ce vêtement était étroit aux chevilles et aux poignets mais ses manches étaient amples et flottantes. Le col était haut, comme celui d'un tricot à col roulé. Par-dessus cet uniforme il portait une pèlerine fluorescente bleue claire attachée à son épaule gauche par une agrafe d'or de forme ronde.

Il me regardait avec un sourire énigmatique ; ses yeux exprimaient l'amour et la compréhension. Je me sentais comme un petit enfant humble et affectueux ; j'aurais voulu le serrer dans mes bras comme un vieil ami que l'on retrouve ou comme un être que l'on aime. Je crois que j'aurais ressenti les mêmes sentiments si le Maître Jésus était sorti de l'astronef.

J'étudiai sa figure. Elle était toute compassion et amour. Sa peau était fine et blanche, son nez droit. Ses yeux avaient la couleur dorée du bambou ; les

rayons obliques du soleil couchant rencontraient la lumière qui rayonnait de ses yeux. Ses doigts étaient longs et fins. Vraiment, il était beau comme une femme mais avec le port et la masculinité d'un homme fort et viril.

Dès qu'il eut levé les bras, il commença à communiquer avec moi télépathiquement, et en cinq minutes de communication, il me transmit plus de savoir que j'aurais pu en absorber en une semaine d'étude ou de communication verbale.

Je pourrais comparer cette communication au phénomène décrit à propos des gens qui allaient se noyer et qui revirent toute leur vie en quelques brèves secondes. De la même façon, en quelques minutes, diverses informations me furent transmises à propos de la vie et de l'avenir.

Cette communication eut lieu au moyen d'images. Des mots auraient demandé trop de temps, et, comme on dit en Chine, une image vaut un millier de mots. Ce genre de communication pourrait être appelé : télévision télépathique. Je recevais des images mentales aussi vite que si je voyais un film de cinéma et parfois j'entendais le son de sa voix riche et profonde mêlée aux images, quelques-uns des concepts qu'il me transmettaient étaient trop techniques et trop avancés pour que je les comprenne. Mais en même temps il m'assura que je retiendrais ce qu'il m'apprenait comme une sorte d'enregistrement mental. Je retransmettrais cette information aux gens quand je parlerais à des auditeurs. Il ne serait pas nécessaire pour moi de préparer un discours ; je me remémorerais ce qu'il m'avait transmis, et les mots viendraient tout seuls. Quand des gens me poseraient des questions (à cette époque je ne savais

pas combien ils seraient nombreux) j'aurais les réponses. Quelque part dans les profondeurs de mon esprit, le savoir était implanté et je n'avais qu'à interroger mon subconscient pour l'en extraire.

Je n'oublierai jamais cette expérience : elle est trop fortement imprimée dans mon âme par l'amour, la compassion et la sagesse de cet instructeur profond. Cet être merveilleux ouvrit la porte de mon âme, et en un bref moment, sema dans mon subconscient les racines d'un savoir infini, destiné à s'exprimer de temps à autre à travers mon expression consciente pendant des mois et des années. Ceci me remémora le ministère de Jésus. Tout son message d'amour et de bonne volonté vis-à-vis de l'humanité était un enregistrement dans le mental des hommes de son temps, et c'est seulement maintenant que les vérités qu'il avait émises commencent à être bien connues, et que la compréhension de son grand amour émerge des sables mouvants de l'incompréhension, et brille au soleil de notre acceptation consciente du Créateur.

Ce qui va suivre est un essai imparfait de reproduction de quelques-unes des phrases de cet instructeur :

La vérité n'a jamais été et ne sera jamais une théorie, une construction de philosophes, une vision mentale indépendante. Ce qui est certain c'est qu'elle EXISTE. Des grands penseurs de votre planète ne la voient pas exactement comme vos frères de l'espace. Pour ces hommes, la vérité communique avec la réalité, qui est la nature réelle de ce que l'on perçoit avec les six sens. L'homme cherche continuellement son origine, la conscience suprême et ces grands hommes de vos saintes écritures qui sont entrés en contact avec cette

origine, ont découvert un plan divin pour toute l'espèce humaine, un plan qui a ses racines dans l'amour ; car la Conscience suprême est amour. Nous sommes des missionnaires voués à la réalisation de ce plan divin, pour votre planète, pour ceux qui ont un discernement évolué, car ce sont ceux-là qui accepteront ce que nous dirons.

Vous devez agir avec réalisme dans ce monde d'illusion, pendant que vous avancez dans la lumière de l'Esprit infini, pour guider vos prochains. Vous êtes une sorte d'illusion ou de projection dans un certain monde de votre Soi réel. Vous dites que c'est une projection tri-dimensionnelle, mais cela n'est pas juste, car vous ne pourriez pas voir, entendre, goûter, sentir ou toucher si vous n'étiez pas, en réalité, la manifestation, dans une forme projetée, d'un être quadri-dimensionnel.

Le fait que vous pensez prouve que vous êtes un être quadri-dimensionnel. Les objets inanimés comme les tables, les autos, les maisons, sont vraiment tri-dimensionnels. La pensée est votre sixième sens, elle est indépendante de vos cinq sens. Cependant, un film de cinéma, une émission télévisée sont tout aussi réels, bien qu'ils ne sont que des reflets qui ne se contrôlent pas eux-mêmes.

Quelques-uns de vos grands penseurs ont dit que le temps est une quatrième dimension. Le temps est une condition de la quatrième dimension. En effet, les mouvements s'inscrivent dans le temps ; le temps et le mouvement sont accompagnés par la pensée. Vous, en tant qu'être pensant, êtes composé à la fois de mouvement et de temps, expression qui révèle votre être quadri-dimensionnel.

Ce que nous voyons avec nos yeux physiques n'est pas la réalité en soi, mais simplement une réalité dans la dimension d'une réflexion, ou d'un effet secondaire d'une source primaire. Sachez bien que l'esprit pense toujours, même après la mort, qui en réalité n'est pas la fin de tout.

La vérité ne change jamais. Mais la réalité, quand elle s'exprime sous la forme de matière, d'énergie, de temps, change. Votre corps à quatre dimensions est l'instrument de votre esprit infini, par l'intermédiaire de votre âme et de votre mental ; le cerveau agit comme l'instrument de votre esprit, de même qu'une radio ou une machine électronique reçoivent ce que vous appelez de l'électricité qui met en activité leurs circuits et leur permet de produire de la musique, des paroles, ou des réponses à des problèmes. L'électricité existe encore après que la radio est détruite, bien que tous deux soient de loin inférieurs à l'esprit et au cerveau.

Quelques-uns de vos métaphysiciens disent que vous êtes la somme de vos expériences passées. C'est profondément inexact. Vous ne pouvez être la somme de vos expériences passées que si vous êtes pleinement conscients de ces expériences et de ces leçons. Les leçons oubliées ne peuvent s'additionner aux autres que si l'on en est rendu conscient. Vous n'êtes jamais la somme totale dans aucune dimension.

De nombreux membres de votre population se sont volontairement réincarnés ici sur la Terre en provenance d'autres planètes de votre système solaire, pour aider à la réalisation d'un plan d'une valeur universelle. Ceux-là, sur leurs planètes précédentes, avaient exprimé et expérimenté une meilleure compréhension des lois universelles divines. Nous avons seu-

lement commencé à nous mettre en contact avec eux et à les libérer de leur blocage de mémoire, dû à la fréquence inférieure de votre planète Terre. Néanmoins, nous ne voulons pas interférer par la force, ni les contrôler d'aucune façon. Cela ne serait pas conforme aux Lois divines que nous respectons.,

Nous sommes pour le progrès, au mieux de nos capacités ; c'est ce que Dieu désire. Nous réalisons que si nous transgressions ces lois, elles se retourneraient contre nous.

Mais ce n'est pas pour cette raison que nous ne les transgressons pas. Si nous agissions contre elles nous nous détournerions de ces progrès auxquels nous nous sommes dédiés. Un grand nombre d'entre vous, qui vivez sur la planète Terre et qui vous êtes réincarnés volontairement, avez reçu des brèves impressions envoyées par votre Ego immortel, que vous avez écartées comme étant des débordements de votre imagination, ou des hallucinations, et que vous avez repoussées hors de votre conscience, ce qui était plus facile que d'agir en suivant ces nobles inspirations. Il vous est plus facile de suivre les voies tortueuses de votre monde que d'obéir aux inspirations de votre esprit supérieur, et de perdre vos soi-disant amis, votre prestige, votre argent, votre puissance, et votre fausse sécurité. C'est toute la différence qui existe entre d'un côté les hommes que vous appelez Jésus, Moïse, Bouddha, Confucius, et une foule d'autres, et d'un autre côté certains rois, certains généraux, les tyrans et les dictateurs, qui en réalité ne sont que des destructeurs d'hommes et de nations.

Vos Ecritures vous parlent des persécutions à l'époque de Moïse et de Jésus. Elles enfreignaient les lois

de cet être que vous appelez Dieu, mais cela ne changea point la façon de penser des gens de la Terre. Vous contemplez les hommes qui ont atteint un haut degré d'autorité ou de puissance sur leurs frères ; vous les redoutez, et vous vous conformez à leurs instructions. Est-ce que vous croyez que Dieu punit les violences, les persécutions, les assassinats ou toute autre forme de mal ? Certainement pas. Ceux qui le font adorent un faux Dieu dans un but égoïste.

Mon fils, vos plus proches amis vous éviteront dans l'avenir proche à cause de leurs interprétations fausses des événements qui se produiront, mais ceci est nécessaire, en ce sens que c'est une partie d'un vaste processus de filtrage étroitement suivi par nous, qui orbitons autour de votre planète en réponse aux nombreuses prières des populations de nombreuses croyances, couleurs, doctrines, races. Nous ne viendrons en aide à la Terre que si nous recevons des demandes d'aide très nombreuses, massives. Pendant votre année 1945, nous avons réuni un vaste groupe de ces serviteurs de Dieu que vous nommez des anges dans vos Ecritures, pour vous aider avec l'assistance de nos machines, qui émettent des impulsions mentales dans la direction des régions où sévissent des troubles. Dans notre astronef, à l'extérieur de votre atmosphère, nos instruments ont reçu, télévisé et enregistré, les prières de millions d'âmes qui demandaient désespérément à leur Dieu particulier de les aider dans leur souffrance.

Il y avait une forte concentration de ces ondes de prières mentales dans la région que vous appelez Japon, où vos explosions atomiques se sont produites et ont détruit des milliers de corps d'une façon horrible. Dans une autre région, aux Etats-Unis, des milliers de gens

priaient un autre Dieu pour qu'il aide leurs armées à détruire leurs ennemis allemands ou japonais et à finir la guerre rapidement de façon que les êtres qu'ils aimaient soient bientôt rentrés dans leur foyer.

Nous avons noté et enregistré vos concepts erronés de la nature de Dieu avec une profonde peine et beaucoup de souci de votre ignorance. Sur nos écrans de télévision, vos concepts de Dieu revêtaient des formes nombreuses, mais presque toutes étaient des hommes, quelques-uns barbus, certains grands, certains petits, et naturellement quelques-unes étaient des idoles de métal, de pierre, ou de bois. Mon fils, l'Intelligence Suprême est sans forme. Dieu n'est pas un homme. Dire que Dieu est un homme est limiter ce Dieu. Dieu est l'univers lui-même.

L'homme est limité, mais Dieu est sans limites, infini, il s'exprime dans tous les hommes, dans toutes les formes. Les hommes sont des dieux qui se forment à l'école de la vie, sur cette planète et sur bien d'autres planètes, à la recherche du savoir et de la sagesse, pour pouvoir servir leurs frères et le Créateur. L'homme progresse continuellement sur l'échelle qui mène à la perfection, et, bien qu'un échelon puisse se briser sous le poids de ses fautes, son but est toujours de devenir parfait et un avec Dieu. Son âme enregistre ses fautes, ses expériences, ses pensées. L'âme d'un homme, comme dans le cas des formes de vie inférieures : chiens, chats, vaches, chevaux, etc., est le résultat du processus d'évolution d'une conscience. Tous les êtres vivants ont une conscience, et leurs consciences évoluent de façon à s'exprimer dans les formes d'êtres humains. Ceci ne veut pas dire nécessairement qu'elles évoluent continuellement, mais qu'il y a de nombreux cycles

d'évolution. L'esprit infini de l'homme est parfait, et se sert d'un corps fini dans chaque monde. L'esprit qui enregistre tout est en relations serrées avec le mental, qui produit la pensée, par l'intermédiaire du cerveau, instrument de perception en relations avec les « cinq » sens.

Ce que vous appelez la réincarnation est précédé par une transition ou un changement appelé mort, mais celui-ci n'est pas la fin de la conscience, mais la continuation d'expériences vécues sans l'intermédiaire des sens du corps physique. Votre niveau de conscience est supérieur, et vous découvrez que vous pensez sans cerveau physique. Mon fils, je peux vous dire que la mort n'est qu'une illusion, sinon vous ne seriez pas ici. Vous avez toujours été, et vous existerez toujours — vous êtes éternel, comme l'univers, comme Dieu.

Vos savants approfondissent de plus en plus leurs connaissances de la vie sur votre planète. Quand la science arrive, l'homme commence à trouver l'explication de nombreux phénomènes bizarres. Pourtant, à votre époque, la science se crée à elle-même des limites, et entrave les progrès de votre population, en n'acceptant de s'occuper dans l'ensemble que des phénomènes que l'on peut prouver objectivement, et non pas des réalités vraies perçues d'une façon subjective. Ces savants observent un phénomène qui se produit devant eux, mais, s'ils ne peuvent pas dire comment ou pourquoi il est arrivé, le rejettent, et ce phénomène n'est pas catalogué comme scientifique aussi longtemps qu'ils ne peuvent pas l'expliquer par une théorie scientifique admise. La science dans sa forme actuelle ne peut leur permettre de tout expliquer, c'est pourquoi

vos savants devront élaborer une nouvelle science, supérieure à la science moderne.

Ce maître homme me transmet une vision du réel mais je ne peux l'exprimer. Chaque individu interpréterait vraisemblablement son message d'une façon différente. C'est l'inconvénient des relations dans le monde physique où il est difficile de traduire par des mots des brèves impressions mentales.

Ce genre de communications télépathiques fait connaître la réalité d'une façon plus directe et plus claire que par l'intermédiaire des mots.

J'ai essayé de traduire par des phrases quelques-unes des impressions mentales reçues de cet instructeur supérieur. Ma rencontre avec lui me donna du courage et me stimula.

CHAPITRE 22

VOYAGE DANS UN ASTRONEF VÉNUSIEN ; ORBITE AUTOUR DE VÉNUS

Vers le 1^{er} septembre 1956, j'allai de nouveau au lieu n° 1. Mes nombreuses rencontres avec des hommes de l'espace avaient quelque peu émoussé mon excitation avant l'émouvante réunion de la semaine précédente.

Quand je vis l'astronef qui arrivait, je fis le vœu d'avoir de nouveau une merveilleuse surprise ; j'espérais qu'au moins ils me feraient faire le voyage dans l'espace qu'ils m'avaient annoncé.

La brillante lumière disparut et je pus voir l'astronef en détail. Il était beaucoup plus grand que tous ceux que j'avais vus avant, et le comportement des deux hommes qui en sortirent me convainquit que « ça y était ». Quelque chose allait se passer.

Ils m'invitèrent à bord, et je marchai dans une grande pièce circulaire. Là aussi la lumière semblait sortir des murs, et l'intérieur était pareil à celui que j'avais visité quelques semaines auparavant, sauf que celui-ci était beaucoup plus vaste. Je vis cela tout de suite parce qu'il y avait des nombreux sièges autour de

la table centrale, au lieu des trois que j'avais vus lors de ma précédente visite.

La table était aussi quelque peu différente. La différence la plus frappante était la présence au centre de la table d'un grand appareil en forme de spirale qui avait l'air d'être en or. Je pensai que cet appareil devait être en relation avec la lentille qu'il y avait sous la table, bien que quand nous entrâmes dans l'astronef, celle-ci n'était pas visible. Mais elle devint transparente et fonctionnelle.

De nouveau trois hommes formaient l'équipage ; cependant je pus voir les contours brumeux d'autres silhouettes au-delà des murs éclairés et translucides du corridor qui entourait la pièce circulaire. Je ne fus pas invité à aller ailleurs. De nouveau l'un des hommes s'assit devant un tableau de contrôle ; un autre homme se tint à côté de lui ; et le troisième homme s'assit avec moi à la table. Aucun d'eux ne parla beaucoup, et j'avais appris qu'il valait mieux ne pas poser de questions, attendre jusqu'à ce qu'ils soient prêts à me dire ce que je devais savoir.

« Nous allons vous faire faire un voyage au-delà de l'atmosphère terrestre », me dit brusquement l'homme qui était assis à côté de la table. Puis il ajouta : « Nous ne serons pas tranquilles auparavant, vous étiez constamment après nous télépathiquement. » Son expression sérieuse changea, et un coin de sa bouche se tordit comme s'il allait sourire. Je me rendis compte qu'il me faisait subir une de ces pointes d'humour sarcastique que les hommes de l'espace aimaient lancer.

L'écran s'illumina et nous contemplâmes une splendide vision des cieux et des planètes fortement grossies

devant le magnifique arrière-plan des étoiles. Je vis une brève vision de la lune.

« Est-ce que c'était la lune ? » demandai-je.

« Oui, nous venons de la dépasser », me répliqua-t-il sans émotion.

Pour la première fois je réalisai que nous étions déjà loin dans l'espace. Je n'avais pas senti de secousse au moment du décollage, et pensais que nous n'étions pas encore partis.

Mon air incrédule l'amusa.

« Regardez l'écran », me dit-il, « et vous verrez un spectacle intéressant dans un moment. »

Alors je pus dire que nous avançons : sur l'écran les étoiles paraissaient se déplacer lentement, horizontalement à travers l'écran. J'ignore comment l'écran était orienté par rapport à notre direction, et m'attendais à demi à voir les étoiles aller en sens inverse de nous. Jusqu'à maintenant, je ne suis pas très instruit en astronomie.

Soudain, je bronchai. Un énorme objet de forme grossière se dirigeait droit vers nous. De nouveau l'homme rit de ma stupeur et je pensai que nous ne courrions pas de danger. Brusquement l'objet vira et sortit de l'écran.

« Ce sont des météores ? »

« — Ce que vous dites est exact. Ils ne sont pas aussi proches de nous qu'ils semblent l'être, cependant à cause de notre vitesse élevée nous semblons nous diriger vers eux, mais en réalité ils sont très éloignés. » Néanmoins c'était encore terrible de les regarder.

« Ne vous inquiétez pas, Howard ; même si nous en rencontrions un, le flux qui environne notre astronef le repousserait, et il serait dévié. »

Juste à ce moment l'homme qui était debout me fit signe ; je me tournai vers mon compagnon assis à la table pour lui demander la permission de le quitter. Il opina, et j'allai avec l'autre homme. Il tendit un doigt vers la cloison où un hublot apparut en s'ouvrant, ainsi que leurs portes, comme le diaphragme d'un appareil photographique. A travers le hublot je vis une chose brumeuse, blanchâtre, fluorescente, qui me rappela une balle de tennis immobile dans le ciel noir. Il sourit et fit onduler sa main au-dessus du tableau de contrôle.

De nouveau je fus plongé dans la stupeur. Il y a quelques années, j'avais emmené ma famille voir le cinéràma, le nouveau procédé cinématographique qui emploie un vaste écran en arc de cercle. Quand le film commença, ma famille et moi vîmes d'abord sur le petit écran, Lowell Thomas qui fit une conférence. Mais soudain les rideaux s'ouvrirent sur le fameux spectacle de scenic railway. Le sentiment de réalité qui se dégageait de ce gigantesque spectacle me coupa la respiration. Quand les wagons plongeaient dans le vide, je me cramponnais à mon fauteuil, pendant que ma famille riait plus de me voir que de voir le film.

Je ne pourrais pas mieux décrire autrement mes sentiments quand je regardai vers le milieu de la pièce, où maintenant se voyait un film en relief. Ce spectacle n'était pas plat comme dans un film vu sur un écran plat ; au lieu de cela il semblait que nous voguions à quelques mètres au-dessus de la surface d'une magnifique planète. Je vis immédiatement que ce n'était pas la Terre ; ils me dirent le nom de la planète : Vénus !

Le spectacle changeait rapidement. Parfois nous étions à quelques mètres au-dessus du sol ; à d'autres

moments, nous étions plus haut, peut-être à trente mètres au-dessus du sol. Je contemplai des magnifiques constructions en forme de dômes avec des paliers en spirales.

Cette planète était fantastiquement belle. Je n'eus pas l'impression de voir des cités ; au lieu de cela, j'eus plutôt l'impression de voir des banlieues merveilleusement plus belles que les nôtres. Les constructions étaient disposées dans des sites naturels et entourées de grands arbres qui rappelaient nos séquoïas et de jardins qui s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions.

Ensuite je vis des forêts, des vastes étendues d'eau, des rivières, et aussi des gens habillés de vêtements aux teintes claires et douces. Je vis aussi des animaux quadrupèdes qui ne m'étaient pas familiers.

Des véhicules circulaient, apparemment sans roues ; en effet ils paraissaient flotter légèrement au-dessus du sol.

L'opérateur de ce merveilleux spectacle de cinéma vit que je m'intéressais aux véhicules de surface. « Non, ils ne se déplacent pas sur des roues. Nous nous servons très peu de roues. En fait nous n'avons pas traversé l'époque de la roue qui a, en réalité, ralenti l'avance de votre civilisation, au lieu d'avoir été le grand bon en avant que l'on vous dit à l'école. Vous auriez mieux fait de ne pas vous servir de roues, comme nous ! »

L'image tourbillonna et devint floue, puis disparut, et de nouveau je pus voir le centre du navire. « Le spectacle est fini », dit-il en riant, « et ne me demandez pas de vous le faire voir une deuxième fois ! »

Presque aussitôt après, la porte s'ouvrit de nouveau sur le lieu n° 1. Le voyage entier n'avait pas duré

beaucoup plus de trente minutes ; j'avais oublié de regarder ma montre quand j'étais entré dans le navire. Je suivis la route familière qui conduisait hors du champ. D'être de nouveau sur la terre après avoir vu un si magnifique échantillon de la vie sur une autre planète me fit l'effet de rentrer dans une prison.

CHAPITRE 23

VOYAGE VERS LA LUNE

En septembre, je rencontrai le même homme à Beseckers Diner ; notre rencontre avait été arrangée par un coup de téléphone. Cette fois-ci il était seul. Après avoir bu notre café, nous partîmes dans mon automobile et nous nous rendîmes jusqu'au terrain d'où nous avions décollé précédemment.

« Eh bien, Howard », m'annonça mon ami tandis que nous approchions de l'endroit, « cette fois-ci je pense que nous allons nous poser sur la lune. Si nous le faisons, ce sera pour vous une expérience sensationnelle. »

Un astronef nous attendait. Quand nous entrâmes dedans je fus à nouveau surpris de voir quelques personnes que moi et des membres de mon groupe du jeudi soir connaissions personnellement. L'un d'entre eux, un homme âgé, n'était, cependant, membre d'aucun de nos groupes, mais un homme très admiré dans sa région. Je savais qu'une ou plusieurs fois dans sa vie il avait été persécuté par des groupements orthodoxes conformistes. Je fus si ému de rencontrer ce vieil ami que je fondis réellement en larmes. Il me salua très aima-

blement. Nous nous serrâmes tous la main. Ensuite l'astronef décolla. Destination lune.

Cette fois nous n'étions que six à bord : un visiteur de l'espace devant le tableau de contrôle, un autre à la table, qui allait être notre instructeur, et quatre hommes de la Terre.

L'homme au tableau de contrôle commença à nous parler avec un léger accent à travers un puissant haut-parleur :

« Mes amis, ce voyage sera plus long que le précédent. Vous allez bientôt subir un traitement qui va complètement changer votre organisme physique au niveau atomique. Chaque atome de votre corps physique va subir un processus qui changera sa polarité et sa fréquence vibratoire, de façon qu'elles cadrent avec celles de la lune. Ceci demandera environ une semaine et demie de votre temps terrestre. Ne vous alarmez pas des effets initiaux. Votre corps ne sera pas endommagé. Maintenant ne quittez pas des yeux l'écran de télévision. »

Nous regardâmes l'écran et vîmes la Terre diminuer très vite de volume tandis que nous nous en éloignions à toute vitesse.

De nouveau, la voix nous rassura : « Ne vous inquiétez pas. Souvenez-vous que nous ne sommes que des expressions ou des projections d'une réalité qui au fond n'existe pas. Vous êtes en train d'être transformés atomiquement pour que vous vous adaptiez à la lune ; ce processus continuera pendant que nous orbiterons autour de la lune et demandera une semaine et demie de votre temps. »

Les lumières diminuèrent et furent remplacées par une lueur jaunâtre qui remplit toute la pièce. Puis les

lumières revinrent, et je sentis une étrange sensation. Pendant quelques secondes j'eus l'impression de respirer difficilement mais ensuite ma respiration fut de plus en plus aisée. Mes sensations physiques et mentales sont difficiles à décrire. J'avais la sensation de penser d'une façon plus claire, de disposer mes idées et d'arriver plus vite à des conclusions. Mes sens paraissaient être stimulés. Les couleurs devenaient plus intenses ; mon odorat devenait plus sensible, car je me rappelle que je sentis ma transpiration et celle de mes compagnons. Mon sens du tact devait avoir été accru, car je pouvais sentir le siège sous moi d'une façon plus distincte ; mais cela ne me gênait pas. L'homme devant le tableau de contrôle nous redit que le processus était en cours et se poursuivrait.

L'instructeur qui était assis avec nous vit l'un d'entre nous étouffer un bâillement. Il rit, et dit que le moment d'aller au lit était venu. Pour la première fois je me demandai où nous dormirions.

Il nous fit franchir une porte et nous conduisit à des cabines. Dans chacune il y avait trois lits superposés comme des couchettes. Une d'elles fut assignée à mon vieil ami, à moi et à un autre homme. Je leur dis : « Eh bien, nous pourrions aussi bien les essayer. » Je grimpai sur la couchette supérieure et m'étendis.

Mon vieil ami s'assit sur la couchette inférieure et sentit la douceur de ce qui devait être un matelas. « Ahhhhh ! » s'exclama-t-il ; « Ceci est vraiment quelque chose ! »

J'ôtai mon veston et mon pantalon et je les suspendis à une sorte de patère de la cloison. Je mis mes souliers sur un rebord. Mon lit ne paraissait pas extrêmement doux et n'était pas plus grand que moi. Je

posai ma tête sur un coussin plat moelleux, tirai sur moi l'unique couverture légère mais chaude. Malgré l'excitation du jour, je m'endormis rapidement.

Nous fûmes réveillés par quelqu'un qui frappait doucement sur la porte coulissante de notre cabine. C'était notre instructeur qui dit que le moment était venu de nous lever.

Je regardai ma montre et découvris que nous avions dormi seulement pendant quatre heures ; cependant je me sentais reposé et délassé, comme si j'avais dormi pendant huit heures.

Ma première réaction quand je me levai fut d'aller jusqu'au hublot et de regarder à l'extérieur pour voir où nous étions. Des sortes de bulles lumineuses de différentes couleurs étaient partout visibles, ainsi qu'une boule rouge de dimensions gigantesques, qui semblait être une énorme planète. Ils me dirent plus tard que c'était le soleil ; je ne sais pourquoi il n'était pas brillant.

Ensuite je pris une douche chaude et revigorante dans un cabinet de toilette qui contenait trois ou quatre cellules séparées par des cloisons translucides. Quand je pénétrai dans l'une d'elles sa porte se ferma derrière moi et des lumières s'allumèrent automatiquement. Je découvris des contrôles automatiques pour la température de la pièce et de l'eau.

L'eau sortait de trois distributeurs métalliques ; l'un au-dessus de moi, les deux autres au niveau de ma taille, qui pouvaient fonctionner séparément ou tous ensemble.

Je poussai un bouton et un flux d'eau mélangée à de l'air car elle était pleine de bulles tomba sur mon corps. Je n'avais jamais reçu une douche aussi

vivifiante. Je cherchai du savon. J'appuyai sur un second bouton ; un jet de liquide incolore jaillit et me couvrit de mousse de savon ; je poussai tantôt l'un tantôt l'autre des deux boutons, alternativement, me réjouissant d'expérimenter ce système nouveau comme si j'avais été un petit garçon.

Je pouvais entendre mon ami qui s'efforçait de chanter dans la cellule adjacente et présumai qu'il avait maîtrisé la technique de la douche, bien qu'heureusement pour mes sensibilités musicales les cloisons étaient presque parfaitement insonorisées.

« Howard », l'entendis-je dire faiblement, « il vaudrait mieux que cette chose soit ce que je pense qu'elle est, car je vais m'en servir ! » L'appareil sanitaire auquel il faisait allusion ressemblait fort à un siège de cabinet terrestre, sauf qu'il était moins haut, et qu'il était fait d'un matériau translucide blanc, et non pas de faïence.

Il y avait aussi une espèce de cuvette avec la même eau bulleuse, complétée par un miroir. Je regardai ma figure, pensant que je devrais emprunter un rasoir à quelqu'un. Je fus surpris de voir que ma barbe n'avait pas poussé et pendant tout le voyage nous vîmes que nous n'étions pas obligés de nous raser.

Je sortis du cabinet de toilette, et allai dans la salle principale où je rejoignis les autres qui déjà nous attendaient. Ensuite, je sentis une odeur de nourriture et je découvris soudain que j'avais très faim.

Notre instructeur ouvrit un compartiment dans le mur et en retira quelques aliments conditionnés qu'il plaça dans une espèce de pot. Il déposa le pot dans un évier, poussa un bouton et le pot fut plein de liquide. Il laissa la nourriture s'imprégner de liquide pendant

environ cinq minutes, puis il fit couler le liquide dans l'évier. Il poussa un autre bouton et presque aussitôt l'apparence de l'aliment changea. De la vapeur s'en éleva. Il avait été cuit en un peu plus d'une seconde ! « Vous me pardonnerez », s'excusa-t-il, « de ne pas revêtir le couvre-chef traditionnel que portent parfois les cuisiniers sur la Terre, et de ne pas utiliser une rôtissoire. »

Il sortit la nourriture du pot avec une longue passoire et la déposa dans des assiettes qui avaient l'air d'être en matière plastique. Il posa les assiettes sur la table. « Non, je n'ai pas oublié votre jus de fruit », dit-il en riant, et il retira des jus de fruit frais d'un fausset du compartiment à nourriture du mur.

Pendant le voyage nous eûmes le plaisir de consommer plusieurs genre de nourriture conditionnée, en particulier carottes, choux, persil, pommes de terre, ainsi que des très gros grains de blé, et des grains de maïs. Pour assaisonner nos aliments nous utilisions un sel minéral vert. Nous avions aussi une confiture délicieuse ; elle avait un goût qui ressemblait à celui de la confiture d'avocat, mais elle était de couleur blanche.

On nous servit souvent des noix d'autres planètes, mais seulement leur contenu ; je ne vis pas leur coque. Une d'elles, presque un repas en elle-même, nous fut servie en tranches. Un autre genre de noix avait le même goût que les noix du Brésil. Je me souviens aussi que je mangeai avec grand plaisir un fruit qui avait environ quinze centimètres de diamètre, rond, tendre, de couleur rouge orangé, qui avait la peau d'un brugnon. Quand on mordait dedans on le trouvait très juteux. Son goût était un mélange du goût des pêches et du goût des prunes.

Tous ces aliments végétaux étaient extrêmement savoureux. Les pommes de terre avaient goût de viande et de noisette, vraisemblablement à cause de leur taux protéique élevé. Les feuilles de persil étaient plus grandes que celles du végétal terrestre mais leur goût était moins rude.

Mes amis qui liront ceci ne seront pas étonnés que je parle tellement de la nourriture, de préférence à des nombreuses autres choses intéressantes, car ils savent que j'aime me bien nourrir.

Nous passâmes notre période de conditionnement de bien d'autres façons agréables. Nous écoutâmes de la musique qui arrivait de la Terre et aussi de bien d'autres planètes.

Et constamment nous parlions avec nos amis de l'espace, qui nous apprirent beaucoup de choses.

L'écran de télévision s'avéra être une constante source d'intérêt et de plaisir. Grâce à lui nous pûmes voir différentes planètes et des scènes de la vie sur ces mondes fascinants. Nous communiquâmes par l'intermédiaire de l'écran de télévision avec un autre astronef, et avec d'autres agents localisés à différents endroits de la Terre, de la lune et ailleurs. Nous ne nous ennuyâmes pas une minute.

Je ne sais pas combien de temps nous passâmes à ces agréables occupations, mais d'après ma montre, je pense que ce fut une dizaine de jours. J'ai souvent pensé que nous avions peut-être voyagé dans un temps différent, peut-être parce que ma barbe ne poussait plus ; mais ceci pouvait être dû à notre conditionnement — bien que toutes nos autres fonctions corporelles paraissaient normales.

Bien qu'il n'y avait écrit nulle part : défense de fumer, je ne vis personne fumer pendant le voyage, ni plus tard sur la lune. Pour la première fois depuis des années je n'eus aucun désir de fumer ma bonne vieille pipe. Le temps paraissait arrêté, pourtant il y avait une constante activité à bord de l'astronef.

CHAPITRE 24

ATTERRISSAGE SUR LA LUNE ET VISITE D'INSTALLATIONS LUNAIRES

Finalement vint le moment longtemps attendu. A travers le haut-parleur, l'homme qui était devant le tableau de contrôle nous informa que nous nous préparions à atterrir sur la lune.

Il me fit signe et j'allai à côté de son siège. Il ouvrit une sorte de tiroir et me tendit un objet métallique qui contenait des filtres colorés. « Tenez un filtre devant l'objectif de votre appareil en faisant des photos », me dit-il.

J'en conclus qu'il fallait que je fasse des photos. Je saisis mon appareil et je me mis immédiatement à faire des photos à travers un hublot. Je réussis une photo exceptionnellement bonne qui montrait des formations nuageuses et l'atmosphère environnant la lune ; mais tandis que nous approchions plus près de la surface je notai que mes photographies n'étaient plus bien réussies.

Je pus voir que nous approchions d'un énorme édifice en forme de dôme, d'environ quarante-cinq mètres de diamètre et de peut-être quinze mètres de haut. Je pouvais voir des lumières colorées briller à

travers sa paroi translucide. Tandis que nous approchions de l'édifice et que nous nous préparions à atterrir, je notai une infrastructure en matériau solide blanc sur laquelle s'appuyait l'édifice en forme de dôme.

La beauté simple de cet adorable édifice iridescent me conquit instantanément.

Pendant que nous atterrissions, je vis que nous glissions à travers une piste plate de couleur cuivrée vers une vaste ouverture dans le bas de la construction.

La porte de notre astronef s'ouvrit et nous marchâmes sur une surface de ciment en pente qui conduisait au rez-de-chaussée de la construction, qui paraissait être un immense hangar pour astronefs. Des escaliers mécaniques nous amenèrent à des étages supérieurs ; je pense qu'il devait y avoir au moins deux étages au-dessus du rez-de-chaussée.

Ensuite on nous conduisit dans un immense hall où il y avait des plantes en pot et des fleurs le long des cloisons et non loin des sièges. Des bas-reliefs sculptés décoraient les murs.

Des jolies femmes habillées de robes flottantes de couleurs pastel vinrent vers nous en souriant et nous offrirent des rafraîchissements. Nous prîmes les boissons et nous nous assîmes sur un long divan circulaire devant un écran de télévision.

Plusieurs écrans fonctionnaient en même temps sans sons ; si quelqu'un voulait écouter l'un d'eux, il n'avait qu'à pousser le bouton approprié. Les écrans paraissaient transmettre des programmes réguliers d'autres planètes. Quelques-uns d'entre eux étaient éducationnels, tandis que d'autres paraissaient uniquement destinés à plaire. Les dames nous expliquèrent que l'on attendait nos guides, qui apparurent bientôt.

Ils nous dirent que je devais me séparer de mes compagnons, qui allaient accompagner un groupe différent du mien. Je suivis le groupe qu'ils m'avaient assigné. Ils nous conduisirent à ce que je pensai être un ascenseur. Un de nos guides poussa un bouton, et je pensai qu'il nous transférerait à un autre étage. A ma surprise, la porte s'ouvrit sur un corridor qui nous conduisit jusqu'à un véhicule en forme de train. Ce train était constitué par dix ou quinze plateformes qui avaient au-dessus d'elles des dômes en matière plastique. Chaque plateforme devait avoir environ quinze mètres de long.

Cet étrange véhicule n'avait pas de roues et restait suspendu à environ trente centimètres au-dessus de la piste de cuivre qui traversait le terrain. Nous montâmes dans le train et bientôt nous glissâmes sans bruit au-dessus de la piste. Tandis que nous avançons, nous pouvions voir tout autour de nous et au-dessus de nous.

Si j'écris un autre livre, peut-être pourrai-je à ce moment-là décrire ma visite en détails ; des centaines de pages seraient nécessaires pour cela. Mais je ne vais écrire qu'un bref résumé.

Nous avions l'impression de suivre un itinéraire pour visiteurs. Nous pûmes d'abord voir des nombreuses constructions, puis nous quittâmes la cité. Nous franchîmes des montagnes, traversâmes des vallées et visitâmes des installations souterraines ; presque à chaque seconde des gens de notre groupe émettaient des Oh ! et des Ah ! d'émerveillement chaque fois que quelque vision nouvelle apparaissait et nous coupait la respiration.

Certains côtés du terrain, dans une région de la lune proche de la face dite invisible, me rappelèrent la région de Flagstaff, en Arizona, tandis que d'autres régions désertes me firent penser au Néveda. D'immenses falaises et d'énormes montagnes faisaient ressembler les nôtres à des collines naines. Un certain désert local évoquait la Vallée de feu de notre Néveda. Nous nous y arrê tâmes assez longtemps pour que notre guide puisse ouvrir notre porte et nous permettre de mettre nos têtes dehors pendant un bref moment, ce qui était tout ce que nous pouvions faire, car l'air était terriblement brûlant à l'extérieur, comme l'air d'une fournaise. Je suis certain qu'aucun d'entre nous n'aurait pu vivre à l'extérieur très longtemps. Je fus content quand notre guide eut fermé la porte.

Un instant plus tard, nous vîmes un énorme objet en forme de balle de fusil, démantelé, qui sortait du sable où il s'était enfoncé, témoignage silencieux des pitoyables efforts de l'homme pour traverser l'espace avec des véhicules mus par une force brutale. Notre guide confirma qu'il représentait une courageuse tentative de quelque planète inconnue, et nous parla avec grand respect de ceux qu'il appelait « des hommes intrépides d'un monde lointain ».

Apparemment cette fusée était le second étage d'une fusée bien plus énorme. Je présentai que l'extrémité de l'engin, qui était formée de quatre sphères, avait contenu les hommes, et aurait dû se séparer du second étage pour atterrir. Quelque chose n'avait pas fonctionné et elle était restée attachée à la fusée.

Toujours sans nommer la planète d'origine, notre guide ajouta que la fusée s'était écrasée dans la fournaise du désert pendant l'année 1944.

Finalement nous arrivâmes à un autre grand édifice en forme de dôme, où nous nous arrêtâmes, et notre guide nous dit que nous pouvions sortir sur la surface de la lune et respirer l'air sans difficulté ou presque. Ceci fit plaisir à notre groupe ; nos jambes avaient besoin d'exercice.

Ma première impression fut d'être dans le désert. L'air était chaud et sec. Je pouvais voir le vent tracer des petits canaux sur le sol et lancer en l'air des particules de poussière qui formaient des petits tourbillons. Je contemplai le ciel. Il était d'une couleur jaunâtre. Quand je le regardai, j'eus l'étrange impression que si je marchais sur une courte distance je tomberais, parce que l'horizon semblait plus proche.

Dans le lointain nous pouvions voir les sommets déchiquetés de hautes montagnes se graver sur un fond de ciel couleur safran. Sous nos pieds le sol était comme du sable poudreux d'un blanc jaunâtre parsemé de pierres, de rochers et de quelques menues plantes.

A côté de sa sauvage beauté, le paysage de ce côté de la lune avait un air de désolation difficile à décrire. Je me souviens que je regrettai que la fusée que nous avions vue n'ait pas essayé d'atterrir sur l'autre côté de la lune, où l'équipage aurait vraisemblablement eu plus de chances de survivre.

De nouveau nous fûmes séparés en groupes plus petits, en fonction des langues que nous parlions, et on nous attribua à chacun un guide qui parlait la même langue. Mon groupe était formé de gens ordinaires, de savants, de géologues, d'ingénieurs électroniques, de spécialistes des fusées (je connaissais l'un d'eux personnellement), d'astronomes (je connaissais aussi l'un d'eux), et d'autres gens instruits. Dans les

autres groupes, j'avais vu des Russes, des Japonais, des Allemands, et d'autres gens d'autres nations. Malgré les différences de langage, nous nous sentions tous fraternellement unis. Les sourires chauds et les cordiales poignées de main abondaient quand il n'y avait pas de possibilités vocales de communication.

Comme je n'étais qu'un observateur ordinaire et novice, on ne m'emmena pas voir bien des choses que les techniciens eurent la possibilité d'inspecter ; de toute façon les détails techniques auraient dépassé le niveau de mon éducation scientifique.

On nous montra à tous des instruments de musique, des échantillons d'art et d'architecture, et d'autres choses intéressantes. En fait, un des édifices était une exposition interplanétaire où chaque planète était représentée par quelque contribution artistique, technologique, etc.

Ils nous montrèrent aussi leurs techniques avancées d'horticulture, et dans un endroit je vis des fleurs et des plantes qui poussaient dans des longues cuves remplies d'une substance pareille à de la gelée. Ils nous montrèrent comment leurs vêtements étaient nettoyés par des ondes de haute fréquence. Dans un autre local, ils nous firent voir des plateaux couverts de pierres précieuses exquisement taillées ; nous eûmes le droit de les toucher.

Nous vîmes tellement de choses qu'il y avait de quoi faire chanceler notre imagination. Notre émerveillement devait être comparable à celui d'un indigène d'Australie qui visite New York pour la première fois.

Après quatre jours de régal lunaire, nos hôtes nous invitèrent finalement à un gigantesque dîner, qui nous remplit tellement de bonheur que je me demandais

si ce que je voyais et ce que j'entendais n'était pas seulement un beau rêve.

Mais j'avais pu prendre des photos qui prouvent mon voyage : J'avais pu photographier les édifices en forme de dôme (photo 24), l'astronef (photo 23), et quelques montagnes. Je ne sais pas pourquoi, on ne me permit jamais de photographier des détails de la surface, des gens, leurs installations mécaniques, etc.

Le dîner fut suivi de notre départ. De nouveau dans le vaisseau de l'espace, notre périple de retour nous parut exiger très peu de temps. Nous fûmes très vite de retour. Nous débarquâmes dans le champ d'où nous étions partis.

Tandis que je rentrais avec mon auto, je me demandai si l'orage que sur l'écran de télévision nous avions vu se former au-dessus du Pacifique sud deviendrait un vrai orage ou bien se dissiperait avant d'atteindre le niveau inférieur de l'atmosphère.

CHAPITRE 25

L'APPARITION MYSTÉRIEUSE

Puisque je désirais vous parler de mes expériences vraiment prodigieuses, je ne peux pas passer sous silence un événement qui fut narré pendant une des émissions radiophoniques de Long John. Ma belle-sœur avait été témoin de l'événement ; Long John voulut l'interviewer. Le mieux est, je crois, que je reproduise l'interview de ma belle-sœur :

Le 11 janvier 1957.

« L. J. — Voici M. et Mme Howard Menger, de High Bridge, N. J. Ce jeune couple a paru à mes émissions sept ou huit fois, et ils nous ont parlé de leurs rencontres physiques avec des gens venus de l'espace lointain. Howard a pu faire un voyage en astronef. A côté de lui il y a John Otto, Cortland Hastings, et une jeune femme, la belle-sœur de Howard, que nous appellerons Marie. Elle va nous raconter ses propres rencontres avec des hommes de l'espace. Marie, vous n'étiez jamais venue à une de nos émissions radiophoniques ; votre sœur, Rose Menger, et votre beau-frère Howard Menger nous ont dit que vous aviez vécu quelques expériences

assez étranges ces temps-ci. L'une d'elles en particulier fut la téléportation d'une pipe. Howard nous l'a racontée. Maintenant, plutôt que de vous poser des questions, je vais vous demander de nous raconter à votre façon ce qui s'est produit, quand Howard a téléporté sa pipe de Pennsylvanie.

Marie. — J'étais assise dans le salon de Rose et de Howard et j'ai entendu ce martellement contre la porte, aussi je suis allée jusqu'à la porte pour répondre et j'ai vu Howard.

L. J. — Devant la porte ?

Marie. — Devant la porte. Je savais qu'Howard était dans la montagne Pocono cette nuit-là. Il regardait droit devant lui. Il n'a rien dit, et il m'a tendu une pipe. J'ai senti une sensation tout à fait étrange ; je ne pouvais pas comprendre comment il pouvait être là. Il était — il n'était pas venu dans une auto ni quoi que ce soit, je le vérifiai environ dix minutes plus tard.

L. J. — Qu'est-ce que vous voulez dire par : vérifiai, Marie ?

Marie. — Il est apparu à la porte à huit heures vingt ce soir-là, et vers huit heures trente il m'appela au téléphone pour vérifier qu'il était bien venu ici.

L. J. — D'où est-ce qu'il téléphonait, Marie ?

Marie. — Il m'appelait de la région de la montagne Pocono.

L. J. — Comment saviez-vous qu'il vous téléphonait de la montagne Pocono ?

Marie. — A cause du son. Sa voix résonnait comme une voix éloignée. C'était un coup de téléphone qui venait de loin.

L. J. — Ainsi vous vous rendez compte quand quelqu'un vous téléphone de loin ?

Marie. — Oui, et aussi j'ai appris plus tard qu'il avait été vu à ce dîner, et qu'il avait des témoins qui avaient certifié qu'il était bien à ce dîner, et qu'il leur avait fait signer leurs noms.

L. J. — Bien ; maintenant, commençons par le commencement. Howard vous appelait d'un dîner dans la montagne Pocono. Avez-vous quelque idée de la distance qu'il y avait entre votre maison de High Bridge et celle d'où Howard vous téléphonait ?

Marie. — Je ne sais pas le nombre de kilomètres, mais je peux vous dire qu'il y a environ une heure et demie de trajet.

L. J. — Qu'est-ce que peut représenter en kilomètres un trajet d'une heure et demie ? Saviez-vous de quelle agglomération il vous appelait ?

Marie. — Non, je ne le savais pas.

L. J. — Marie, je n'essaie pas d'être malicieux en ce moment, mais cela m'étonnerait que vous puissiez juger de la distance d'un coup de téléphone d'après le ton d'une voix ; vous voulez dire que vous pensiez qu'il vous parlait de loin parce que sa voix était plutôt faible ? Est-ce ce que vous vouliez dire ?

Marie. — C'est exact.

L. J. — Vous disiez qu'il était dans les Poconos ?

Marie. — Oui. Il disait qu'il serait rentré chez lui dans environ une heure et demie.

L. J. — Est-ce qu'il est rentré après une heure et demie ?

Marie. — Pour parler exactement, il fallut plus d'une heure et demie.

L. J. — Peut-être les routes étaient-elles mauvaises, et Howard, après cette expérience, ne voulait pas aller très vite. Voulez-vous dire quelque chose, Howard ?

H. M. — Oui. Pendant le trajet de retour, quand je me dirigeais vers Washington, dans le New Jersey, je traversai la région d'Easton, en Pennsylvanie. Je désirais lui téléphoner une seconde fois, mais quelque chose me dit de ne pas le faire. Je continuai sur environ vingt kilomètres, entrai dans un café de Washington, et je lui retéléphonai.

L. J. — Maintenant, Marie, revenons à vous pendant un moment. Comment vous parût Howard pendant sa visite... quand vous avez ouvert la porte cette nuit-là ? Est-ce qu'il paraissait être dans son corps physique tel que nous le connaissons, comme nous le voyons ce soir ? Naturellement il devait avoir un manteau et un chapeau, je suppose, mais à part cela, est-ce qu'il vous parut le même que ce soir ?

Marie. — Oui, mais il regardait droit devant lui.

L. J. — Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

Marie. — Il n'a rien dit ; il a simplement tendu sa pipe. Il me l'a laissée et puis a disparu.

L. J. — Quand vous dites : disparu, est-ce que la porte était ouverte, ou bien est-ce que vous l'aviez fermée ?

Marie. — Oui, la porte était encore ouverte.

L. J. — Est-ce qu'il s'est dématérialisé, évanoui dans l'atmosphère, ou bien est-ce qu'il est parti à pied ?

Marie. — Il a fait deux pas, puis il a en quelque sorte disparu.

L. J. — Est-ce qu'il a disparu dans la nuit, dans le noir ? Je ne suis pas familier avec High Bridge, mais à New York, il y a des lampes dans les rues, et je ne pense pas qu'on pourrait facilement se fondre dans l'obscurité ! Vous dites qu'il a fait deux pas, mais, d'abord, vous disiez qu'il vous faisait face, n'est-ce pas ?

Marie. — Oui.

L. J. — Est-ce qu'il avait sa pipe dans sa main quand il a frappé à votre porte, ou bien est-ce qu'il a mis la main dans sa poche pour en sortir sa pipe ?

Marie. — Non, il avait sa pipe dans sa main. Il me l'a tendue et a fait deux pas ; ensuite, je l'ai vu disparaître.

L. J. — Donc il s'était d'abord retourné, est-ce exact ?

Marie. — Je ne l'ai pas vu se retourner. Je pense qu'il a fait deux pas en arrière. Ensuite, il a simplement disparu. J'ai ressenti une sensation très étrange. Je ne comprenais pas.

L. J. — Est-ce que vous vous rappelez exactement quel jour c'était ? Était-ce un samedi, un mardi ?

Marie. — C'était un samedi soir. Le 8 décembre 1956.

L. J. — Est-ce que vous vivez chez Howard Menger ?

Marie. — Non, je n'habite pas chez lui.

L. J. — Sans vous demander de préciser où est votre domicile, est-ce que vous vivez loin de lui ?

Marie. — J'habite à douze kilomètres.

L. J. — Quand êtes-vous arrivée chez les Menger ce samedi-là ? Dans l'après-midi ou le matin ?

Marie. — Vers six heures et demie du soir.

L. J. — Et quel était le but de votre visite ? Vous veniez garder leurs enfants, peut-être, ou simplement leur rendre visite ?

Marie. — Non, je vais souvent chez eux.

L. J. — Pour dîner ?

Marie. — Oui.

L. J. — Est-ce qu'Howard était chez lui à ce moment-là ?

Marie. — Non, il n'était pas chez lui.

L. J. — Il était absent quand vous êtes arrivée vers 6 h. 30 ?

Marie. — Je crois qu'il était absent ; oui, il était absent. Rose m'a dit qu'il était allé dans la région de la montagne Pocono.

L. J. — Elle vous l'a dit dans l'après-midi ?

Marie. — Quand je suis arrivée chez elle. Il le lui avait dit quand il était parti.

L. J. — Mais il était déjà parti. Bien. Ainsi, c'était vers six heures du soir. Est-ce que Rose était dans la maison avec vous ?

Marie. — Oui. Rose se reposait. Elle était très fatiguée, et elle aussi entendit frapper contre la porte.

L. J. — Et elle ne s'est pas levée ?

Marie. — Non, elle n'est pas allée ouvrir. C'est moi qui y suis allée.

L. J. — Est-ce que les enfants dormaient ?

Marie. — Non, les enfants étaient éveillés.

L. J. — Est-ce que vous vous rappelez où ils étaient à ce moment-là ?

Marie. — Mon neveu, Ricky, était là ; il entendit frapper. Cet enfant est âgé de neuf ans.

L. J. — Et vous voulez dire que quand vous avez ouvert la porte... Pour commencer, est-ce que les enfants Menger, quand ils entendent quelqu'un frapper à la porte, vont aussi ouvrir, comme une foule d'enfants le font ?

Marie. — Oui, c'est ce qu'ils font.

L. J. — Est-ce que c'est ce qu'ils firent ce soir-là ?

Marie. — Non, ils ne le firent pas. Ricky était avec moi quand je répondis au téléphone. Lui aussi parla au téléphone avec son père.

L. J. — Est-ce que ce coup de téléphone arriva avant la visite de Howard avec sa pipe ? Ou après ?

Marie. — Après. Environ dix minutes plus tard. Il était huit heures vingt quand il apparut à la porte, et huit heures trente quand je reçus le coup de téléphone.

L. J. — Désirez-vous dire quelque chose, Howard ?

H. M. (riant). — Je vois ce que vous pensez, Long John, sans mon sixième sens. Quand j'appelai High Bridge et que je demandai Marie au téléphone, j'étais tout aussi étonné qu'elle. Je n'étais pas certain d'avoir réussi. Ce n'était qu'une expérience. Et j'étais vraiment le premier étonné d'avoir réussi, et je suis encore étonné ; je ne sais pas comment cela s'est produit. Honnêtement je ne le sais pas.

L. J. — Si vous voulez me laisser poser quelques questions...

H. M. — La raison de la pipe était d'être une preuve que j'avais été chez moi. Je cherchai ma pipe dans mon camion, à cent vingt kilomètres de là, et je ne pus pas la trouver. Aussi, je commençai à me demander : peut-être ferais-je mieux de téléphoner... est-ce réellement arrivé ?

L. J. — Bon, laissez-moi continuer, Howard. Marie, quand vous êtes arrivée chez votre sœur ce soir-là, vers six heures trente, et qu'elle vous dit qu'Howard était parti en Pennsylvanie, dans un endroit des Poconos, est-ce qu'elle vous dit aussi qu'Howard essaierait de vous contacter ce soir-là ?

Marie. — Je ne crois pas. Je ne m'en souviens pas.

L. J. — Aviez-vous dans l'idée qu'Howard essaierait peut-être une expérience de téléportation ?

Marie. — Non, je ne m'en doutais pas, pour vous dire la vérité...

L. J. — C'est ce que nous voudrions.

Marie (riant) — Je ne connais pas beaucoup la téléportation. mais il y eut un autre incident que je sais être vrai.

L. J. — Vous voulez dire un incident autre que ce transport de pipe ?

Marie. — Oui.

L. J. — Eh bien, parlons d'abord de la pipe et puis nous continuerons avec l'autre incident. Ce soir-là, pendant que les enfants s'amusaient dans...

Marie. — Dans le salon.

L. J. — Et vous étiez assise avec eux ?

Marie. — C'est exact.

L. J. — ... regardant la télévision ?

Marie. — Oui.

L. J. — Il était environ huit heures trente du soir.

Marie. — Il était huit heures vingt.

L. J. — Il était huit heures vingt. Je vous félicite, mais évidemment Howard vous a entraînée parce qu'il sait que les dates et les moments ont une importance extrême. Est-ce que vous vous rappelez ce qu'il y avait à la télévision ce soir-là ?

Marie. — Mon Dieu, je ne me le rappelle pas.

L. J. — Ça n'a pas une énorme importance de toute façon, et je ne vous blâme pas d'avoir oublié... ce fut une expérience qui vous choqua, n'est-ce pas ?

Marie. — Je fus certainement secouée.

L. J. — Quand vous avez entendu frapper à la porte... est-ce qu'Howard a une façon particulière de frapper ?

Marie. — Il ne frappe jamais.

L. J. — Il entre sans frapper ?

Marie. — Il entre sans frapper. C'est sa maison.

L. J. — Je ne suis pas familier avec les façons de vivre de votre région, mais ne fermez-vous pas les portes ? Est-ce que généralement elles sont ouvertes ?

Marie. — Généralement le soir, quand nous allons nous coucher, nous les fermons.

L. J. — Je dis cela parce que si vous veniez chez moi, vous seriez obligée de frapper à ma porte, même si vous étiez un membre de ma famille. Parce que nous ne nous sentirions pas en sécurité si nous laissions notre porte ouverte. Mais Howard normalement ne frappe pas ?

Marie. — Vous savez, sa façon de frapper était très insistante, exactement comme un martellement, un martellement continu...

L. J. — Un martellement continu pendant un temps considérable ?

Marie. — Oui, comme s'il claquait la porte.

L. J. — Pour quelle raison ? Si c'était vraiment Howard qui était là, avec son corps astral ou son corps physique, pourquoi fallait-il qu'il continue à frapper ? Est-ce que le salon était près de la porte ?

Marie. — Je ne me suis pas exprimée correctement. J'ai attendu deux minutes. Je pensais que Rose allait aller ouvrir ; d'autre part c'était la porte de derrière.

L. J. — La porte de derrière ?

Marie. — La porte de derrière.

L. J. — Maintenant, vous ouvrez la porte, et vous voyez Howard. Qu'est-ce que vous avez ressenti ?

Marie. — Howard avait un air tel que je fus émue.

L. J. — Quand vous dites « avait l'air », vous voulez dire sa façon de vous regarder... ses yeux... son apparence ?

Marie. — Il regardait droit à travers moi. Droit à travers moi. C'était très étrange.

L. J. — Qu'est-ce qu'il a fait ensuite ?

Marie. — Sa main sortit de sa poche d'un geste automatique et il me tendit sa pipe.

L. J. — C'est-à-dire que sa pipe était déjà dans sa main, ou bien est-ce qu'il la sortit de son veston ?

Marie. — Non, elle était dans sa main.

L. J. — Est-ce que sa pipe était chaude ?

Marie. — Non, elle ne paraissait pas chaude.

L. J. — Est-ce qu'Howard fumait sa pipe à ce moment-là ? Voudriez-vous tenir ma pipe un instant ? (elle tient sa pipe). Vous sentez sa chaleur, n'est-ce pas ?

Marie. — Non, sa pipe n'était pas chaude comme cela. Elle n'était pas allumée. Elle était bourrée de tabac frais, mais sa pipe n'était pas allumée.

L. J. — Et vous n'avez rien dit ?

Marie. — J'ai reçu un choc. Je restais sans mot dire. Je me suis contentée de prendre sa pipe et je suis rentrée dans la maison.

L. J. — Qu'est-ce que vous avez fait à ce moment-là ?

Marie. — J'ai appelé Rose et je lui ai dit : quelque chose de très bizarre vient d'arriver. Et je lui ai dit ce qui s'était produit. Puis dix minutes plus tard je reçus le coup de téléphone.

L. J. — Quelle fut la réaction de Rose devant cet étrange phénomène ?

Marie. — Eh bien, je ne m'en souviens pas exactement. Je suppose qu'elle ressentit une sensation étrange aussi. Elle ne savait pas exactement ce qui était arrivé, de toute façon.

L. J. — Pourquoi avez-vous ressenti une sensation si étrange ?

Marie (réfléchissant). — Mmmm...

L. J. — Est-ce que vous saviez qu'Howard était dans les Poconos ?

Marie. — Oui.

L. J. — Vous ne saviez pas quand il rentrerait. n'est-ce pas ?

Marie. — Non.

L. J. — Puisque vous êtes arrivée chez lui à 6 h. 30, et que vous nous avez dit qu'il fallait une heure et demie pour rentrer de l'endroit où il était dans les Poconos, n'était-il pas possible qu'il soit rentré de son voyage dans les Poconos, et vous ait demandé de tenir sa pipe parce que, par exemple, il avait eu un petit ennui avec son auto ?

Marie. — Non, puisque ce fut dix minutes plus tard qu'il me dit au téléphone qu'une heure et demie lui serait nécessaire pour rentrer.

L. J. — Quand est-ce qu'il vous a dit qu'il serait rentré dans une heure et demie ?

Marie. — Quand j'ai reçu le coup de téléphone, dix minutes plus tard.

L. J. — Voyons. Vous n'avez pas reçu le coup de téléphone. Vous veniez du salon. Vous êtes encore devant la porte. Howard regarde droit à travers vous, et il vous tend sa pipe froide. Qu'est-ce qui vous parut mystérieux ?

Marie. — Si vous l'aviez vu vous-même, vous auriez eu la sensation de voir un phénomène mystérieux, vous aussi.

L. J. — C'est une bonne réponse. Je n'étais pas là, et je ne l'ai pas vu. Maintenant, reparlons du coup de téléphone.

Marie. — Ce fut dix minutes après que j'aie vu Howard.

L. J. — Vous avez décroché le téléphone ?

Marie. — Ricky, mon neveu, décrocha le téléphone.

L. J. — Est-ce qu'il parla avec Howard ?

Marie. — Oui, et puis je saisis le récepteur téléphonique ; je suppose deux secondes après lui...

L. J. — Est-ce que Ricky dit : « Allo, papa » ?

Marie. — Il ne savait pas qui c'était. Il dit : qui est-ce ? et il ne put pas me transmettre la réponse, parce que son interlocuteur était trop loin. Il ne pouvait pas bien entendre.

L. J. — Ensuite c'est vous qui avez répondu au coup de téléphone, pas Rose ?

Marie. — Oui, et il semblait venir de très loin. La communication n'était pas excellente.

L. J. — Vous souvenez-vous de votre conversation avec Howard à ce moment-là ?

Marie. — Il me dit : Je voudrais vérifier ceci : est-ce que vous m'avez vu ? Et je lui ai répondu : oui, vous étiez là il y a dix minutes, et il me dit : je désirais simplement le vérifier. Je suis dans les Poconos. Je serai à la maison dans une heure et demie.

L. J. — Est-ce que Rose lui a parlé ?

Marie. — Non, elle ne lui a pas parlé.

L. J. — Avez-vous parlé avec Rose ? Vous lui avez dit que vous aviez reçu la pipe ?

Marie. — Oui, et je lui ai montré la pipe.

L. J. — N'aurait-elle pas voulu parler avec Howard ?

Marie. — Oui, mais elle se reposait.

L. J. — Vous voulez dire qu'elle pouvait se reposer après que vous lui aviez dit que vous aviez reçu la pipe de cette étrange façon ?

Marie. — Après qu'il se fut téléporté, j'allai dans leur chambre à coucher et je parlai à Rose, et puis...

L. J. — Le téléphone sonna ?

Marie. — Le téléphone sonna. J'allai répondre, et puis je retournai avec elle. Je lui dis qu'Howard avait téléphoné. Elle se reposait.

L. J. — Elle continua à se reposer après cela ?

Marie. — Oui. Cependant Rose téléphona ce soir-là. Elle appela un ami dans les montagnes Poconos. Son nom est B..., et elle l'appela pour lui demander si Howard était là. Et vous n'y étiez pas, Howard, n'est-ce pas ? (Howard fait un geste de dénégation). Vous n'étiez pas de ce côté-là ? Il n'y était pas.

L. J. — Pardonnez-moi un moment, Marie ; quand est-ce que Rose décida d'appeler B... ?

Marie. — Dès que j'eus reçu le coup de téléphone et que je lui en eus parlé.

L. J. — Maintenant, Howard revint au bout de deux heures environ. Vous avez peut-être discuté avec lui ?

Marie. — Oui, et il m'a redemandé : étais-je vraiment là ? Et je lui répondis oui. Je lui racontai ce que j'avais vu, et comment il m'avait tendu la pipe. Je lui parlai de son expression, de ses gestes. Je lui dis la sensation très étrange que j'avais ressentie.

L. J. — Quand Howard fut arrivé et que vous vous êtes assis dans le... si vous ne vous en souvenez pas je peux l'admettre, ce n'est pas frais dans votre mémoire..... si vous avez bu une tasse de café ou de thé et parlé... Au bout de combien de temps êtes-vous retourné dans les Poconos ? Est-ce un quart d'heure ou une demi-heure plus tard que vous, Rose, et Howard êtes retournés dans les Poconos ?

Marie. — A dix heures vingt Rose, moi, Howard et deux autres personnes nous rendîmes chez B...

L. J. — Qu'est-ce qui se passa chez lui ?

Marie. — Nous parlâmes de ce qui venait de se produire...

L. J. — Vous voulez dire que vous avez parlé de la téléportation ?

Marie. — C'est exact.

L. J. — Howard, quand vous êtes arrivé chez vous, elles vous montrèrent la pipe ?

H. M. — Oui, et j'eus du mal à le croire.

L. J. — Était-ce la pipe que vous aviez avec vous ?

H. M. — Oui c'était exactement la même pipe. Elle contenait du tabac neuf, non allumé.

L. J. — Je peux dire à mes auditeurs que je connais Howard depuis trois mois, et que c'est un grand fumeur de pipe. Par conséquent il avait peut-être une autre pipe dans son camion. Il aurait pu téléporter cinq pipes s'il l'avait voulu, parce qu'il en a toujours plusieurs.

H. M. — J'étais très excité par l'incident, Long John, et je désirais fort le raconter à B...

L. J. — Pourquoi êtes-vous rentré chez vous ?

H. M. — Pour conduire ma famille chez B...

L. J. — Pourquoi vouliez-vous les conduire chez B... ?

H. M. — Parce que je sais que B... aime les phénomènes dans ce genre, et que j'avais l'intention de lui faire savoir autant de détails que je le pouvais.

Rose. — J'ai téléphoné à B... entre 8 h. 30 et neuf heures, et en même temps il reçut un coup de téléphone de Howard par un autre téléphone.

L. J. — Qu'est-ce que ça prouve ?

Rose. — Que lui, Howard, lui dit qu'il était dans la région et qu'il voulait le voir.

L. J. — Et est-ce qu'Howard alla voir B... ?

Rose. — Je ne sais pas. Etiez-vous allé le voir, Howard ?

H. M. — Non, je suis d'abord rentré à la maison, ensuite j'ai emmené ces gens avec moi.

L. J. — Ainsi cela ne prouvait pas qu'Howard était dans les Poconos à ce moment-là ?

Rose. — Je crois que si, parce que B... savait qu'il était dans la région. Howard le lui avait dit.

L. J. — A cause de sa voix ?

Rose. — Non, mais parce qu'il lui a téléphoné du domicile de quelqu'un chez qui il dînait... »

J'ai transcrit cet interview enregistré pour montrer à mes lecteurs le type d'interrogatoire auquel étaient exposés la plupart de mes témoins. Et cet interrogatoire était amical, sympathique ; mais d'autres investigateurs n'étaient pas si amicaux. Presque toutes les questions avaient plus pour but de couler un récit que de le soutenir.

Maintenant je vais produire un autre interview à propos d'une rencontre d'hommes de l'espace :

10 janvier 1957. Enregistrement d'une conversation entre un M. X. et Long John. M. X. raconte à Long John une expérience avec des extra-terrestres. M. X., après avoir travaillé comme physicien pendant une quinzaine d'années, est maintenant homme d'affaires à New York :

« M. X. — Ainsi nous partîmes tous les cinq, et il nous emmena en pleine campagne. Nous avançâmes au milieu de taillis épais.

L. J. — Vous étiez cinq ?

M. X. — Oui (M. Howard, Rose, une jeune femme et sa mère), et Rose Menger nous désigna du doigt une lumière qui brillait à travers les arbres.

L. J. — Avez-vous réellement vu cette lumière ?

M. X. — Oui, nettement. Elle devenait de plus en plus brillante. Son intensité variait. Elle devenait de moins en moins brillante pendant une quinzaine de secondes, ensuite pendant trente secondes redevenait de plus en plus brillante...

L. J. — A quelle distance était cette lumière de l'endroit où vous vous trouviez ?

M. X. — D'abord à soixante-dix mètres de nous, environ ; peut-être quatre-vingt-dix mètres. On ne pouvait la voir qu'à travers les arbres. Nous nous arrêtaâmes dans une clairière d'environ trente mètres de diamètre. Au-delà de cette clairière il y avait des arbres, et c'est à travers ces arbres que nous avons vu la lumière.

L. J. — Qu'est-ce que vous avez fait après ça ?

M. X. — Howard Menger a dit brusquement : attendez ici ! et il a marché vers la lumière. Il n'est pas allé très loin, il a dû avancer d'une douzaine de mètres. Puis il a stoppé et nous avons entendu deux voix masculines qui parlaient ensemble.

L. J. — Était-il dans une clairière ?

M. X. — Non, il marchait au milieu des arbres. Il s'était enfoncé de cinq ou six mètres dans la forêt.

L. J. — Aviez-vous une lampe électrique ou de quelque autre genre ?

M. X. — Oui, nous avions une lampe électrique pour aller à notre rendez-vous.

L. J. — Est-ce que votre lampe électrique était allumée pendant que M. Menger marchait vers ce bouquet d'arbres ?

M. X. — Non, il nous avait demandé de l'éteindre.

L. J. — Vous entendiez deux voix, une que vous avez reconnue comme étant celle de M. Menger... et est-ce que vous avez l'impression que l'autre voix aurait aussi pu être celle de M. Menger ?

M. X. — Non, elle était différente. Elle était plus chantante que la sienne.

L. J. — Est-ce que vous vous souvenez de leur conversation ?

M. X. — J'ai écouté autant que je le pouvais. Mais malgré mon désir je ne percevais pas les mots. Leur conversation a continué au moins une demi-heure.

L. J. — Une demi-heure. Et tous les quatre vous attendiez que M. Menger retourne jusqu'à vous ?

M. X. — C'est exact. Pendant qu'il parlait nous les regardions lui et son interlocuteur, quelque soit celui avec qui il parlait.

L. J. — Vous ne pouviez pas le voir ? Ou le pouviez-vous ?

M. X. — Nous pouvions voir un contour, une ombre foncée.

L. J. — Vous pouviez voir une autre silhouette ?

M. X. — Il semblait y avoir deux silhouettes. Mais je ne pouvais pas distinguer les traits de leur visage. Mais je voyais deux êtres humains.

L. J. — Est-ce que l'autre homme était plus grand ou plus petit que M. Menger ?

M. X. — L'autre était légèrement plus grand.

L. J. — Qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

M. X. — Pendant que nous regardions dans cette direction, nous entendîmes quelqu'un qui marchait le long de la lisière des arbres, qui venait vers notre droite. Puis nous avons entendu marcher quelqu'un d'autre. Nous pouvions entendre les brindilles du sous-bois craquer, et ceux que nous entendions marchèrent autour de nous et jusque derrière nous. C'est-à-dire que nous étions encerclés. Tout cela avait l'air très mystérieux. Nous ressentions une sensation étrange, comme s'ils nous observaient. Nous ne pouvions pas les voir, mais je suis sûr qu'ils pouvaient nous voir, parce que nous étions dans la clairière.

L. J. — Vous dites : ils... voulez-vous dire qu'ils étaient plus d'un ?

M. X. — Je suis tout à fait certain qu'ils étaient trois, parce que nous pouvions entendre deux d'entre eux sur notre droite. Puis Howard Menger revint et nous dit : Je suis affreusement désolé, je devine votre impression, mais je ne peux pas vous emmener jusqu'à eux.

L. J. — Est-ce qu'il vous indiqua une raison ?

M. X. — Non, il ne nous donna aucune raison, et il paraissait très, très désappointé. Je suis sûr qu'il désirait nous faire voir des hommes de l'espace.

L. J. — Vous dit-il que ces hommes venaient de l'espace ?

M. X. — Oui. Il nous dit qu'ils étaient trois : deux hommes et une femme.

L. J. — Est-ce qu'il vous a expliqué le sujet de leur conversation, leur message ?

M. X. — Je lui ai demandé de quoi ils parlaient, mais il nous a dit : je ne peux pas vous dire ce qu'ils m'ont dit ; j'aimerais vous le révéler, mais je ne le

peux pas. Cela paraissait être quelque chose de très personnel.

L. J. — Qu'est-ce qui s'est produit après ça ?

M. X. — Nous n'avons pas bougé. Howard nous a dit : si vous sentez une impulsion télépathique qui vous incite à nous rejoindre, venez. Puis la jeune femme nous a quittés, et a déambulé aux environs. Elle ne put trouver personne, et revint. Et de nouveau nous entendîmes les deux personnes à notre droite qui marchaient dans le bois. Je suppose qu'elles s'en retournaient ; nous restâmes encore là pendant une demi-heure et rien ne se produisit. Nous espérions toujours que nous les verrions.

L. J. — Vous êtes rentrés ?

M. X. — Ensuite Howard nous dit : juste une minute. Il repartit et de nouveau parla à quelqu'un. Puis il revint et nous dit que c'était inutile, que nous allions rentrer. Nous rentrâmes.

L. J. — A la fin de la nuit ?

M. X. — Oui.

L. J. — Est-ce que tout aurait pu être préparé ?

M. X. — Nous eûmes du mal pour arriver à notre lieu de rencontre et pour en repartir. Nous dûmes nous frayer un chemin à travers les broussailles. Je suis tout à fait certain qu'Howard Menger n'était jamais venu là antérieurement (1).

(1) Ceux de mes lecteurs qui le voudraient peuvent demander au Rev. Archer, Spiritual Unity Centre, 1528 Santa Clara Avenue, Alameda, Calif., U.S.A., de leur décrire leurs vies passées sur d'autres planètes. Il suffit de lui écrire une petite lettre en anglais ou traduite en anglais. M. Archer lit les vies passées des gens à distance et rédige des *past life readings* qui sont fort intéressants (n.d.t.).

CHAPITRE 26

CONFÉRENCES EN AMÉRIQUE

Que John Nebel soit aimé d'une foule d'auditeurs s'explique vraisemblablement de bien des façons. Certains l'aiment à cause de sa façon honnête de discuter des sujets et des gens controversés ; d'autres aiment son esprit ouvert ; d'autres aiment sa personnalité.

La cause la plus notoire de sa popularité, cependant, est sans aucun doute sa capacité de faire briller les facettes les plus intéressantes des personnalités qu'il interviewe.

Je me rappellerai toujours ma première émission avec lui, quand j'allai au studio avec George Van Tassel, le 30 octobre 1956. J'étais plutôt ému. C'était ma première émission radiophonique. Mais Long John me mit à mon aise, et le soutien loyal de George et son aide franche me donnèrent le courage dont j'avais besoin.

La discussion atteignit son paroxysme quand on me demanda comment j'avais pu prendre des photos d'un astronef sans aucune source de lumière à ma disposition. Van répondit d'une façon si explicite que

je reproduis sa description, extraite d'un enregistrement magnétophonique :

Van : « Eh bien, John, c'est une preuve supplémentaire de ce que j'ai dit aux gens depuis longtemps. C'est l'événement le plus important de l'Histoire, qu'il appartienne à tout le monde, dans un pays libre comme le nôtre, de connaître. Vu mon expérience de la caméra Polaroid et des astronefs, je suis certain que ce qu'Howard nous a dit cette nuit est authentique. Ces photos ont été prises à différentes distances, et leur perspective cadre parfaitement avec leur distance. L'astronef émet le même type de lumière que celui avec lequel je suis entré en contact. Il est lui-même lumineux. Des lampes ne sont pas indispensables pour photographier un astronef la nuit.

Maintenant vous avez demandé à Howard si ce type particulier d'astronef tournoyait ou semblait tourner, et il vous a dit qu'il avait vu quelque chose qui tournait, ou qui semblait tourner. John, j'aimerais vous lire l'un des messages que j'ai reçus télépathiquement et qui vérifie ce point particulièrement difficile. Voici le livre que j'ai écrit à propos de mes informations télépathiques, daté du 24 août 1952 :

... Dans l'amour et la paix de la lumière éternelle, salutations aux êtres humains de Shan (la Terre). Celui qui vous parle se nomme Ashtar. Laissez-moi d'abord vous dire que nous vous sommes reconnaissants de vos efforts continuels pour rester en contact avec nous, pour l'information de vos esprits scientifiques de toute votre planète, Shan. Notre astronef ne pivote pas. C'est l'émission en spirale du rayonnement de notre vaisseau qui produit l'apparence de rotation. Son pôle supérieur positif émet des rayons centrifuges produits par le

rassemblement et la concentration de particules lumineuses à travers un canal tourbillonnaire central. Ces émissions lumineuses qui fusent vers l'extérieur ressemblent à des rayures en spirales. La polarité inférieure négative fonctionne en sens inverse. L'émanation de substance lumineuse est contenue dans un champ neutre qui est vide et ovoïde. Votre caméra spectroscopique révélerait le spectre lumineux normal et les éléments de votre atmosphère. Communiquez cela aussi à ceux qui doutent encore.

L. J. — Eh bien, la seule façon de savoir si quelque chose est vrai est de regarder tous les côtés de l'histoire. Maintenant je sais que ceux qui parlent de ces sujets se méfient. Moi-même je n'accepte pas *a priori* ce que vous venez de dire et je l'admets franchement. Je suis bien d'accord avec George Van Tassel qu'il n'est pas venu ici pour bernier qui que ce soit ; il n'a pas intérêt à duper, M. George Van Tassel, et je dirais la même chose d'Arthur Aho.

Van. — Je connais des millions de gens qui ont vu ces astronefs. Ils ont peur d'être ridiculisés s'ils parlent, et le fait qu'ils ne communiquent pas leurs observations aux militaires a créé une atmosphère de malaise dans ce pays du côté du gouvernement. Je pense que nous avons le meilleur genre de gouvernement du monde. Je parle pour le gouvernement, non pour moi-même, à ce point de vue.

L. J. — Pourquoi devrions-nous garder cela secret, qu'est-ce que nous avons à perdre ?

Van. — John, j'ai soutenu depuis le début que la raison du secret est le fait que si le principe de leur énergie motrice était révélé, il est si simple que n'importe quel mécanicien pourrait fabriquer un moteur qui

fonctionnerait, et qui n'aurait besoin d'aucun combustible. C'est à mon avis la raison majeure qui empêche que ce principe soit révélé. Cela, et le fait que diverses informations relatives à cette force particulière et les connaissances qui ont été découvertes depuis l'énergie atomique ont rendu désuets tous les ouvrages scientifiques de nos écoles. Ils sont en retard sur leur temps. Les élèves des lycées sont en contact avec les notions compliquées de l'ouvrage *La science populaire*. Et ces jeunes gens ne refusent pas de s'instruire, mais ils refusent d'apprendre des notions périmées. Telle est la situation telle que je l'ai analysée et discutée avec des nombreux parents et enfants de dix ans. Et tout cela déclenche un malaise dans notre pays, parce que comme je l'ai dit auparavant, la force de notre pays réclame des gens qui ont confiance dans leur gouvernement, dans leur genre de gouvernement, et dans les responsables des services gouvernementaux. Simplement je n'aime pas que la vérité soit cachée. C'est quelque chose qui concerne tout le monde.

L. J. — Vous utilisez le mot : vérité. Vous paraissez certain de ce que vous dites ?

Van. — Positivement certain... oui.

L. J. — Howard Menger, vous avez entendu George Van Tassel. Aviez-vous déjà entendu parler de George Van Tassel avant sa conférence à New York en octobre 1956 ?

Howard. — Oui, et c'est tout ce que je peux dire.

L. J. (surpris). — C'est tout ce que vous pouvez dire ?

Howard. — Oui, j'ai répondu à votre question.

L. J. — Même George Van Tassel semble étonné ; ai-je raison, George ?

Van. — Eh bien, je vais vous dire, John ; quand on s'occupe de ces hommes de l'espace on s'aperçoit qu'il y a une foule de choses qu'ils ont dites à différentes personnes de la Terre. Je ne pouvais pas deviner comment lui, Howard, savait que j'étais ici à New York, ni comment il savait où j'étais à New York. Je n'avais même pas eu la possibilité de lui poser ces questions moi-même.

L. J. — Eh bien, je peux dire que tout cela me paraît plutôt mystérieux ! »

Après cette première émission d'invités de John Nebel, nous reçûmes de nombreuses autres invitations.

En mars 1957, j'allai dans l'ouest pour une brève série de conférences, qui devait être suivie deux mois plus tard par d'autres conférences dans le pays tout entier pendant un mois. Pendant ces deux voyages je m'arrêtai chez Van à l'aéroport de Giant Rock, en Californie. Je passai aussi quelques heures inspiratrices avec Georges Adamski, qui est un grand esprit fort développé. Je n'oublierai jamais notre rencontre chaude et amicale, ni ses sages paroles.

En avril 1957, M. Lester (1) et moi voyageâmes ensemble dans le pays. J'eus plusieurs contacts avec des hommes de l'espace. La rencontre la plus intéressante se produisit à Hollywood, en Californie, où M. Lester et moi résidions dans un hôtel de Sunset Boulevard. A deux heures trente un matin, pendant qu'il dormait profondément, je fus éveillé par une forte impulsion. Je me levai, m'habillai tranquillement, et sortis dans la brume. Je longai quelques pâtés de maisons, en

(1) M. Lester est un pseudonyme.

essayant de me guider vers la source de mon impulsion. J'entrai dans un restaurant ouvert la nuit pour demander une tasse de café et mon chemin. Je savais qu'une rencontre avec un homme de l'espace était proche, mais je ne savais pas exactement où ni quand elle se produirait.

Je regardai les autres clients du restaurant. Six ou sept personnes dévoraient des tranches de pâté et des tasses de café. Mais un homme et une femme étaient assis sur des tabourets devant le comptoir. L'homme attira particulièrement mon attention, car j'étais presque certain qu'il émettait une émission mentale. J'hésitai pendant un moment, puis je lui demandai mentalement si c'était lui que je devais rencontrer. Il se retourna, regarda directement vers moi et hocha la tête. Aussi j'allai jusqu'au comptoir et je les saluai.

La femme s'assit sur un autre siège et me fit signe de m'asseoir entre eux. Assis entre eux deux je ressentis de nouveau la familière sensation d'amour et de camaraderie. L'homme était plaisant ; il avait une chevelure brune ondulée, une taille moyenne, un teint rouge de santé, et des yeux souriants. Il me rappelait John Garfield. La femme, elle aussi, avait une chevelure brune ondulée. Ses yeux étaient noirs. Sa peau était claire et de couleur camélia. Elle n'était pas fardée, à part une trace de rouge à lèvres. Elle était petite et svelte ; sa figure était belle et son expression douce. Elle ne parla pas du tout.

« Howard, je suppose que votre compagnon dort bien ?

— Il dort à poings fermés ; je suis surpris qu'il ne se soit pas réveillé quand je me suis levé ; car normalement il a le sommeil léger. »

Mon interlocuteur me rappela que chaque fois que j'avais une mission à remplir je pouvais toujours quitter ma maison sans attirer l'attention. Je me demandais pourquoi le reste de la maisonnée dormait toujours si profondément.

Nous parlâmes de mon voyage et de mes conférences, et il me demanda si j'aimais la Californie. Je lui dis que je l'aimais beaucoup, et que j'aimerais y vivre un jour parce que certaines régions de la Californie me rappelaient Vénus.

Alors, comme dédaignant ce que je lui disais, il sourit avec l'air de s'excuser, et me dit qu'ils devaient se présenter. Lui était Suna, et sa douce compagne, Karma. Tous deux étaient de la planète Mars.

« Je suis connu sous le nom de Suna par ceux avec qui je suis en rapports sur votre planète, mais comme vous le savez nous n'avons pas de noms sur notre propre planète. »

Je me sentis surpris et quelque peu soupçonneux en entendant leurs noms, car c'était la première fois qu'ils m'indiquaient des noms réels. Peut-être ces gens faisaient-ils seulement semblant d'être des hommes de l'espace ! N'importe qui pourrait se faire passer pour un homme de l'espace, surtout quelqu'un capable de communiquer télépathiquement. Il lût immédiatement mes doutes ; sourit ; et puis mon regard fut attiré vers ses yeux. Tandis que je le regardais son œil droit devint gris très clair, puis de nouveau brun ! Ensuite il fit la même chose avec son œil gauche.

Je dois dire qu'ainsi je fus pleinement convaincu ; ensuite je me dis que s'ils indiquaient des noms, les visiteurs de l'espace pouvaient être aisément identifiés

par d'autres gens en contact avec eux. Cela faciliterait notre travail.

Sentant que j'acceptais ce qu'il me disait, il m'expliqua qu'il était sur cette planète depuis quelques temps et qu'il avait pris le teint des hommes terrestres. Mais je vis une expression de plaisir sur sa figure lorsqu'il dit qu'il retournerait bientôt chez lui sur sa planète.

« Je vous ai suivi de loin partout où vous êtes allé », me dit-il, « et je continuerai. Quand le moment sera venu, je me révélerai à vous et à vos témoins. »

Il dit qu'une photo serait prise, sur laquelle il apparaîtrait avec une foule de gens, et que je pourrais utiliser cette photographie si je le désirais pour mon livre.

Nous parlâmes de mon groupe d'étude, et il me suggéra de ne pas les pousser trop fort, car il était difficile pour eux de comprendre quelques-uns de mes concepts. J'avais commencé mon enseignement en leur disant d'une façon résumée qui étaient les hommes de l'espace, d'où ils venaient, et quel était leur but. Ensuite ils avaient eu un bref cours de technologie qu'un homme de l'espace avait conseillé. Après quoi je les avait graduellement amenés à l'étude de la métaphysique. J'espérais que quelques-uns des membres de mon groupe deviendraient des moniteurs, pour être capables de contacter eux aussi des hommes de l'espace, et de continuer leur travail.

Suna suggéra qu'il pourrait être utile que mon groupe étudie la « réalisation de soi-même » enseignée par le grand instructeur Parahamsa Yogananda. C'était là que M. Lester, avec sa connaissance du yoga et sa dévotion à son étude, pourrait grandement nous aider.

Je devrais lui permettre de diriger mes élèves à sa façon.

Abruptement, Suna dit : « Et quand vous serez là, debout sur l'estrade, à Giant Rock, vous pourrez me photographier. » Cela me causa un choc, car je n'avais pas eu l'intention de participer au congrès des astronefs ; pourtant j'avais appris à toujours suivre leurs suggestions. Aussi Lester et moi nous nous dirigeâmes vers Yucca Valley.

Tandis que j'étais sur la plateforme et que je parlais aux auditeurs, j'aperçus parmi eux Suna. Je demandai que l'on m'amène ma caméra Polaroid, et pris une photo de lui parmi mes auditeurs. J'espérais qu'il serait visible sur la photo.

Pendant que je rentrais vers le New Jersey, Suna et Karma me firent savoir leur présence de différentes manières, et je fus heureux de savoir qu'ils n'étaient pas loin.

Une fois Suna écrivit un signe sur la porte d'entrée d'une salle de conférence d'un hôtel de Chicago, et j'attirai sur elle l'attention de John Otto qui parrainait mon apparition.

Pendant l'été de 1957 mon fils Robert quitta la terre. Il fut brave, joyeux et brillant jusqu'à la fin. Quelques mois plus tard mon père mourut. En deux ans, il y avait eu quatre deuils dans ma famille proche.

Tout dans ma vie personnelle parut finir. Mon travail périclita. Le directeur d'une grande fabrique de boissons, l'un de mes principaux clients, me téléphona pour me dire qu'à cause de mes récits de gens de l'espace, il ne me demandait plus mes services. Si j'avais eu le désir de laisser tomber mon travail, c'était le moment.

J'eus à prendre une décision : plaire en redevenant conformiste, ou bien accorder tout mon temps et toute mon énergie à la diffusion de tout ce que je savais. Je choisis la deuxième solution.

Quand je laissai tomber mon travail de peintre d'enseignes, ma position financière devint précaire. Cependant, au fond de moi, je savais que positif, je pourrais résoudre de tels problèmes terrestres.

Etre presque seul dans la croisade n'était pas facile. Mes concepts et ma compréhension étaient plus vastes grâce au savoir merveilleux que j'avais reçu de mes amis de l'espace. Mais interpréter ces concepts dans notre Société était difficile. De nombreuses situations déplaisantes survinrent, parce que des gens comprenaient mal ou interprétaient mal mon comportement.

Quand je commençai à répandre le message de l'amour, je voulais dire un amour spirituel pour une ou pour plusieurs personnes. Un amour spirituel qui soit l'expression de cette petite étincelle divine qui brille dans le cœur de l'homme. C'est un amour impersonnel, qui est à la disposition de tous.

Quelques expériences que j'essayai avec les groupes et avec certains membres de mon groupe échouèrent ; mais quelques-unes réussirent.

A la fin de 1957 je confiai mon groupe à quelqu'un de capable, et me retirai dans l'isolement, de façon à pouvoir étudier, décrire mes expériences dans ce livre, transcrire la musique que je produisais, et intensifier mon entraînement pour le travail encore plus sensationnel qui m'attendait.

CHAPITRE 27

MARLA

Dans mon excitation et mon trouble, j'avais presque oublié ce que mes amis m'avaient dit d'un certain homme de Yuca Valley, Californie, qu'ils m'avaient promis que je rencontrerais.

En octobre 1956, cependant, je dois avoir été inspiré de parcourir un certain paquet de ma collection maintenant énorme de notes et autres documents ; car là, sur un bout de papier lourdement souligné, était le nom d'un hôtel et le numéro d'une chambre. Au-dessus de cette information, j'avais écrit au crayon : l'homme de Yuca Valley qui dirige des expériences.

C'était l'un de ceux qui, disaient-ils, faisaient des expériences bien au-delà de celles des savants conventionnels. Je me souris à moi-même quand je vis la date prédite pour notre rencontre et que je notai qu'elle était proche. Je me demandai s'il avait quelque préconnaissance de notre rencontre proposée (plus tard il me confirma qu'il savait qu'il allait rencontrer quelqu'un dans l'est mais que son nom ne lui avait pas été dit).

Moi aussi je me demandai quel était le nom du garçon mais je le sus bientôt. Le lendemain du jour où j'avais retrouvé ma fiche, un ami me téléphona d'un ton excité : « Howard, un homme que vous voudrez voir va être à New York. J'ai hâte d'entendre sa conférence. »

Je lui demandai qui était cet homme. « George Van quelque chose... » Il sortit la lettre d'un ami : « George Van Tassel. Il a eu des contacts avec des gens de l'espace, et c'est le directeur du Collège de l'Universelle Sagesse.

— Est-ce qu'il fait des expériences d'un genre ou d'un autre ?

— Ça, je ne le sais pas... elle (évidemment l'auteur de la lettre) ne le dit pas. »

Je pensai que ce devait être mon homme, et quand la date de mon arrivée fut venue, je ne voulus pas différer mon voyage à New York pour lui rendre visite. Bill Thompson me conduisit dans la cité, et nous allâmes à son hôtel.

J'appelai sa chambre. Quelques minutes passèrent. Puis George Van Tassel sortit de l'ascenseur et pénétra dans le vestibule. Dès qu'il fut visible, je sus qu'il était l'homme vers qui j'étais dirigé. Il n'avait pas seulement une personnalité chaude et plaisante. Je voyais que cet homme était profondément compréhensif et savant. En fait il me rappelait quelques-uns des gens de l'espace que j'avais rencontrés.

Je le présentai à mon camarade, mais sentis qu'il était plus sage de ne pas mentionner en public ce que les hommes de l'espace m'avaient dit, et comptai sur une possibilité de parler avec lui seul à seul. Cela s'avéra difficile. D'abord nous assistâmes à sa conférence. La salle était pleine. Ensuite j'essayai de lui

parler en tête à tête, mais ce fut impossible à cause de la foule qui se pressait autour de lui. Je m'aperçus rapidement que tout le monde se mêlait à notre conversation, et mes photos passèrent de main en main pour que tout le monde les voie. Je découvris, cependant, que George et moi échangeions nos impressions télépathiquement, et je fus fermement convaincu qu'il était l'homme que je cherchais.

Dans le courant de la semaine il vint chez moi, où il parla à quelques groupes d'auditeurs choisis.

Nous participâmes à une émission de radio de Long John, ainsi qu'à un programme de télévision de Stève Allen et mes récits devinrent très connus.

Je n'avais plus de vie privée. Des centaines de gens se pressaient dans notre maison de High Bridge ; à partir de ce moment-là, nous n'eûmes plus aucune tranquillité chez nous.

Parmi nos visiteurs il y avait des gens sincères, des reporters, des chercheurs de curiosités, des investisseurs ; mais je parlai avec tous.

Soudain, pendant l'une des conférences privées de George chez moi, je reconnus quelqu'un qui allait encore plus changer ma vie. Tandis qu'il parlait, je remarquai une jeune femme blonde, mince, attractive, qui écoutait avec ravissement la conférence, et je sus tout de suite qui elle était.

Mon esprit se reporta à une prédiction que la femme de Vénus m'avait faite. Elle m'avait dit que je rencontrerais une jeune femme qui ressemblerait presque exactement à la jeune fille que j'avais rencontrée des années auparavant, quand j'étais enfant, dans la forêt. Elle m'avait dit que son nom serait Marla.

Je murmurai ce nom... Marla... et la mémoire me revint. Elle ne parut pas me reconnaître ni me remarquer. Mais je savais que c'était la femme qui travaillerait avec moi dans l'avenir, comme elle avait été ma partenaire jadis sur une autre planète, et qu'elle tiendrait une promesse. Maintenant, elle était une femme née sur notre planète.

Visiblement je n'étais pas le seul qui avait senti quelque chose de différent en voyant cette adorable jeune femme au regard rêveur. Un ami de New York me tira à l'écart et me demanda si je l'avais remarquée : « Cette jeune femme me fait un effet étrange, mais je ne sais pas pourquoi. » Presque automatiquement, je répondis : « Oui, elle *est* étrange, et nous la verrons souvent dans l'avenir. »

Tout en prononçant ces mots, je pensai que le travail que j'allais devoir faire sur cette planète exigerait bientôt une décision personnelle difficile.

Il est navrant que nombre d'entre nous qui travaillons ici souffrions d'obstructions de notre mémoire qui ne disparaissent que lorsque nous avons déjà choisi notre genre de vie. Dans mon cas j'étais un homme marié, avec des enfants et les obligations correspondantes. Il faudrait une extrême compréhension mutuelle pour que l'un de nous deux, ou les deux, remodèle sa vie d'une façon originale.

Ce furent nos visiteurs qui m'aidèrent à rompre l'obstruction de mémoire avec laquelle j'étais né sur cette planète. Nous avons tous eu des vies antérieures. Quelques-uns d'entre nous ont vécu dans d'autres corps et dans d'autres endroits, sur cette planète-ci, mais aucun d'entre nous n'a vécu sa première vie sur la Terre. Ainsi la vie est une croissance continuelle à

travers des expressions infiniment variées. Au commencement j'avais trouvé bien des choses que me disaient les hommes de l'espace difficiles à croire ; mais plus je me développais, plus je devenais conscient de l'existence et des facultés variées de mon âme.

Nous avons tous vécu pendant des centaines d'incarnations sur différents mondes. Quelques-uns d'entre nous ont voulu revenir sur cette planète et renaître dans des corps terrestres. Nous avons voulu aider au travail d'aider d'autres gens à développer leur conscience supérieure. Certains ont le tort de croire que ces facultés sont purement intellectuelles ; mais croire n'est pas savoir. Pour connaître quelque chose on doit l'expérimenter.

Est-ce qu'il vous est arrivé d'être illuminé par quelque vérité surgie soudain dans votre esprit, qui était une réponse à un problème particulier qui vous avait tracassé ? Ou peut-être, de comprendre brusquement des sujets plus profonds pendant un instant ? Le souvenir de cette brève illumination restait dans votre esprit, mais vous ne pouviez pas trouver des mots pour l'expliquer aux autres. C'est ce que j'appelle la *connaissance*. Il est difficile de la traduire en mots pour ceux qui ne savent pas, ou pour ceux qui croient ou qui imaginent qu'une chose est vraie sans l'avoir expérimentée.

Cette conscience et ce savoir supérieurs sont le fruit de l'évolution de l'âme, de l'esprit et du corps, qui luttent continuellement pour devenir parfaits et un avec Dieu.

Quand l'obstruction de mémoire est brisée, nous n'avons plus besoin de la surveillance ni de l'aide constante de nos frères de l'espace. Nous nous guidons

nous-mêmes. C'est à ce moment que nous expérimentons une émotion encore plus agréable que de rencontrer ces êtres avancés et de parler avec eux : la joie que nous ressentons en aidant les autres à réussir ce que nous avons réussi.

Quelques-unes des choses que j'écris ne sont pas conformes à nombre de nos crédos religieux orthodoxes. Les sciences occultes s'intéressent à quelques-uns de ces sujets, mais généralement ces savoirs métaphysiques ne sont pas pratiques du tout.

La Science demande des preuves, mais comment pouvons-nous prouver quelque chose qui est au-delà de nos sciences ? Les preuves scientifiques sont fondées sur ce que nous percevons avec nos cinq sens, et non sur ce que nous savons grâce à l'usage d'autres sens encore plus précieux.

Mais, d'une façon ou d'une autre, de ces idées avancées doit sortir une science, un système d'un genre quelconque ; ou bien nous serons moins heureux. Une telle science cosmique, qui impliquera des investigations dans le royaume des autres sens et des autres dimensions, a déjà eu ses humbles débuts ; mais ses patriarches, comme ces anciens iconoclastes qui annonçaient que la terre était ronde et n'était pas le centre de l'univers, ont été persécutés.

Les travaux de l'être humain ont pénétré des millions d'années-lumières dans l'univers, et dans les profondeurs presque infinies de l'atome ; mais maintenant il doit approfondir un sujet plus mystérieux et difficile ; l'homme lui-même !

Puisque je parle des incarnations passées, je devrais éclaircir le sens du mot karma tel qu'il m'a été expliqué. Si vous voulez, c'est une **EXPRESSION HEREDITAIRE**

COMPENSATRICE DANS NOTRE MONDE. On peut échapper aux conditions karmiques si on dispose des facultés supérieures de la conscience, mais malheur à ceux qui sont les esclaves du karma et ne peuvent pas sortir de leur prison !

A ceux qui disent qu'ils sont résignés à vivre sous ce système de rétribution karmique, laissez-moi dire ceci : c'est une loi fausse et artificielle, qui n'a de réalité que parce qu'on le veut bien.

Jésus a dit : Sachez la vérité et la vérité vous libérera. Ceux qui meurent sur cette planète sans avoir su la vérité, ni obtenu les facultés psychiques supérieures sont prisonniers de cette planète et ne la quittent pas ; ils renaissent dans des nouveaux corps et continuent dans l'école de la vie, liés à la roue du karma.

Mais ceux qui meurent en sachant la vérité n'ont pas peur de mourir. Ils savent que la mort n'est qu'un phénomène physique, et qu'ils peuvent naître sur une autre planète, Vénus, par exemple : un véritable ciel en comparaison de la terre.

Quelques-unes des âmes d'une autre planète qui choisissent de naître sur la nôtre le font dans un certain but, soit pour accomplir une mission, soit pour vivre avec quelque être aimé. Mais, qu'ils évoluent vers le haut ou vers le bas, ils évoluent continuellement.

Pendant la conférence, je me demandai si c'était mon âme ou celle de Marla qui s'était lancée de nouveau volontairement dans cet enfer de la Terre. Peut-être avait-ce été nous deux.

CHAPITRE 28

LES COUPLES NATURELS

Marla ressemblait tellement à la demoiselle sur le rocher que je me sentais certain qu'elle devait être la personne que m'avait dite la femme vénusienne. Je me rappelais notre réunion en juin 1946, quand je lui demandai si nous nous rencontrerions de nouveau. Elle m'avait répondu négativement, mais avait ajouté quelque chose qui m'avait fort intrigué : « Non, Howard, mais une viendra qui est ma sœur. Elle travaillera avec vous, et sera avec vous pendant votre vie terrestre. C'est ma sœur de Vénus. Elle s'est incarnée sur cette planète ils y a quelques années dans votre Etat du New Jersey. Elle n'est pas trop loin de vous en ce moment. Un jour vous la rencontrerez. »

— Comment la reconnaitrai-je ?

— Ne vous inquiétez pas : vous la reconnaitrez dès que vous la verrez. Une fois en sa présence vous saurez que c'est elle. Et vous verrez qu'elle me ressemble ! »

A l'époque, j'avais imaginé une femme de notre planète, d'un certain âge, qui m'aiderait dans mon travail et rien de plus. Une femme plus jeune aurait déclenché un conflit conjugal.

Dix ans plus tard, en écoutant parler George Van Tassel, j'avais vu Marla pour la première fois ; et comme la jeune fille sur le rocher me l'avait dit, je la reconnus instantanément.

Je regardai une jeune femme silencieuse, sérieuse, au visage triste. Je la reconnus d'abord non pas à cause de son apparence physique, mais à cause d'une sensation d'union de mon âme et de la sienne. Et tandis que je la regardais soigneusement, mon cœur sauta presque dans ma poitrine : Marla ressemblait d'une façon frappante à la demoiselle sur le rocher ! Elle était plus petite, et sa chevelure coiffée en un strict petit chignon sur sa nuque n'était pas d'un blond aussi clair que celle de la femme vénusienne ; ses yeux étaient gris-bleu avec des petites taches d'or, tandis que ceux de la vénusienne étaient dorés. Pourtant j'eus presque la respiration coupée de voir à quel point elle lui ressemblait.

Quelqu'un me parla d'elle. J'appris qu'elle était récemment devenue veuve. Je demandai à Van Tassel de venir avec moi pour avoir le courage de faire sa connaissance. Nous nous dirigeâmes vers elle après la conférence, et je fis de nouveau connaissance avec quelqu'un qui avait été très proche de moi jadis.

Je me rappelle comme elle rougit quand Van Tassel lui dit qu'elle portait une cicatrice au sommet d'une cuisse ; que certains êtres humains portent ce signe distinctif, et sont connus des leurs comme : l'un d'entre eux. Marla sourit et répondit : « Mais je n'ai jamais vu une soucoupe volante, ni eu de contact avec un être de l'espace. » A quoi Van répondit quelque peu énigmatiquement : « Vous n'avez pas à le faire ! »

Depuis que je l'avais vue, le voile de ma mémoire s'était soulevé. Je savais que je l'avais connue auparavant, que je l'avais aimée, et que nous étions destinés à nous unir. C'était une révélation heureuse, mais aussi tragique, car j'étais déjà marié. J'étais plongé dans la confusion, partagé entre une tendre anticipation et le douloureux pressentiment de ce qui se produirait dans ma vie familiale.

Mais après notre première rencontre, Marla et moi fûmes irrésistiblement attirés l'un vers l'autre ; nous luttâmes tous deux pour empêcher que l'événement que l'on nous avait prédit se réalise, mais nous fûmes submergés par le souvenir d'une promesse que nous nous étions faite longtemps auparavant.

Je ne me rappelle pas complètement la vie que j'ai vécue sur Saturne, mais je me rappelle mes parents, mes frères et mes sœurs. J'étais un instructeur spirituel qui instruisait les jeunes. J'avais à ma disposition un astronef et j'allais d'une planète à une autre dans le double but d'instruire et de m'instruire. Je parlais de nombreux sujets, entre autres : la projection télépathique et l'étude des Lois Universelles Divines. Quand j'étais ce professeur connu, on m'appelait : l'un des fils de Naro, le Soleil de Naro, Professeur de Lumière qui venait d'une planète proche de l'étoile que l'on appelait Naro.

Je devrais dire, entre parenthèses, que l'âme incarnée sur cette planète vit d'une autre façon, qui est fonction de la fréquence vibratoire de la planète, fréquence qui génère les lignes de forces magnétiques qui environnent chaque corps planétaire physique et tout ce qui est construit de la même matière. Par exemple, sur Vénus et sur Saturne, la fréquence vibratoire est

bien plus élevée, et les structures physiques sont plus subtiles ; et si un homme de la Terre dans son corps physique pouvait y aller, il est vraisemblable qu'il ne pourrait pas voir quelques-unes des formes de vie qui vibrent plus rapidement que la sienne, pas plus qu'il ne peut voir les formes de vie spirituelle qui existent sur et dans sa propre planète. A moins que son corps physique soit préparé et conditionné, il ne pourrait pas voir ces êtres d'une autre planète.

Si deux corps planétaires ont une fréquence voisine, dans ce cas les formes de vie sont visibles les unes pour les autres. Les formes de vie sur Vénus et Saturne, par exemple, peuvent se voir mutuellement, et leurs cultures sont interchangeables parce que leurs fréquences sont compatibles. Quand des âmes s'incarnent sur la terre, leur fréquence doit être ralentie, pour ainsi dire, pour qu'elles puissent s'incarner. Généralement ces âmes renées ne se reconnaissent pas entre elles, parce qu'elles renaissent sans la mémoire de leurs vies antérieures.

Pendant l'un de mes voyages quand j'étais Sol do Naro, je m'arrêtai sur Vénus, et ce fut là que je rencontrai Marla pour la première fois. Grande, souple, avec une longue chevelure blonde qui tombait comme une cascade autour de ses épaules, avec ses yeux verts-dorés, était bien plus belle qu'une princesse de conte de fées. Nous tombâmes amoureux tout de suite.

Pendant mon incarnation de Saturnien j'étais physiquement très grand, et bien plus fort. Pourtant mon corps physique d'alors ressemblait au corps que j'ai maintenant ; c'est pourquoi ce corps terrestre a été choisi. Et non seulement il y a une similarité, mais

parfois je deviens pareil au Saturnien, en taille, en grosseur et en pouvoirs.

Notre amour sur Vénus fut intense et puissant. Mais nous n'étions pas destinés à rester ensemble ; je savais que je devais voyager jusqu'à la Terre, et y compléter une mission esquissée dès le jour de ma naissance sur cette planète.

Je me rappelle maintenant clairement le jour où je la quittai. Tous deux nous disions que nous serions très braves. Marla faisait des petites plaisanteries et essayait de rire musicalement ; mais elle trouvait difficile de s'empêcher de sangloter en même temps. Quand je me tournai pour la regarder pour la dernière fois, je lui fis une promesse : un jour, quelque part, je la retrouverais.

Quand j'arrivai aux portes de la Terre, un enfant d'un an qui s'appelait Howard Menger venait de mourir. Le corps de cet enfant fut conduit dans une église luthérienne pour qu'on le baptise et que l'on prie pour lui. Moi, Sol do Naro, qui voyais cela, communiquai avec l'âme qui quittait le petit corps.

Par agrément mutuel et librement, j'entrai dans ce corps. Pendant que les parents priaient, le petit corps revint miraculeusement à la vie. Cela me semble étrange, mais je peux me remémorer le contenu de la conscience de l'âme initiale, des fragments de ses souvenirs (qui étaient déjà imprimés sur le subconscient de l'enfant, et me souvenir aussi de ma vie de Sol do Naro. En tant que Sol do Naro, je me rappelle vaguement quand j'étais dans l'astronef lorsqu'il planait dans l'atmosphère de la Terre, puis ensuite que je perdis conscience de ce qui m'environnait et devins

comme une bulle de lumière, qui entra dans ce corps terrestre.

Grâce à mes contacts avec des hommes de l'espace, ma mémoire de Sol de Naro me revint, et je devins de plus en plus le Saturnien.

Bien que mon intention originale était de n'effleurer que brièvement le sujet des couples naturels pour éviter l'embarras et la peine de discuter la tragédie de ma vie maritale, j'ai décidé de mieux expliquer les raisons de ma pénible situation.

La première fois que je me rendis compte que quelque chose était arrivé à mon premier mariage, ce fut lorsque Rose déclara : « Howard n'est plus l'homme que j'avais épousé. » A cette époque je n'étais pas conscient d'être Sol do Naro, et divers malentendus entre nous me peinèrent profondément.

Très jeune, j'avais épousé la délicieuse jeune fille brune que j'avais rencontré quand je travaillais à l'arsenal de Picatinny. Nos situations étaient complètement différentes, ce qui à l'époque n'avait pas d'importance — ce qui est généralement le cas lorsque des tout jeunes gens se rencontrent, tombent amoureux l'un de l'autre, et découvrent l'amour.

Les parents, plus âgés et souvent plus sages, savent qu'avec le temps quand les transports du roman d'amour ont cessé, les couples doivent faire face aux prosaïques problèmes quotidiens de la vie commune. Et à ce moment-là le caractère profond de chacun se montre de nouveau.

Lorsque nous sommes jeunes, nous ne pouvons pas voir les différences de caractère causées par des différences de développement mental et spirituel. Nous obéissons à l'attraction physique et à nos intérêts

communs du moment. C'est une histoire qui est si fréquente que je n'ai pas besoin de développer ce thème longuement.

Sur d'autres planètes, que je commence maintenant à connaître, les couples se forment par sélection naturelle. Les considérations en vertu desquelles quelqu'un choisit un conjoint dépend surtout du stade de développement de chaque individu. Chacun d'eux choisit son partenaire parce qu'il sait spirituellement quel choix produirait une union parfaite et complète. Ils savent qu'une union n'est complète que si elle existe à tous les niveaux : spirituel, mental, affectif et physique.

En esprit les semblables s'attirent. Comme au niveau mental, si la formation n'a pas été la même, les capacités de développement devraient être les mêmes.

Aux niveaux physique et émotionnel nous rencontrons d'abord la loi de polarité, qui veut que les inverses s'attirent. C'est pourquoi, comme sur notre planète, un homme extrêmement viril est attiré par une femme très féminine. L'inverse est vrai aussi. Souvent l'on voit qu'une femme à forte volonté, dominatrice, presque masculine, épouse un petit homme tranquille et replié sur lui-même, qu'elle mène par le bout du nez. Nous rions de cela, mais nous devrions au contraire être pleins d'admiration. L'homme doux, souvent d'apparence efféminée est fortement attiré par la femme qui est physiquement et émotionnellement juste l'opposé, et le couple est heureux. Quand deux individus sont de la même polarité, ils se repoussent mutuellement, comme deux pôles pareils d'aimants.

Si les deux membres d'un couple sont d'une nature forte, positive, il y a friction et antagonisme. Si tous deux sont d'une nature négative, réceptive, si chacun

des deux attend d'être conduit par l'autre, alors aucun des deux ne fait rien, et le couple reste improductif et ne fait aucun progrès.

Le mariage idéal est celui qui induit la meilleure expression possible des deux membres du couple. Ensemble ils devraient s'unir spirituellement et mentalement, mais physiquement et émotionnellement se compléter l'un l'autre, et être parfaitement unis. Le couple est un mécanisme biologique et social pour la conception et l'éducation des enfants, mais aussi pour le développement et la meilleure expression de l'âme de ses membres.

Si un mariage ne cadre pas avec les exigences naturelles des unions harmonieuses, les deux personnes se sentent antagonistes, froissées, irritées, n'ont envie de rien créer, et ne s'intéressent ni à leur couple ni aux autres. Mieux vaut se séparer que de vivre dans la paix armée sur le champ de bataille d'une union incompatible.

Cette loi toute simple qu'en esprit les caractères semblables s'attirent, tandis que physiquement les caractères opposés s'attirent, est le fondement d'une union heureuse.

Les hommes de l'espace connaissent cette loi, l'appliquent, et l'enseignent à leurs enfants, de façon que, tôt dans la vie, leurs fruits puissent se choisir un conjoint convenable, bien avant leur choix formel.

Puisque l'évolution est un processus individuel, des différences de croissance peuvent se produire, même sur d'autres planètes. Quand ceci se produit, et que les deux membres d'un couple sont profondément différents l'un de l'autre, ils se séparent avec compréhension et trouvent des conjoints plus convenables.

Les couples naturels restent ensemble non pas à cause de la loi ni par force, mais de leur propre choix et ils sont bien plus heureux que les couples qui restent ensemble à cause de la loi, des conditions sociales ou bien des convenances. Ainsi la sélection naturelle est moralement honnête et valide spirituellement. Sur cette planète les couples résultent rarement de la sélection naturelle. Heureux sont ceux qu'elle a créés. Sur Terre, nous avons une meilleure expression que celle des hommes de l'espace : nous disons qu'ils s'aiment d'un amour vrai.

Les enfants nés des couples qui se séparent sur d'autres planètes sont aimés et soignés par tous. Ces enfants mûrissent bien plus vite ; par exemple, sur Vénus, un enfant âgé de deux ans possède un développement physique et mental semblable à celui d'un enfant terrestre âgé de sept ans.

Sur Vénus les couples vivent ensemble bien plus longtemps que les couples de notre planète, ne serait-ce que parce qu'ils vivent beaucoup plus longtemps que nous. Leurs unions durent des centaines d'années et parfois continuent pendant plusieurs vies. Je pense que l'on ne saurait mieux dire de leur façon de se choisir.

Dans ma propre vie conjugale, après quelques années de mariage, et surtout quand mes contacts avec des hommes de l'espace devinrent plus fréquents, des différences mentales et spirituelles devinrent évidentes. Réellement ce n'est pas la faute de quelqu'un quand ceci se produit ; on ne devrait émettre aucun blâme, ni des reproches amers. Au contraire on devrait être compréhensif, et ne penser qu'aux intérêts des gens en question.

Je réalise que dans notre société c'est un problème délicat, que jusqu'à maintenant nous n'avons pas résolu d'une façon satisfaisante. Peut-être que si nous apprenions à nos enfants comment se choisir un conjoint : semblable spirituellement, proche mentalement et troisièmement, complémentaire émotionnellement, nous n'aurions pas à leur parler du quatrième point, car physiquement l'attraction des caractères opposés est toujours ce qui se produit.

Parfois il arrive que quand deux êtres sont à des niveaux de développement différents, celui qui est le plus avancé choisit de rester avec celui qui avance lentement. Cela peut être le résultat d'obligations karmiques.

J'aimerais penser que ma femme et moi nous sommes quittés amicalement et avec compréhension. Ces séparations ont parfois des causes occultes (1).

(1) Marla et moi nous sommes mariés en mai 1958.

CHAPITRE 29

L'AUTOMOBILE FANTOME

De nombreux investigateurs vinrent me voir pour contrôler mon histoire et questionner mes témoins. Quand j'appris qu'un certain personnage allait s'occuper de moi, je fus certain d'une chose : il passerait mes récits au peigne fin, mais mènerait ses investigations honnêtement. Ce personnage était John Otto, l'un des meilleurs enquêteurs civils en ce qui concernait les soucoupes volantes.

Je suis heureux de pouvoir dire que son scepticisme initial prit fin le jour où il me parraina lors d'une conférence qui eut lieu dans sa maison de Chicago, Illinois. Je pense qu'il est plus simple que je cite mot pour mot l'allocution préliminaire d'Otto, car il décrit ses investigations mieux que je le pourrais, à sa façon originale qui a fait de lui un conférencier si populaire.

« ... Maintenant je vais répondre à la question que plusieurs d'entre vous m'ont posée : comment il se trouve que je parraine M. Howard Menger. Laissez-moi d'abord vous expliquer comment nous nous sommes rencontrés :

Je venais de finir d'essayer d'éclaircir une histoire sur la côte ouest. On m'avait demandé d'y aller et de contrôler cette chose qui s'avéra être une farce, que quelqu'un avait transformée en une gigantesque tromperie. Pour savoir exactement de quoi il retournait, j'avais dû faire une enquête approfondie, quoique je n'aime pas ce travail — car je n'aime pas chercher des mensonges, mais chercher la vérité. Pourtant l'un des meilleurs éditeurs scientifiques dans le secteur journalistique m'avait demandé de le faire, et je ne pouvais pas me replier.

Quelques temps après, un coup de téléphone m'appela de New York City : « M. Otto, voudriez-vous appliquer votre technique d'investigations et votre savoir acquis grâce à neuf années de travail, pour DEMASQUER QUELQU'UN D'AUTRE ? » Je n'en avais pas envie et me disais : j'ai réussi à découvrir la vérité et je suis prêt à rentrer. Mais je ne veux pas passer tout mon temps à parcourir ce pays pour prouver que l'un dit vrai et qu'un autre ment. Cela ne me plaît pas du tout.

Mais ils insistèrent, et finalement ils me dirent qu'il leur fallait quelqu'un, et qu'ils me paieraient mon voyage par avion. Un autre voyage d'affaires me donna les moyens de subvenir à d'autres dépenses. C'est ainsi que je me suis occupé de M. Howard Menger — et cela m'a causé un choc !

Quand je fus arrivé dans le New Jersey et que j'eus parlé avec Howard Menger, je ne pus pas croire à ce moment ce qu'il me disait. Il ne put pas me montrer quelque chose que je pouvais considérer comme une preuve absolue.

Quelques jours plus tard je fus invité à participer

à une des émissions radiophoniques nocturnes de Long John. Pendant cette émission, plusieurs membres d'un groupe d'investigateurs de la côte est condamnèrent M. Menger, sans avoir fait d'enquête, seulement parce qu'il disait qu'il avait rencontré des visiteurs interplanétaires. Je les trouvai affreusement durs ; la situation était délicate. Ils me demandèrent ce que je pensais de M. Menger, et je dus leur dire honnêtement que je le connaissais depuis trop peu de temps pour qu'il me soit loisible d'accepter ou de rejeter une histoire de cette sorte.

Deux jours plus tard on me demanda d'essayer de me mettre en communication avec quelqu'un, de nouveau (comme Otto avait réussi à le faire à Chicago pendant une émission de la WGN.H.M.) pendant une émission de la WOR.

A environ quatre heures du matin, le 10 janvier 1957, nous essayâmes d'établir une communication qui devait tout changer. Je décidai que si les fameux hommes de l'espace pouvaient répondre et ainsi confirmer les affirmations de M. Menger, je leur donnais leur chance.

Et, à ma surprise, je reçus une confirmation des déclarations d'Howard Menger. Pas énorme, mais suffisante pour que je devienne son allié, moi qui quelques moments auparavant croyais qu'il s'agissait d'une farce. Tout le monde à la station reçut un choc. La nuit suivante, Long John reçut un télégramme de moi qui lui disait : je peux présenter une preuve qui confirme les déclarations d'Howard Menger.

Puis je repris l'avion. Mais je n'étais pas d'avis de rendre publique la preuve que j'avais. Je ne le désirais pas. Je pensais à l'époque qu'il valait mieux

ne pas la rendre publique, mais je fus forcé d'en parler et, avec la permission d'Howard Menger, nous présentâmes cette preuve à la radio, mais pas complètement. Nous n'en dîmes qu'une toute petite partie : juste ce qui était nécessaire pour soutenir ce que nous disions.

Maintenant je vous demande à tous de ne pas admettre en bloc tout ce que l'on a dit à propos des soucoupes volantes. Soyez circonspects. Pesez le pour et le contre. Puis, quand vous serez prêts, croyez-moi, **VOUS AUREZ VOTRE PROPRE PREUVE, et LA PREUVE QUE VOUS DESIREZ.** »

Ce chapitre qui parle de mes témoignages ne serait pas complet si je ne racontais pas un autre incident assez amusant :

Nous avions formé un groupe d'environ quarante personnes qui se rencontraient chaque jeudi soir chez deux de ses membres, un charmant jeune couple de Pluckemin, N.J., qui nous prêtaient aimablement leurs pièces de réception pour nos réunions. Pendant ces réunions je parlais de mes expériences, mais mon but principal était de présenter les concepts spirituels des hommes de l'espace. Mon travail de collaborateur de nos frères de l'espace consistait à éveiller dans chacun des membres du groupe le désir d'apprendre plus de choses à propos de l'univers et de sa vraie signification ; de nos buts sur la terre ; de notre origine, et de notre destin. Intellectuellement, c'était un travail intéressant ; quelques esprits étaient capables d'assimiler ce que je leur disais, d'autres pas. C'était un endoctrinement religieux, mais seulement en ce sens que nous essayions de faire admettre que Dieu est omniprésent, omnipotent

et omniscient. Nos frères de l'espace et moi espérions former des professeurs, qui en instruiraient d'autres, qui, à leur tour, en instruiraient d'autres encore. Les réunions commençaient ordinairement vers vingt heures et continuaient jusqu'à minuit. Après le cours, nous buvions une tasse de café, puis les membres du groupe parlaient ensemble avant de partir.

Un soir de 1957, au printemps, pendant que nous buvions du café et discussions ensemble, je m'isolai mentalement du groupe pour me détendre. Je repensai au camion vert que j'avais échangé quelques jours auparavant à Philadelphie contre un camion neuf. Je pensai avec émotion à mon vieux tacot et aux nombreuses merveilleuses expériences que nous avions vécues l'un et l'autre. Mentalement je le conduisis de nouveau le long d'une route que je connaissais bien, en visualisant tous ses détails. Puis je cessai de rêver, redevins conscient de la discussion, m'y joignis sans plus songer à ma vivante expérience mentale. Nous quittâmes la maison vers minuit trente.

Pendant la réunion suivante, le téléphone sonna vers minuit et notre hôte répondit. Je fus surpris d'apprendre que le coup de téléphone était pour moi et provenait du poste de police de Bedminister Township, à quelques kilomètres de Pluckemin. Je pris le téléphone.

« Etes-vous Howard Menger ?

— Oui.

— Nous avons une convocation ici pour vous. Vous-driez-vous s'il vous plaît venir la prendre ? Le sergent Cramer déclare que vous alliez vite et que vous avez franchi un feu rouge dans son district vers 11 h. 40 (il indiqua la date de notre précédente réunion). »

Vérifiant la date et l'heure avec mon groupe, je répondis : « Cela ne pouvait pas être moi, parce que j'étais ici à ce moment-là et il y avait au moins vingt personnes avec moi. En outre, mon camion n'est pas de 1950, Monsieur ; j'ai un camion Plymouth de 1957. D'autre part je n'aurais pas pu circuler avec mon véhicule car il était bloqué par d'autres autos et j'avais ses clefs dans ma poche. »

La voix insista pour que j'aille chercher ma convocation et que je comparaisse pour répondre aux charges qui pesaient contre moi, ou bien que je paye quinze dollars.

Je n'y allai pas cette nuit-là, mais après avoir pensé à cet incident, je réalisai ce qui était arrivé : j'avais pensé à mon vieux camion et je l'avais conduit mentalement la nuit de notre dernière réunion, exactement au moment mentionné par le sergent Cramer ! Se pouvait-il que mes pensées se soient manifestées en une vraie matérialisation ?

Finalement ils m'envoyèrent la convocation par l'intermédiaire du chef de Police Kice à High Bridge, qui la délivra personnellement à mon domicile.

Je décidai de comparaître et j'emmenai avec moi sept témoins. Les charges furent exposées ; puis quelques témoins déposèrent et finalement je fus appelé à la barre. Je plaicai non coupable. Je déclarai que je n'étais pas là à l'heure dite et que j'avais des témoins pour le prouver. De plus, je n'avais pas à emprunter la route indiquée quand j'allais chez notre ami et que j'en revenais.

Le témoignage du sergent Cramer fut quelque chose comme ceci : il avait vu un camion vert immatriculé WR E 79 le dépasser rapidement. Quand le

véhicule atteignit le feu rouge au croisement, il traversa tout droit sans stopper. Il dit qu'il suivit le véhicule jusqu'au feu rouge, et qu'ensuite celui-ci disparut.

Son utilisation du mot disparut m'intrigua. La route continue tout droit sur une longue distance à travers la campagne dans chaque direction à partir du croisement, de sorte qu'il était vraisemblable que les feux arrière d'un camion auraient dû être visibles. On lui demanda s'il avait vu un conducteur, mais il dit qu'il n'en avait vu aucun, et répéta que le camion avait disparu au croisement de routes.

Quand le juge entendit cela, il remarqua : « Tiens ! Qu'est-ce que ce pouvait être ? Un véhicule fantôme ? »

Une certaine tension envahit la salle. Je réalisais que le sergent Cramer ne mentait pas. Il avait vraiment vu mon vieux camion, et je me sentais désolé pour lui.

Le juge dit : « J'ai l'impression qu'ou bien je dois mettre un homme en prison pour faux témoignage, ou bien je dois dégrader un sergent de police ! »

Finalement je fus appelé à la barre, et j'affirmai encore que je n'étais pas coupable. La déposition des témoins et le fait que je n'étais plus propriétaire du camion ne permettait pas au juge d'arriver à une autre décision que non coupable.

De plus, nous avions interrogé le magasin d'autos de Philadelphie auquel j'avais vendu mon vieux camion, et appris qu'il était encore chez eux en train d'être réparé pour être revendu.

Le juge résuma pertinemment le cas ainsi : « C'est le cas le plus étrange que j'aie entendu depuis que je suis juge ! »

CHAPITRE 30

QUESTIONS ET RÉPONSES A PROPOS DES SOUCOUPES VOLANTES

A cause des nombreuses lettres qui me demandaient diverses informations, et de la période de questions et réponses qui suivait chacune de mes conférences, j'ai pensé qu'il serait utile de réunir quelques-unes des questions souvent posées, et de les présenter avec mes réponses aux lecteurs.

Q. — Qu'est-ce qu'une soucoupe volante ?

R. — Un avion de l'espace interplanétaire.

Q. — D'où est-ce qu'ils viennent ?

R. — D'autres planètes de notre système, comme Mars, Vénus, Saturne ; aussi, de planètes extérieures à notre système solaire (1).

(1) Il y a aussi des astronefs, moins compliqués techniquement, qui sont construits par des hommes de notre planète. Ces hommes sont en communication et en rapports avec des populations d'autres planètes. Ce sont des gens qui possèdent une haute compréhension spirituelle et sont conscients des lois naturelles ; c'est pourquoi on leur a confié des instructions qui leur ont permis de construire des astronefs.

Q. — Qui les a vus ?

R. — Des milliers de gens dans le monde entier.

Q. — A quoi ressemblaient-ils ?

R. — A des soucoupes comme le nom l'indique, des disques, des cloches, etc. Ils semblent souvent avoir des formes différentes à cause du champ magnétique qui les environne.

Q. — Où sont-ils vus ?

R. — En vol, dans les cieux dans le monde entier. Ils n'atterrissent que dans des régions isolées où ils peuvent contacter ceux qu'ils désirent sans attirer l'attention.

Q. — A quelle vitesse se déplacent-ils ?

R. — Dans l'atmosphère de la terre, ils dépassent 32 000 kilomètres-heure ; à l'extérieur de l'atmosphère de la terre ils peuvent dépasser la vitesse de la lumière.

Q. — Est-ce que quelqu'un les a vus atterrir ?

R. — Oui, beaucoup de personnes les ont vus atterrir, telles que moi, et une foule de gens qui n'ont pas parlé de leurs expériences.

Q. — Est-ce qu'il y a des équipages dedans ?

R. — Oui, des êtres physiques comme nous pilotent ces astronefs.

Q. — Est-ce que ces hommes sortent de leur astronef ?

R. — Oui, quand ils veulent parler avec quelqu'un, ou réunir des informations.

Q. — A qui ressemblent ces hommes ?

R. — Ils sont humains et nous ressemblent, sauf par leurs vêtements. Ils ont des corps physiques solides.

Q. — Combien de gens y a-t-il à bord d'une soucoupe volante ?

R. — Je n'en ai jamais vu plus de six dans un même astronef ; cependant, ils peuvent voyager dans des unités de 3, 6, 9, ou 4, 8, 12, cela dépend de leur origine planétaire, ou du contrepoids nécessaire pour l'équilibre de la polarisation interne de l'astronef.

Q. — Est-ce que ces hommes disent quelque chose, ou communiquent d'une façon ou d'une autre ?

R. — Ils communiquent télépathiquement et oralement avec ceux qu'ils peuvent contacter.

Q. — Qu'est-ce qu'ils disent ?

R. — Ils disent qu'ils viennent inspirés par leur amour et leur compassion pour nous, leurs frères, pour nous aider à nous aider nous-mêmes à atteindre une plus haute compréhension de la vie et de son sens.

Q. — Quelle langue parlent-ils ?

R. — Ils ont leur propre langue, qui est inintelligible à cause de la fréquence supérieure et des harmoniques différentes de son échelle tonale ; cependant, ils peuvent parler n'importe quelle langue de notre planète après une courte période d'étude aidée par des instruments électroniques.

Q. — Est-ce qu'ils disent de quelle planète ils viennent ?

R. — Oui, généralement. Ceux qui m'ont contacté viennent de Mars, de Saturne, de Vénus, et vraisemblablement de Jupiter.

Q. — Est-ce qu'ils semblent avoir des dispositions pacifiques vis-à-vis de nous ?

R. — Ils disent qu'aucun homme ne devrait être autorisé à quitter sa planète dans l'intention de conquérir ou de contrôler un autre monde. Ils ne sont pas hostiles. Ils viennent nous voir par amour et pour servir l'intention du Créateur.

Q. — Quelqu'un a-t-il vu un astronef décoller ?

R. — Oui, des centaines de gens les ont vus décoller, et ont fait des voyages en astronef.

Q. — Est-ce qu'un astronef fait du bruit ?

R. — Aucun bruit audible pour nos oreilles physiques.

Q. — A-t-on photographié un astronef qui décollait ?

R. — Oui. J'ai des films en couleur d'astronefs en train d'atterrir et de décoller, des gens en train d'entrer dans un astronef et d'en sortir. J'ai aussi des photos polaroid.

Q. — Est-ce que celui qui voit un astronef risque d'être désagréablement affecté émotionnellement, physiquement ou mentalement ?

R. — Seule une panique irraisonnée pourrait causer un incident. On a rapporté quelques cas où quelqu'un s'était trop approché d'un astronef pendant que sa force motrice fonctionnait encore (1).

Q. — S'il y a de tels astronefs dans nos cieux, pourquoi ne les voit-on pas plus souvent, comme nos avions de transport ?

R. — D'abord, parce qu'ils ne sont pas nos avions de transport ; deuxièmement, parce qu'on croit qu'ils sont des avions étrangers ; troisièmement, ils ne peuvent se mettre en relations avec nous que très lentement à cause de l'état d'esprit hostile de cette planète.

Q. — Pourquoi n'entrent-ils pas en rapport avec des services gouvernementaux, ou n'atterrissent-ils pas au milieu des foules ?

(1) Lire : George Adamski : *Les soucoupes volantes ont atterri* (La Colombe).

R. — Des atterrissages d'astronefs nombreux, ou bien des atterrissages au milieu d'une foule causeraient du désordre. Les militaires entreraient en action immédiatement ; les divers gouvernements du monde seraient pleins d'agitation. Il y aurait de l'hystérie, peut-être de la panique. C'est pourquoi, dans l'intérêt de l'humanité, les hommes de l'espace s'approchent de nous avec précautions. N'oubliez pas que nos visiteurs de l'espace n'ont ni papiers d'identité ni passeports. Puisque nous interrogeons et contre-interrogeons tous les étrangers suspects qui pourraient être soupçonnés d'être des agents de l'étranger, que ferions-nous si nous étions confrontés avec des gens complètement nouveaux, étrangers, et venus d'autres planètes ? Il y aurait des investigations et des controverses sans fin, et le message que les gens de l'espace sont venus nous délivrer resterait un secret d'état.

Je doute qu'ils aient le temps ou le désir de se livrer aux mains des services du contre-espionnage. C'est pourquoi ils entrent directement en rapport avec des membres de la population, et contactent tous ceux qu'ils veulent. Ainsi, la population apprendra à les connaître graduellement, sans peur, sans panique, ni censure. Tous les grands mouvements ont toujours commencé en contact direct avec le peuple.

Q. — S'ils peuvent parler notre langue, pourquoi est-ce qu'ils ne viennent pas parmi nous en s'annonçant comme nous le ferions si nous allions sur une autre planète ?

R. — Ils ont essayé, mais les gens ne les croiraient pas — surtout parce qu'ils nous ressemblent et se conduisent comme nous, et ne sont pas des monstres avec six ou huit bras.

Q. — Depuis combien de temps viennent-ils dans notre atmosphère ?

R. — Depuis des milliers et des milliers d'années.

Q. — Pourquoi ne nous racontent-ils pas leurs merveilleuses expériences à travers l'espace ?

R. — Ils l'ont fait par l'intermédiaire de plusieurs personnes capables d'écouter et de croire, qu'elles voient ou qu'elles ne voient pas par elles-mêmes ; mais ce qu'ils révèlent ne doit pas être entièrement divulgué.

Q. — Quelle est l'origine des hommes de l'espace ? Est-ce qu'ils viennent de différentes dimensions ?

R. — Ce sont des êtres humains comme nous, qui utilisent des corps physiques adaptés à leurs planètes. Sur leurs planètes, ils vivent dans un temps comme le nôtre. Dans l'espace, ils vont tellement vite qu'ils sont indépendants du temps.

Q. — Est-ce la première fois ou une des premières fois qu'ils voyagent à travers l'espace ?

R. — Non, ils voyagent dans l'espace depuis des milliers d'années.

Q. — Comment nous considèrent-ils ?

R. — Comme des frères. Ils nous aiment.

Q. — Pourquoi est-ce qu'ils viennent ici — quel est leur but ?

R. — Pour susciter en nous le désir d'une pénétration plus profonde, de façon que nous puissions nous aider à empêcher des nouvelles destructions sur notre planète, qui évidemment risqueraient d'entraîner des mauvais effets sur notre système solaire. Le moment est venu pour notre humanité de faire des nouveaux progrès.

Q. — De quelles planètes viennent-ils ?

R. — De Mars, de Vénus, de Saturne, de Jupiter, et de quelques planètes à l'extérieur de notre propre système solaire.

Q. — Est-ce que des astronefs viennent d'au-delà de notre système solaire ?

R. — Oui. Et quelques vaisseaux-mères sont venus de lointaines galaxies.

Q. — Quels sont les principaux divers types d'astronefs ?

R. — Les *disques* : sont des objets contrôlés de loin par l'astronef qui les a envoyés. Ils enregistrent les pensées, les émotions, les sentiments, etc., des gens de la région. Ils servent aussi à détecter un voisinage hostile avant un atterrissage. Quelques-uns de ces enregistrements sont utilisés pour des futures rencontres. Le diamètre de ces disques va de vingt centimètres à deux mètres.

L'*astronef de Saturne* en forme de cloche : environ quinze mètres de diamètre, cinq à six mètres de haut ; métallique, gris, quelque peu plus plat en apparence qu'un astronef vénusien.,

Le *vaisseau-mère*, ou transporteur : elliptique, forme de cigare, ou d'œuf. On en a vu qui avaient un kilomètre de longueur ; mais ils peuvent être plus vastes.

Les *boules de feu vertes* : sont des moyens utilisés par des hommes de l'espace pour nous protéger des effets des explosions atomiques dans notre atmosphère.

Q. — Parlez-nous des autres planètes, par exemple de Vénus, ou Mars.

R. — Vénus est une planète légèrement plus petite que la Terre. Elle est au niveau d'évolution où se trouvait la terre il y a des nombreux milliers d'années :

jeune et saine, avec des plantes magnifiques, des rivières, des forêts, des vastes étendues d'eau, des montagnes, des collines. On voit en Californie des endroits qui ressemblent à Vénus. C'est un splendide paradis de plantes. Il y a aussi en Amérique du Sud des endroits similaires à des endroits que j'ai vus sur Vénus. Ils gardent leur planète jeune, belle et saine. Leur atmosphère est très semblable à la nôtre, mais les rayons solaires destructeurs ne peuvent pas la traverser. La population est principalement de couleur blanche et d'un type agréable.

Q. — Est-ce qu'ils ont des gouvernements, des cités, des maisons de campagnes, des fermes, des jardins, des manufactures, des écoles, etc. ?

R. — Ils n'ont aucun gouvernement officiel. Ils vivent en paix et en harmonie, et tout le monde sait quel est son talent particulier ; ils choisissent leur travail en fonction de lui, et ils aiment leur travail.

Usines : Il y a des édifices où ils travaillent ou dans lesquels ils construisent des astronefs ; mais ces édifices sont des endroits magnifiques, qui ne ressemblent pas du tout à nos usines. Ils ne sont pas payés avec de l'argent. Au lieu de cela, ils échangent leurs talents, et tout est partagé proportionnellement à leur talent et à leurs désirs, de sorte que personne ne désire plus quoi que ce soit. Nous travaillons parce que nous devons travailler. Eux travaillent pour servir Dieu.

Fermes : Elles produisent des fruits, des végétaux, des fleurs. Elles n'élèvent pas des animaux de boucherie puisqu'ils ne mangent pas de viande. Les animaux vivent libres et complètent leur cycle de vie d'une façon naturelle. Ils ne sont pas gavés ni produits en excès pour l'alimentation humaine.

Ecoles : Il y a des écoles de sagesse qu'enfants et adultes peuvent fréquenter. Les enfants naissent presque élevés, puisqu'ils renaissent en se rappelant ce qu'ils savaient dans leur vie précédente. Ils appliquent leurs souvenirs dans la vie pratique, pour obtenir du nouveau savoir qui sera utile dans l'avenir.

Cités : Ils vivent dans des petites communautés construites dans les forêts à côté des sites naturels. Ils ne rasant pas le pays de tous ses arbres et arbustes pour construire des maisons. Leurs agglomérations ne contiennent pas plus de quelques milliers d'habitants. Ils sont décentralisés.

Q. — Si des gens bien connus ont été contactés, pourquoi est-ce qu'ils ne racontent pas leurs contacts ?

R. — Les officiels du gouvernement en particulier refusent de raconter leurs contacts parce qu'ils redoutent des retentissements sur notre économie. Le savoir qu'ils ont acquis leur a fait connaître un genre de vie complètement différent. C'est vivre sous la loi de Dieu plutôt que celle de l'homme. La plupart des sources d'énergie mécanique deviendraient périmées.

Q. — Est-ce que tous les pays ont été contactés ?

R. — Des gens dans tous les pays de notre monde ont été contactés.

Q. — Pourquoi ne contactent-ils que quelques personnes sélectionnées ?

R. — Certains êtres humains naissent en sachant la vérité ; d'autres sont des âmes qui viennent d'autres planètes, auquel cas les leurs les contactent et éveillent en eux la petite étincelle de vérité de façon qu'ils soient « une flamme de vérité ». Ceux-là doivent avoir le courage de leurs propres convictions, et la force d'encaisser, car ils risquent d'être ridiculisés et attaqués.

Q. — S'ils viennent ici pour nous aider, pourquoi dissimulent-ils leur identité ?

R. — Ils ne cherchent pas particulièrement à dissimuler leur identité ; et ils l'ont révélée à ceux qu'ils ont contactés.

Q. — Est-ce que des hommes de l'espace vivent ici sur la terre parmi nous ?

R. — Oui, des milliers d'êtres humains venus d'autres planètes vivent parmi nous. Certains sont renés dans des corps terrestres, certains sont venus directement de leurs planètes d'origine dans un astronef. Peut-être vivent-ils dans une maison voisine de la vôtre. L'un d'entre eux peut être votre camarade de travail, la serveuse qui vous sert dans un bar ou dans un restaurant. Tous ont un point commun : l'amour de leur prochain.

Q. — Pourquoi est-ce qu'ils ne nous disent pas comment construire un astronef ?

R. — Parce que ce serait comme donner à un enfant une allumette, une automobile ou un fusil. Les hommes n'arrivent déjà pas à vivre parfaitement ensemble. Comment pourraient-ils s'entendre avec des populations d'autres planètes ? Nous voudrions nous servir de ce moyen de conquête. Sur les autres planètes il n'y a pas de guerres et ils aimeraient que ça ne change pas.

Q. — Si, comme quelques rapports l'indiquent, quelques-uns de nos pilotes de ligne voient des soucoupes volantes, et puisqu'on nous dit qu'ils voient des hallucinations ou des ballons météorologiques, pourquoi est-ce qu'ils ne sont pas congédiés, puisque la sécurité des vols dépend des pilotes ?

R. — Parce que les autorités savent que les visions des pilotes ne sont PAS des hallucinations. Elles savent que les pilotes disent la vérité ; et les soucoupes volantes sont vues par des pilotes trop nombreux pour qu'on les oblige à se taire.

Q. — Quelle est la durée de vie moyenne sur les autres planètes ?

R. — Huit cents ans.

Q. — Est-ce que les hommes de l'espace ont apporté des photos ou des films de leurs planètes ?

R. — Oui. Dans l'avenir, des photos prises sur d'autres planètes seront montrées par nous. Elles montreront des scènes de la planète, des gens, des animaux, etc.

Q. — Quelle sorte de vêtements portent les hommes de l'espace ?

R. — Sur Vénus et quelques planètes, les femmes portent des robes flottantes en forme de tuniques de couleur pastel, qui ne descendent pas au-dessous de leurs genoux. Quelques-unes n'ont pas de manches. D'autres ont des manches longues et amples. Leur taille est parfois ceinte d'une ceinture ornée de bijoux. Les femmes ne portent ni bandeaux, ni gaines, ni sous-vêtements serrés. Les vêtements sont confortables, aérés, flottants, et mettent en valeur les contours du corps féminin.

Les hommes portent un pantalon genre pantalon de ski, translucide et doux, pareil à du nylon. Les vêtements masculins et féminins s'adaptent à la température du corps de façon à les maintenir au chaud ou au frais selon la température. Hommes et femmes portent des chaussures du genre sandales.

Q. — Ont-ils des familles, des enfants ? Quel est leur système social ?

R. — Quand deux êtres sont parfaitement unis, ils restent ensemble aussi longtemps que leur désir et leurs progrès mutuels continuent, parfois pendant des nombreuses vies successives. Ils créent des enfants, qui sont aimés par tout le monde. Leurs enfants sont formés très tôt.

Leur système social est communautaire. Ils partagent les bienfaits de la vie. Mais, s'ils le veulent, ils peuvent s'isoler et avoir une vie privée, aussi souvent qu'ils le désirent.

Q. — A quel âge est-ce que les enfants atteignent leur maturité sur d'autres planètes telles que Vénus ?

R. — Leur période de formation est de trois à cinq ans. Un enfant vénusien dès après sa naissance équivaut à un enfant de sept ans sur la Terre.

Q. — Est-ce que les mères allaitent leurs bébés ?

R. — Oui, les enfants sont nourris au sein pendant quelques mois, puis avec des aliments naturels, tels que des fruits et de la pulpe de végétaux. On ne leur donne pas de lait d'animal.

Q. — Est-ce que les enfants vont à l'école ?

R. — Ils ont des écoles communales ou des centres où on leur parle de leur développement spirituel. Presque tout ce qu'ils doivent apprendre est en dedans d'eux-mêmes, et c'est ce que ces écoles essaient de leur faire découvrir.

Q. — Est-ce que les gens travaillent ?

R. — Il n'y a pas de travail tel que nous le connaissons. Ils ont des mécanismes et des appareils complexes qui font le travail vite et efficacement. Tous les autres travaux sont volontaires et accomplis avec amour. Tous les produits sont partagés. Ils ont des immeubles où les gens vont faire ce qui est nécessaire.

Q. — Quelle est leur religion ? Est-ce qu'ils croient en Dieu ? Est-ce qu'ils croient en Jésus ?

R. — Leur religion, ou, plus exactement, leur façon de vivre, consiste à servir Dieu, et à obtenir plus de savoir, pour qu'ils puissent servir Dieu le mieux possible. Jésus était l'un d'eux, arrivé au plus haut degré de développement.

Q. — Comment sont leurs maisons ?

R. — Sur Vénus, les maisons sont en forme de dômes et semi-translucides pour que la lumière pénètre. Quelques-uns des immeubles ressemblent à nos propres architectures modernes fonctionnelles.

Q. — Quel est le climat des autres planètes ? Est-ce qu'ils ont des saisons ?

R. — Les saisons ne sont pas aussi rigoureuses. Par exemple, sur Vénus, comme sur terre, ils ont des saisons, mais la température est généralement la même toute l'année, comme un printemps continu ; cependant, dans quelques régions, ils subissent des changements de température et des hivers.

Q. — Pourrions-nous aller sur d'autres planètes, être acceptés par leur population et vivre comme eux ?

R. — D'une façon générale, non. Nous pourrions, à cause des différences de développement et de vibrations, souffrir d'effondrement nerveux. Quelques personnes de la Terre, pourtant, sont allées physiquement sur d'autres planètes à bord d'un astronef, et y sont restées, sans désir de retour ; d'autres sont rentrées de leur voyage après une période d'initiation ou de séjour, pour aider leurs frères de la Terre. Ceux qui reviennent restent généralement silencieux à propos de leurs expériences, de peur d'être enfermés dans une institution pour malades mentaux ou d'être ridiculisés.

Q. — Est-ce qu'un astronef en forme de disque peut retourner sur Vénus sans avoir à se faire transporter par un vaisseau-mère pour le retour ?

R. — Oui, l'astronef a la possibilité de retourner sur Vénus avec sa propre source d'énergie sans transporter par un vaisseau-mère.

Q. — Alors, quel est le but du vaisseau-mère, ou transporteur ?

R. — Le vaisseau-mère est utilisé à l'extérieur de ce système solaire pour des longs voyages à travers l'espace. Ils transportent des astronefs, de l'équipement et de nombreuses personnes.

Q. — Est-ce que les gens de l'espace peuvent emmener des choses ou des plantes d'ici jusque sur leurs propres planètes ?

R. — Oui. De nombreux astronefs sont envoyés ici pour des travaux spéciaux de botanique, et emmènent avec eux de nombreuses plantes de notre planète pour les étudier et les transplanter.

Q. — Pourrions-nous transplanter des plantes de leurs planètes sur la Terre ?

R. — Oui. Les plantes peuvent s'adapter à des différences de fréquence vibratoire.

Q. — Est-ce que quelques-unes de nos plantes terrestres ont été amenées ici d'autres planètes ?

R. — Oui, quelques-unes de nos plantes ont été amenées ici de l'espace.

Q. — Est-ce que les planètes sont connues sous des noms différents de ceux desquels nous nous servons ?

R. — Oui. Parfois. Dans d'autres cas les planètes sont désignées par des symboles. Notre Terre, par exemple, a un symbole spécifique.

Q. — Est-ce que les hommes d'autres planètes ont des poils sur leurs corps comme nous ?

R. — Ils ne sont pas aussi poilus. Dans quelques cas, pourtant, quand une personne de Vénus vient ici, après un court laps de temps, ses cheveux poussent bien plus vite que ceux d'une personne ordinaire de la Terre. Quand ils retournent sur leur propre planète, le phénomène cesse.

Q. — Est-ce que la fréquence des vibrations d'une planète retentit sur le développement mental de sa population ?

R. — Oui.

Q. — Est-ce que sur d'autres planètes, les hommes et les femmes ont un niveau social égal ?

R. — Oui. En fait, au niveau physique, il est plus agréable d'être une femme sur d'autres planètes. Une naissance, par exemple, est un événement agréable, auquel n'est associée aucune douleur ni aucune gêne.

Q. — Quelle est la différence entre un être rené et un être réincarné ?

R. — Un être rené est un être qui est venu intentionnellement d'une planète plus évoluée ou bien d'une dimension supérieure sur notre planète en mission, pour instruire ses frères humains et les aider à s'aider eux-mêmes à se développer et à mieux comprendre les lois universelles du Créateur. Un être réincarné est quelqu'un qui venu de cette planète renaît à cause d'une expression compensatrice héréditaire de la loi de cause à effet dans le monde physique, qu'on appelle aussi le karma. Il est pourtant possible de vaincre le karma ; la compréhension et la conscience bien développée sont une loi de cause à effet supérieure.

Q. — Est-ce qu'il est difficile pour un rené de comprendre la façon de penser des gens de la Terre ? Est-ce que leur façon de raisonner ou de comprendre sont différentes ?

R. — Ceux qui renaissent sont généralement des maîtres ou presque des maîtres. Par conséquent leur compréhension des autres êtres humains ne fait pas de doute. Cependant il leur est parfois difficile de vivre parmi eux.

Q. — Quelle est la différence entre un maître et un presque maître ?

R. — Un maître peut faire n'importe quoi, mais il ne le fait pas. Un presque maître peut faire n'importe quoi et le fait. Ceux-là démontrent la puissance divine à travers leur ego individuel, tandis que les maîtres manifestent la loi de Dieu à travers une foule de formes et de gens.

Un maître paraît confus avec ceux qui sont confus, pour être comme eux, mais ne l'est pas. Un presque maître paraît calme et se contrôler devant ceux qui sont confus, et préfère rester à l'écart de l'humanité.

Un maître peut quitter à n'importe quel moment (mentalement et éthériquement) un groupe de gens engagés dans une conversation sans que ceux-ci soient conscients de son absence spirituelle, absence qui peut n'être que partielle puisqu'un maître peut être en plusieurs lieux en même temps. Un presque maître peut s'éloigner mentalement ou physiquement, et révéler ainsi à ses compagnons ses facultés supérieures.

Un maître dirige indirectement les lois de Dieu à travers ceux qui vivent avec lui ; quand ils agissent, ils ont l'impression de suivre leurs propres idées ; leurs actions sont enregistrées dans leur subconscient, et ils

apprennent à travers leur propre processus mental ce que leur maître savait depuis des siècles. Un presque maître dirige autrui en leur communiquant ce qu'il sait des lois de Dieu, et les êtres humains plongés dans l'illusion physique font ce qu'il pense être le mieux, et n'apprennent pas autant.

Il y a quatre vrais grands maîtres dans le monde moderne. L'un d'eux est aux Etats-Unis, un autre aux Indes, un autre vit en Australie, et un est Sud-Américain.

Les presque maîtres ne connaissent pas les maîtres, mais les maîtres connaissent les presque maîtres, et les renés, qui ne se savent pas être des presque maîtres ou des renés. Ordinairement un presque maître ne se rend compte qu'il est un presque maître qu'entre sa trentième et sa quarantième année.

Q. — Est-ce que les maîtres sont célibataires ?

R. — Non. Dieu est marié avec l'univers infini. Tous les maîtres sont mariés. Bien qu'on ait dit le contraire, les maîtres vivent l'union physique encore plus profondément que le reste des hommes. L'union sexuelle est l'une des plus sublimes réalisations de Dieu, en ce qui concerne le sens du tact. Quand nous parlons de sexe, nous voulons dire l'union physique de deux êtres qui s'aiment d'amour, et non pas l'expression du sexe pour elle-même.

Q. — Comment et quand se souvient-on des vies antérieures ?

R. — Les souvenirs des vies antérieures se présentent comme une brusque vision mentale, ou bien comme le sentiment de se souvenir d'un lieu ou d'une époque ancienne vécue sur cette planète ou sur une autre planète. Les renés se rappellent ainsi leurs vies

passées grâce à certaines granules des cellules de leur cerveau.

Q. — Pourquoi est-ce que nous ne nous rappelons pas nos vies passées ?

R. — Bien des gens se les rappellent pendant leur enfance. Les jeux et l'imagination des enfants sont parfois des souvenirs de leurs vies passées.

Q. — Comment est-ce que nos visiteurs essaient-ils d'élever le niveau de conscience de la population ?

R. — Par diverses méthodes telles que :

a) la diffusion de renseignements à propos des soucoupes volantes ;

b) des récits de rencontres avec les leurs ;

c) leurs signes dans le ciel ;

d) mécaniquement avec des appareils qui influencent notre mental par l'intermédiaire de sons, de couleurs, d'ondes. Ce peut être un son élevé, une chanson, un morceau de musique spécial. La musique spéciale pousse certains boutons dans l'esprit et éveille quelque chose qui y était.

Cependant à cause de notre façon de manger, de penser et d'agir sur cette planète à trois dimensions, ces facultés restent à l'état latent, parfois durant plusieurs vies. Néanmoins, les lois divines sont là, et ceux qui doivent avoir ces facultés supérieures les auront quand leur cycle d'expression l'autorisera.

Leurs appareils qui émettent des ultra-sons utilisent le corps d'un être humain comme résonnateur. Il y a trois résonnateurs dans chaque état. Ils diffusent des ondes silencieuses.

Q. — Comment Dieu veut-il que nous vivions ?

R. — Dieu veut que l'amour divin s'exprime dans toutes les dimensions par une infinité de formes, de couleurs, de sons, de goûts, et d'expressions.

Q. — Est-ce qu'auront lieu des échanges de gens, d'idées et culturels entre les planètes de notre système solaire, de sorte qu'une fraternité humaine s'établira dans tout notre système solaire ?

R. — Certainement. C'est un des plans divins, et les plans divins se réalisent tôt ou tard.

La population de notre planète pourra s'intégrer à la fraternité interplanétaire quand elle sera moins inamicale, et que ses membres feront preuve de plus de tolérance, d'amour et de bonne volonté les uns vis-à-vis des autres.

CHAPITRE 31

DES EXPÉRIENCES

J'aimerais certes pouvoir m'en attribuer le mérite, mais je pense que les hommes de l'espace furent responsables de ma réussite d'une expérience étonnante au début de l'année 1956. Naturellement il y a des inventeurs dans ma famille. Mon arrière-grand-père et mon grand-père étaient des artistes et des inventeurs. J'aimerais avoir l'impression que je leur ressemble à ce point de vue.

Bien que je n'aie pas énormément songé à inventer des objets nouveaux, tôt dans ma vie j'ai désiré devenir un artiste, mais il me fut impossible d'obtenir la formation nécessaire. Peut-être ai-je sublimé ce désir en choisissant l'occupation plus prosaïque de peindre des enseignes.

Pourtant souvent, dans mon atelier, après mes heures de travail, j'ai essayé de créer des objets nouveaux.

Un soir, je venais de finir une enseigne et je lavais mes pinceaux avant de rentrer chez moi quand le téléphone sonna. Je dis : hello ! mais il n'y eut pas de réponse. Je répétai hello plusieurs fois. Toujours pas de réponse. Aussi, je raccrochai. Immédiatement, cepen-

dant, je ressentis le désir de saisir le récepteur et d'écouter de nouveau. Je suivis ce désir. Je n'entendis aucune tonalité ; le circuit était encore déconnecté. J'écoutai pendant quelques temps et j'allais reposer le récepteur quand j'entendis un bourdonnement de tonalité élevée. Mais au bout de quelques secondes il cessa. Alors je posai le récepteur et oubliai ce curieux coup de téléphone.

Pendant que je me préparais à fermer, je reçus une soudaine et forte impulsion de rester dans mon magasin. Ensuite, presque mécaniquement, je commençai à prendre des morceaux de bois et d'autres matériaux et à me mettre à construire quelque chose ; quelle chose, je ne le savais pas. J'avais la sensation d'être contrôlé et dirigé. Je travaillais comme si j'avais eu des plans devant moi et savais exactement quels mouvements je devais accomplir.

Je plaçai les matériaux que j'avais assemblés sur l'établi. Au centre d'un socle de bois épais je creusai un trou dans la moitié de son épaisseur. Dans ce trou je plaçai une baguette de carbone (celle-ci venait d'une pile démontée). Ensuite je saisis un long clou du même diamètre et j'entourai autour cinquante spires de très fin fil de cuivre. Je retirai la spire ainsi formée ; les bouts du fil non enroulés mesuraient environ vingt à vingt-cinq centimètres. Je soudai deux autres connexions, chacune à l'une des extrémités ; deux des fils furent reliés à une petite pile de lampe électrique. Je fixai quelques-uns des fils au support de bois pour maintenir le montage en position.

Ensuite je pris la petite électrode de cuivre d'une plus grosse pile et je la collai exactement sous le centre d'un disque d'aluminium de vingt-cinq centimètres

de diamètre mis en équilibre sur le sommet de la tige de carbone. Je me souviens que quatre fils sortaient hors du disque sur une longueur de quelques millimètres. Ils formaient une croix. L'ensemble avait la forme d'une pyramide.

Finalement je fis dans la partie inférieure du montage deux connexions qui apparemment complétèrent le circuit : aussitôt, une lumière bleuâtre tournoya au-dessus du disque ; celui-ci, à mon vif étonnement, s'éleva au-dessus de la plateforme, traversa mon plafond d'aluminium mince, se heurta contre la cime du toit et redescendit à travers l'orifice qu'il avait foré dans le plafond !

Il s'écrasa plus lourdement que le poids de l'aluminium l'aurait causé, et se détruisit si complètement qu'il ne pouvait plus être utilisé.

Je fus si surpris et choqué que je m'assis et restai songeur pendant plusieurs minutes. Est-ce que les électrons qui venaient de la petite batterie avaient libéré dans l'atmosphère une forme d'énergie qui avait pris le relai quand la machine avait été lancée ? La faible puissance de la batterie n'aurait sûrement jamais pu faire remuer le disque.

Je me sentais trop secoué pour faire quelque autre travail cette nuit-là, mais le matin suivant j'essayai de recommencer l'expérience, sans succès. Je ne pus pas me rappeler comment j'avais fait les diverses connexions. Plus tard je réussis à faire briller le disque, mais il ne bougea pas.

J'écris ceci avec l'espérance que quelque physicien, ou quelque ingénieur électronicien découvrira, dans le bref compte rendu ci-dessus, une clef qui conduise à l'un des genres d'énergie libre qui abondent dans

l'espace à côté de nous, prêtes à alimenter toutes nos machines.

Quelques individus malveillants, qui avaient entendu parler de mes expériences, ont suggéré que j'avais photographié ces maquettes en vol et non des astronefs. Leurs remarques me surprennent. Car si j'avais mis au point des maquettes propulsées électriquement capables de voler, cet événement aurait été en soi aussi prodigieux que les astronefs qu'ils m'accusent d'avoir inventés.

Naturellement, le succès de mes premières expériences me poussa à continuer à chercher à résoudre le problème du harnachement de l'énergie libre, comme disaient mes amis. Je fis des expériences avec des aimants. Les aimants m'avaient toujours fasciné ; j'avais déjà fait quelques expériences avec eux.

Le même ami me dit un jour qu'il avait inventé un moteur magnétique et qu'il avait fait déposer une demande de brevet. Je fus enthousiaste, et désireux d'obtenir de la publicité utile pour la cause de son invention, je lui suggérai d'aller voir Long John et de lui raconter son histoire. Je lui demandai aussi d'amener un prototype de son moteur ; il fut d'accord, et je fis les arrangements nécessaires pour qu'il participe à une des émissions.

Deux jours avant l'émission, il me téléphona frénétiquement. Il dit qu'il devrait construire un nouveau prototype, et me demanda de lui amener quelques-uns de mes aimants. Nous allâmes dans le laboratoire d'un de ses amis qui est ingénieur électronicien. Là, nous travaillâmes plusieurs heures, mais nous ne pûmes pas construire un prototype qui fonctionne d'une façon satisfaisante.

Cette nuit-là, quand je rentrai chez moi, je décidai de fabriquer quelque chose rapidement pour l'émission radiophonique, puisque j'avais promis par télégramme d'amener l'homme et un moteur. Aussi je restai éveillé toute la nuit, à travailler à construire un système d'aimants en état de déséquilibre, où les pôles nord et sud des aimants cherchaient à s'équilibrer pendant un moment, puis s'arrêtaient.

Pour maintenir un tel appareil en mouvement il était nécessaire d'inverser son équilibre normal. Je pourrais ajouter que ce principe était différent de celui de mon ami.

Mon idée me vint en pensant à l'univers, qui est maintenu en mouvement à cause de son déséquilibre qui cherche à s'équilibrer (s'il réussissait à s'équilibrer naturellement tout mouvement cesserait).

Le prototype que je construisis pour l'émission fonctionnait de lui-même pendant environ deux minutes, sans que je sois obligé d'aider la rotation des aimants décentrés.

Dans ma hâte pour le fabriquer à temps pour l'émission, cependant, je fis mon montage avec de la colle, et quelque chose se brisa. Comme je n'avais pas le temps de construire un nouveau modèle, j'emmenai l'appareil tel qu'il était et me ruai vers le studio. Je pus quand même prouver que mon appareil fonctionnait.

Jusqu'à maintenant, personne n'a jamais pu construire cet appareil fort simple, autant que je le sache.

Une de mes récentes expériences utilisait quelque chose que certains ont dit impossible : un aimant à pôle unique. Quand quelqu'un dit que quelque chose

est impossible, j'ai l'impression d'être devant une provocation. C'est ce qui se produit à ce propos.

Est-ce qu'un aimant à pôle unique réfute la troisième loi physique de Newton qui dit que toute force ou toute action produit une réaction égale ou opposée ? Dans tous les cas de nombreux spectateurs m'ont vu démontrer expérimentalement l'aimant unipolaire pendant une conférence patronnée par le Dr Alfred Smith, de la Société des Observateurs de l'Espace de Philadelphie.

Comme avec le moteur à énergie dite libre, une série de ces aimants ont fait fonctionner un petit générateur de courant, et allumé une petite lampe électrique. Dans mon opinion, c'est un exemple de harnachement de l'énergie libre. Celle-ci, mise au travail produit de l'énergie secondaire sous la forme que nous nommons électricité ou électrons, qui, à son tour, produit de l'énergie lumineuse ou de la chaleur.

Le phénomène magnétique que nous nommons attraction n'est pas une attraction mais la pression ambiante de l'invisible tourbillon magnétique qui enveloppe cette planète. Le mouvement équilibré de celle-ci est un déséquilibre qui cherche continuellement son équilibre.

Ce mouvement est produit par des énergies secondaires visibles et invisibles induites par une cause transcendante et infinie.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 26 JUILLET 1965
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
JACQUES ET DEMONTROND A BESANÇON
DÉPOT LÉGAL N° 7275 - 3^e TRIMESTRE

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie ne parle que des bons ouvrages à propos des soucoupes volantes. Les meilleurs d'entre eux sont indiqués par des majuscules.

LIVRES

- G. ADAMSKI et D. LESLIE : LES SOUCOUPES VOLANTES ONT
ATERRI. LA COLOMBE.
- G. ADAMSKI : INSIDE THE SPACE-SHIPS.
ABELARD-SCHUMAN, N. Y.
- FLYING SAUCERS FAREWELL,
ABELARD-SCHUMAN.
- COSMIC SCIENCE. QUESTIONS AND ANSWERS.
STAR ROUTE, CALIF.
- A. Allen : Space craft beyond three dimensions.
- ALLINGHAM : FLYING SAUCERS FROM MARS.
BRITISH BOOK CENTRE.
- Anchor : Transvaal episode. Essene Press.
- Anderson : Two nights to remember. New Age Publishing Co.
- Gray Barker : They knew too much.
- Bethorum : Aboard a flying saucer. De Vorss.
- LEE CRANDALL : THE VENUSIANS.
NEW AGE PUBLISHING CO.
- Charles Fort : The books of Charles Fort. Henry Holt.
- G. GIBBONS : THE COMING OF THE SPACESHIP.
N. SPEARMAN, NEW YORK.

JIMMY GUIEU : BLACK-OUT SUR LES SOUCOUPES
VOLANTES. FLEUVE NOIR.

LES SOUCOUPES VOLANTES VIENNENT D'UN
AUTRE MONDE. FLEUVE NOIR.

Keyhoe : The flying saucer conspiracy. Holt.

Georges King : Cosmic voice, n° 19, 20. Aetherius House.

B. Nelson : My trip to the moon, Venus and Mars. De Vorss.

A. E. Powell : Le système solaire. Editions Adyar.

Scientists of Venus : Venus speaks. Regency Press.

F. Scully : le mystère des soucoupes volantes. Editions Mondiales.

Rolf Telano : A space woman speaks.

WILKINS : FLYING SAUCERS UNCENSORED. CITADEL PRESS.
FLYING SAUCERS FROM THE MOON. PETER
OWEN.

REVUES

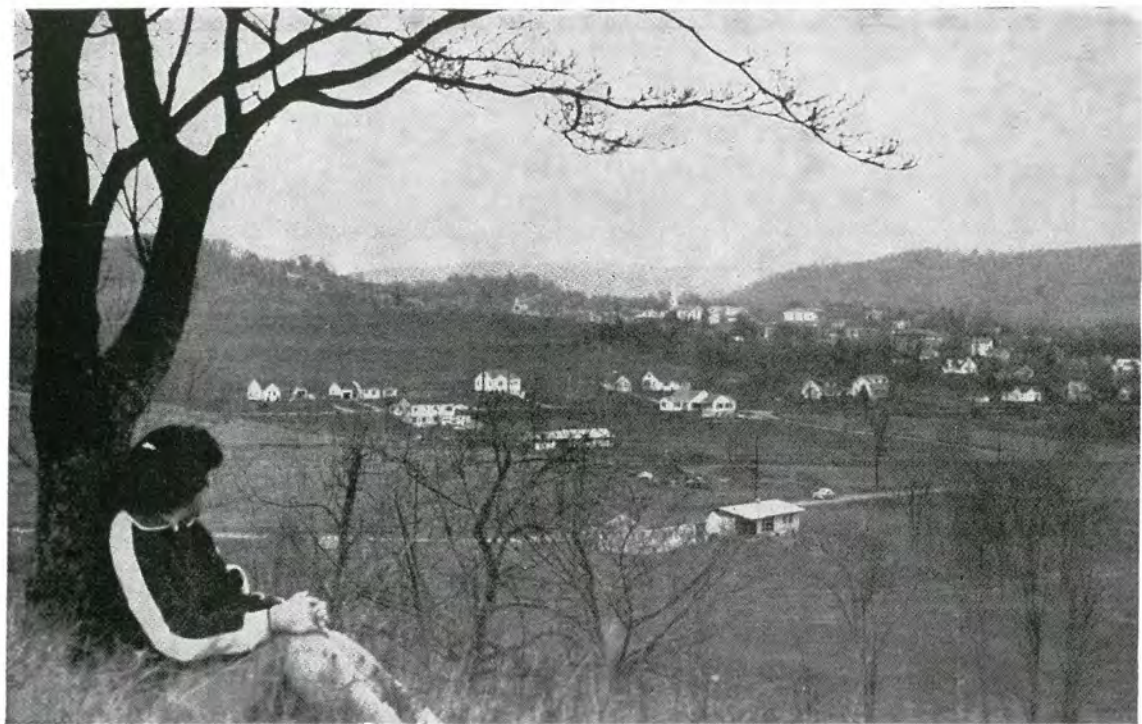
Bulletin du G.E.P.A., 69, rue de la Tombe-Issoire, Paris (14*),
France.

Flying Saucers Review 1, Doughty Street, London W C 1,
England.

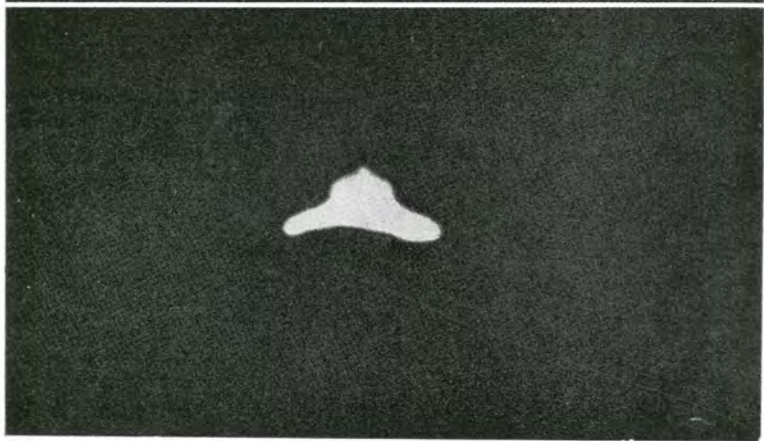
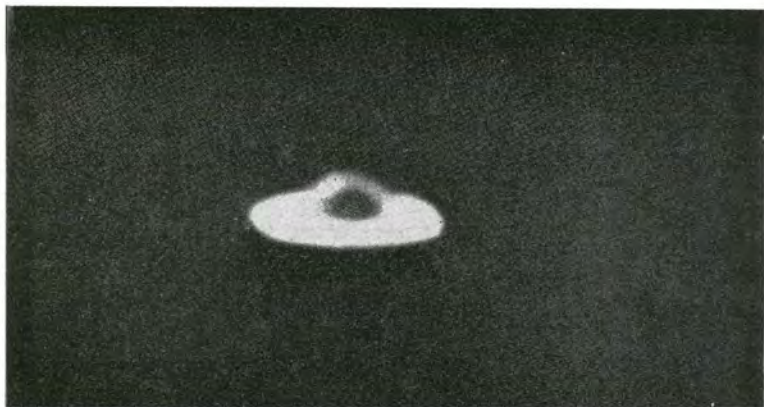
UFO International, AFSCA, 2004 N. Hoover St., Los Angeles,
Calif. 90027, America.



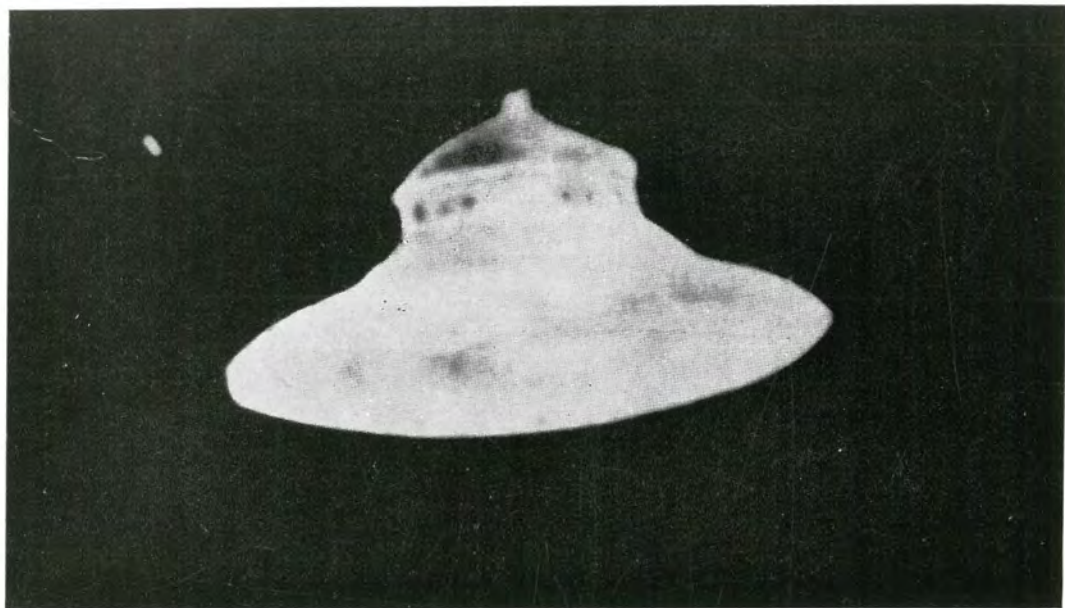
1. Howard Menger.



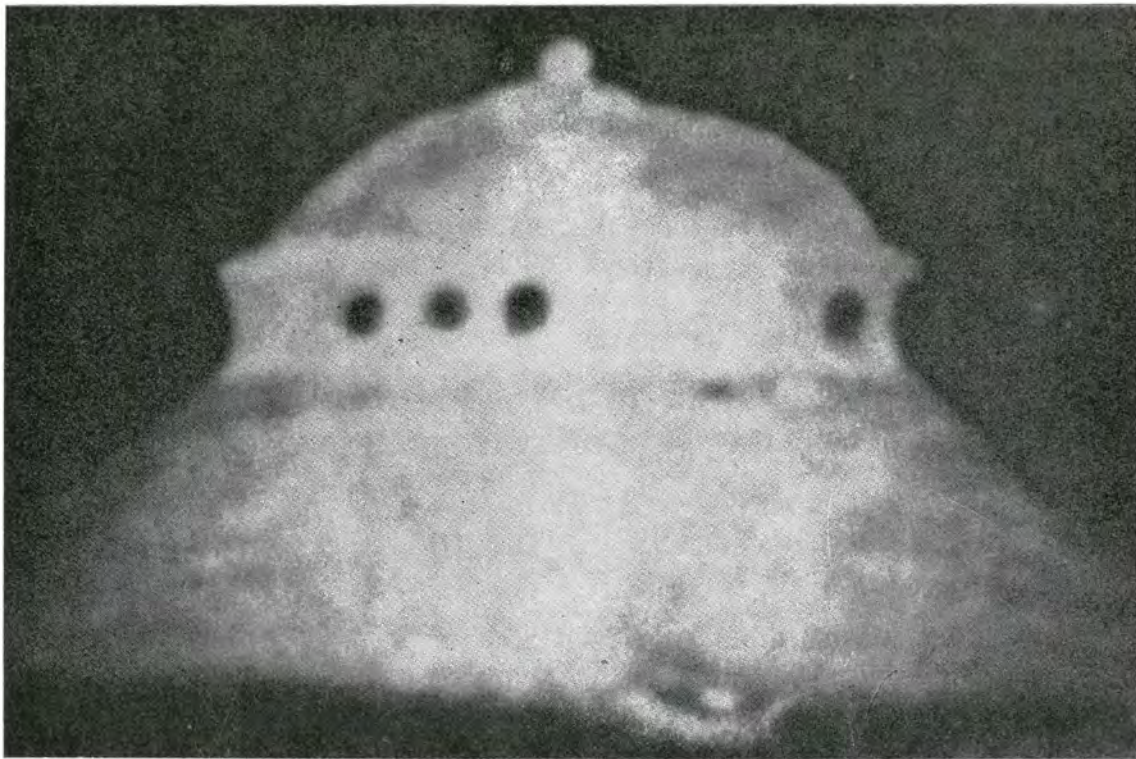
2. Highbridge, New Jersey, où de nombreux événements décrits dans ce livre se sont produits.



3. Deux o.v.n.i. photographiés la nuit, de loin.



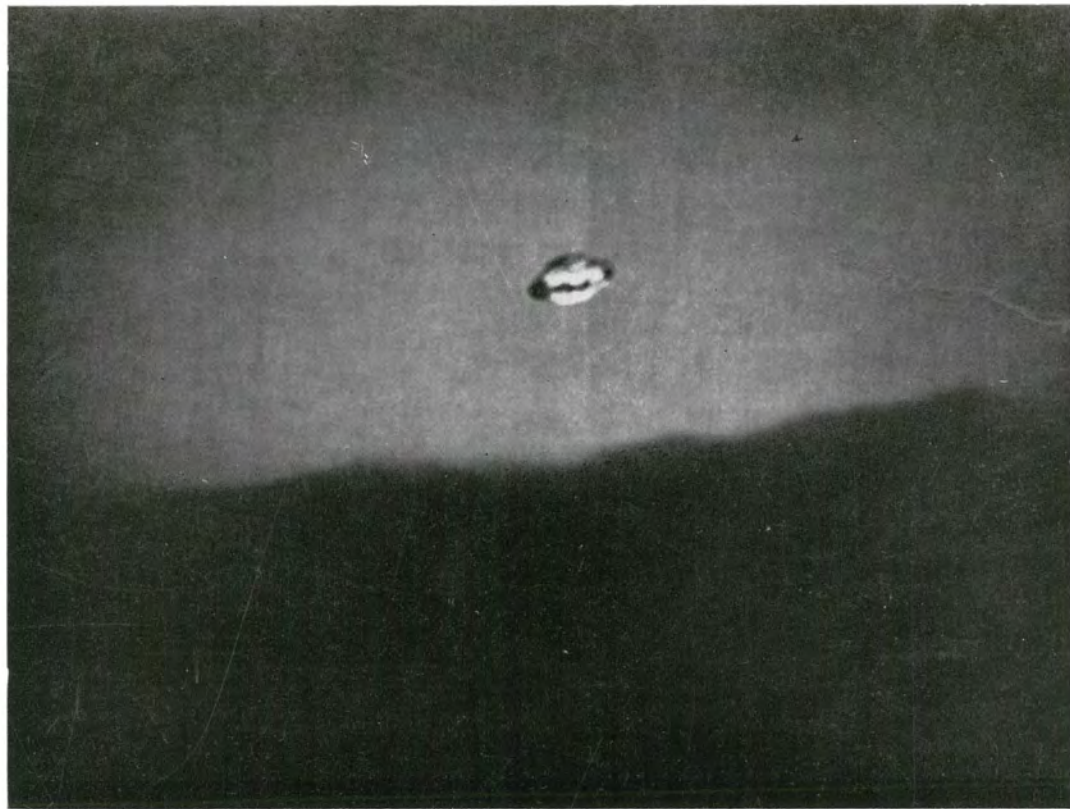
4. La soucoupe d'observation vénusienne plane au-dessus du lieu n° 1.
Photo polaroïd prise par l'auteur.



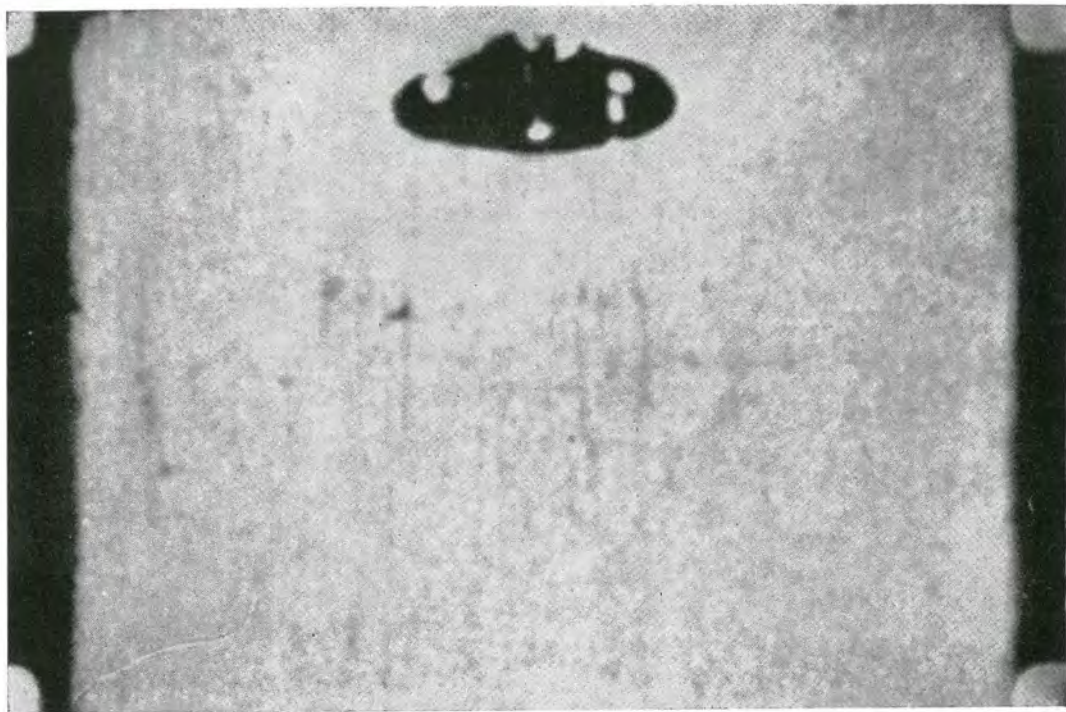
5. L'auteur fit cette photo du vaisseau vénusien tandis qu'il planait à environ soixante centimètres au-dessus du sol.



6. L'homme vénusien permit à l'auteur de photographier sa silhouette devant l'astronef lumineuse. Les hommes de l'espace n'aiment pas qu'on fasse des photos bien distinctes de leurs traits, parce qu'ils pourraient être reconnus lorsqu'ils se mêlent à notre population. Une aura, ou un champ de force est visible autour de l'astronef



7. Astronef photographié de nuit.



8. Astronef filmé de jour.



9. *Photo du dessus*, Howard Menger regarde un astronef qui approche de jour.

10. *Deuxième photo* : photo extraite d'un film pris au lieu n° 1. L'astronef est photographié juste avant son atterrissage.



11. *Photo du dessus* : photo polaroïd de l'astronef, juste avant l'atterrissage.
12. *Deuxième photo* : Howard Menger film l'astronef. Celui-ci est presque invisible parce qu'il émet de la lumière.



13. *Photo du dessus* : l'astronef atterrit. Il est environné d'une aura circulaire de lumière blanche.
14. *Deuxième photo* : l'astronef a atterri. Il émet de la lumière blanche : son apparence est vraiment fantastique.



15. *Photo du dessus* : l'astronef a cessé d'émettre des photons et n'est presque plus lumineux. Sa masse noire se confond avec l'ombre d'un bosquet d'arbres, il est presque invisible.

16. *Deuxième photo* : photo d'une femme vénusienne qui, munie d'un scaphandre, est sortie de l'astronef et s'est approchée de M. Menger. Ensuite, elle a fait fonctionner un appareil lumineux qu'elle portait et a disparu. Un homme de l'espace qui se tenait à côté d'elle dit à M. Menger qu'elle était retournée dans l'astronef.



17. George Van Hecke interroge le Sergent de Police Morris Paley, qui décrit une observation personnelle d'astronef. Son témoignage est enregistré sur magnétophone.



18. Marla.



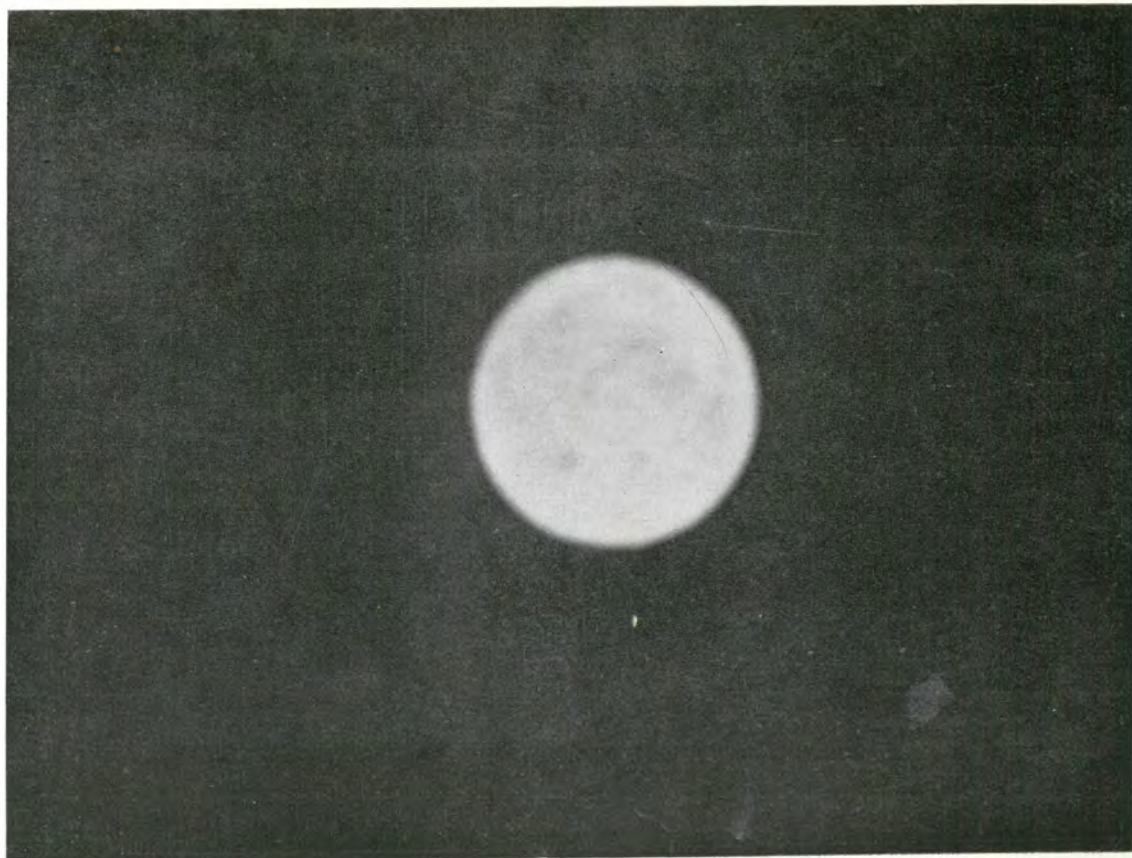
19. *A gauche, photo du dessus* : Howard Menger et Marla pendant un congrès américain des soucoupes volantes, chez eux à Lebanon, N.J.

Deuxième photo : le public vu de dos.

A droite : Gray Barker, l'éditeur américain du livre de M. Menger



20. Photo d'August Roberts et d'Andy Sinatra, plus connu sous le nom de Mystic Barber, chez M. et Mme Menger pendant le congrès.



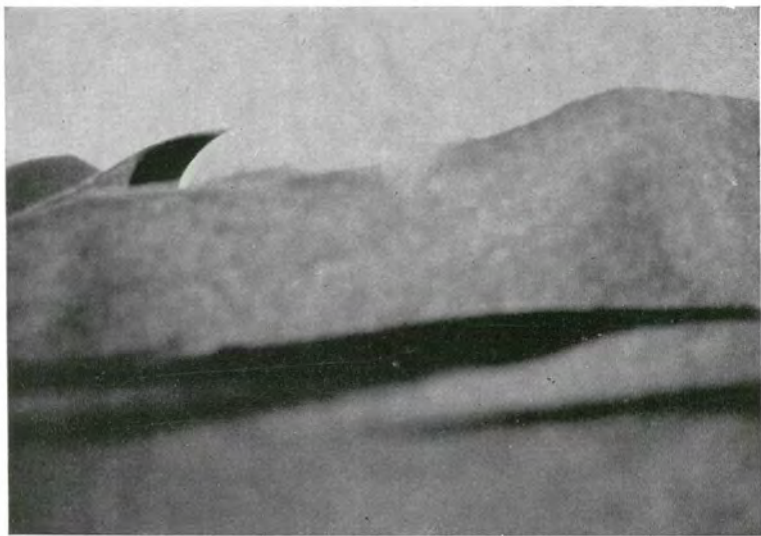
21. L'auteur prit cette photo de la Lune tandis qu'il approchait d'elle en astronef.



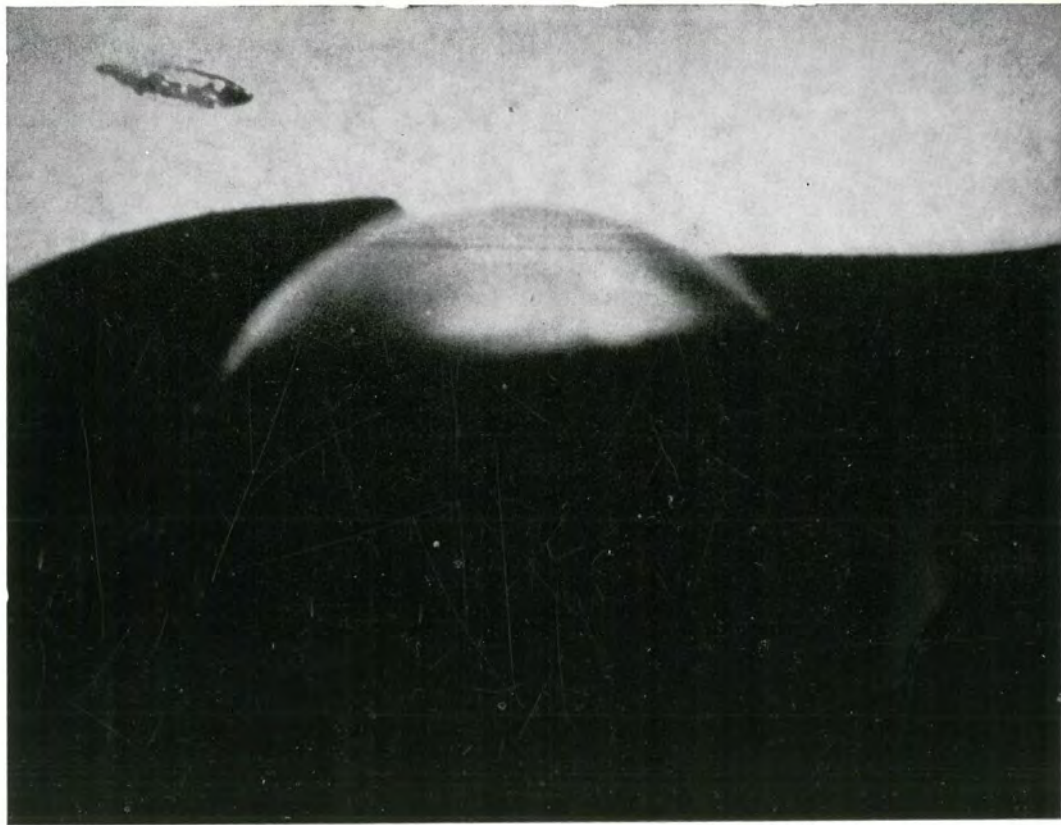
22. La Lune, photographiée de près. Cette photo montre quelques nuages atmosphériques. En haut, à gauche, hublot de l'astronef.



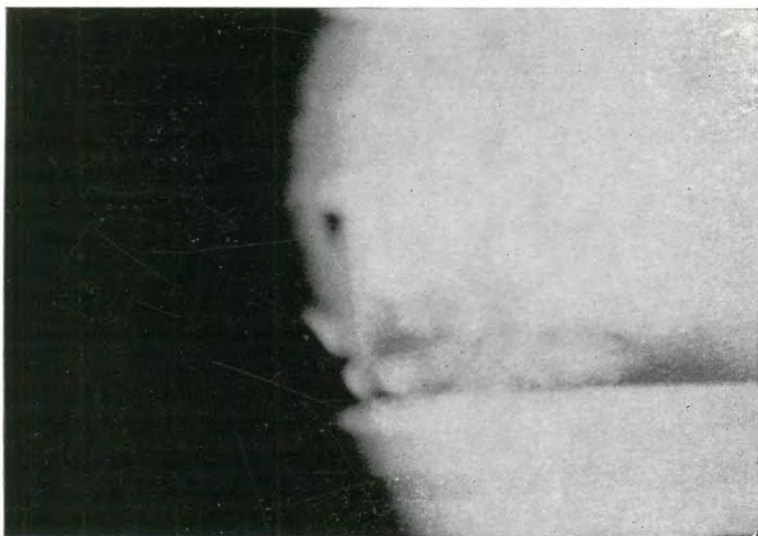
23. Photo prise sur la Lune. Un navire de l'espace s'approche d'un des cratères.



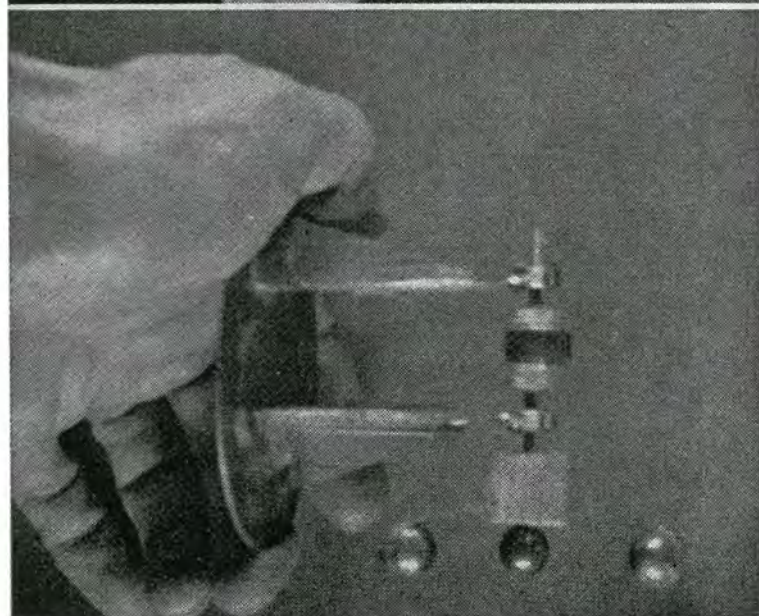
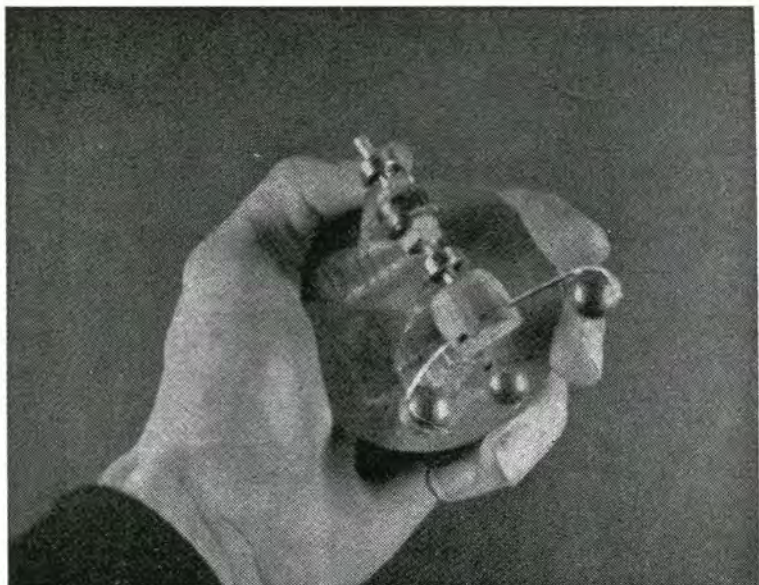
24. Apparence typique de terrain lunaire. Au centre du cratère, un édifice en forme de dôme.



25. Cette photo prise sur la Lune montre un astronef atterrissant à côté d'une construction en forme de dôme. L'auteur n'eut l'autorisation de prendre que quelques photos pendant sa visite sur la Lune : quelques-unes d'entre elles ne sont pas publiées.



26, 27. Deux curieuses photos prises par M. Menger pendant un voyage en astronef.



28. Deux photos d'un moteur à énergie libre que l'auteur a construit sous la direction des hommes de l'espace.



29. Long John Nebel, Directeur de la fameuse émission radiophonique Party Line, de WOR, New York. L'auteur lui doit d'avoir pu décrire ses expériences à des millions d'auditeurs américains.



30. Howard Menger et sa femme Marla.